This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Rudler E. 42

COMMENTAIRES

SUR LES ŒUVRES

DE JEAN RACINE.

COMMENTAIRES

SUR LES ŒUVRES

DE JEAN RACINE,

PAR M. LUNEAU DE BOISJERMAIN.

TOME II.

A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, libraire, rue & à côté de la comédie françoise.

M. DCC. LXVIII.

Avec approbation & privilége du roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

REMARQUES
SUR BRITANNICUS.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

APRÈS le ſuccès brillant d'Andromaque, Racine eut le chagrin de voir les Plaideurs & Britannicus, deux ouvrages qu'il avoit travaillés avec ſoin, ne pas réuſſir au gré de ſon attente. Britannicus n'eut, dans ſa nouveauté, que cinq repréſentations; il fut repréſenté le 11 novembre 1669, ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Racine fut très-ſenſible à cette derniere chûte. Dans le dépit qu'il en conçut, il compoſa contre ſes critiques une préface un peu vive, que nous croyons devoir remettre ſous les yeux du public. L'auteur y ſembloit montrer un peu d'humeur contre Corneille. Il la ſupprima dans la ſuite; il crut devoir ce ménagement à ſon rival, peut-

être crut-il auſſi ſe le devoir à lui-même ; il ſçavoit d'ailleurs que la préſomption n'eſt point le caractere du vrai mérite. Perſonne n'étoit moins modeſte dans ſes préfaces que Pradon.

Ce qui cauſa la chûte de Britannicus fut peut-être moins l'effet d'une cabale que la froideur même de la piece. Une tragédie où il n'y a pas de grands mouvements, où l'intérêt n'eſt vraiment tragique qu'au quatrieme acte, où les caracteres ſont plutôt marqués par des diſcours que par des actions, & dont tout le mérite eſt dans la nobleſſe du dialogue, dans la vérité de l'expreſſion, dans l'élégance du ſtyle & la beauté des vers, ne devoit pas produire de grands effets ſur la ſcene, où ce dernier mérite ſur-tout eſt le moins apperçu, & où l'on pardonne tout, pourvu qu'on ſoit attaché par une action naturelle, par une marche rapide, & par des ſituations intéreſſantes.

Boileau rapporte, ſur cette piece, une anecdote. Le rôle de Néron étoit joué par un nommé Floridor, le meilleur comédien de ſon ſiecle; comme l'acteur étoit fort aimé du public, tout le monde ſouffrit avec peine de le voir repréſenter Néron. On donna ce rôle à un acteur moins chéri des ſpectateurs, & la piece s'en trouva bien.

Nous rempliſſons ici le deſſein que Racine avoit eu de faire un extrait des plus beaux endroits qu'il a imités de Tacite. On croit ſatisfaire par-là la curioſité du public.

PREMIERE PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

DE tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudiſſements ni plus de cenſeurs que celui-ci. Quelque ſoin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il ſemble qu'autant que je me ſuis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens ſe ſont efforcés de la décrier; il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne ſe ſoient aviſés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi; ils ont dit que je le faiſois trop cruel. Pour moi, je croyois que le nom ſeul de Néron faiſoit entendre quelque choſe de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent ſur ſon hiſtoire, & veulent dire qu'il étoit honnête homme dans ſes premieres années: il ne faut qu'avoir lu Tacite, pour ſçavoir que, s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très-mé-

chant homme. Il ne s'agit point, dans ma tragédie, des affaires du dehors; Néron eſt ici dans ſon particulier & dans ſa famille; & ils me diſpenſeront de leur rapporter tous les paſſages qui pourroient aiſément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit au contraire que je l'avois fait trop bon. J'avoue que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon homme en la perſonne de Néron; je l'ai toujours regardé comme un monſtre. Mais c'eſt ici un monſtre naiſſant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome; » il n'a pas encore » tué ſa mere, ſa femme, ſes gouver- » neurs » 1): à cela près, il me ſemble qu'il lui échappe aſſez de cruautés, pour empêcher que perſonne ne le méconnoiſſe.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narciſſe, & ſe ſont plaints que j'en euſſe fait un très-méchant homme, & le confident de Néron. Il ſuffit d'un paſſage pour leur répondre. » Néron, dit Tacite,

1) Racine a conſervé dans ſa ſeconde préface tout ce que nous avons marqué dans la premiere avec des guillemets.

» porta impatiemment la mort de Nar-
» ciſſe, parce que cet affranchi avoit une
» conformité merveilleuſe avec les vices
» du prince encore cachés : *cujus abditis*
» *adhuc vitiis mirè congruebat* ».

Les autres ſe ſont ſcandaliſés que j'euſſe choiſi un homme auſſi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d'Andromaque, le ſentiment d'Ariſtote ſur le héros de la tragédie ; & que, bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur dirai encore ici » qu'un jeune prince de dix-
» ſept ans, qui a beaucoup de cœur,
» beaucoup d'amour, beaucoup de fran-
» chiſe & beaucoup de crédulité, qualités
» ordinaires d'un jeune homme », m'a ſemblé très-capable d'exciter la compaſſion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, diſent-ils, ce prince n'entroit que dans ſa quinzieme année lorſqu'il mourut. On le fait vivre, lui & Narciſſe, deux ans plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurois point parlé de cette objection, ſi elle n'avoit été faite avec chaleur par un homme qui s'eſt donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en

a régné que huit, quoique ce changement ſoit bien plus conſidérable dans la chronologie, où l'on ſuppute les temps par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de cenſeurs. Ils diſent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très-ſage. Qu'auroient-ils à me répondre, ſi je leur diſois que cette Junie eſt un perſonnage inventé, comme l'Émilie de Cinna, comme la Sabine d'Horace ? Mais j'ai à leur dire que s'ils avoient bien lu l'hiſtoire, ils y auroient trouvé une » Junia Calvina, de » la famille d'Auguſte, ſœur de Silanus, » à qui Claudius avoit promis Octavie. » Cette Junie étoit jeune, belle, &, » comme dit Séneque, *feſtiviſſima omnium* » *puellarum.* Elle aimoit tendrement ſon » frere; *& leurs ennemis*, dit Tacite, *les* » *accuſerent tous deux d'inceſte, quoiqu'ils* » *ne fuſſent coupables que d'un peu d'indiſ-* » *crétion* ». Si je la préſente plus retenue qu'elle n'étoit, je n'ai pas oui dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un perſonnage, ſur-tout lorſqu'il n'eſt pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paroiſſe

ſur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicateſſe eſt grande de ne pas vouloir qu'elle diſe en quatre vers aſſez touchants qu'elle paſſe chez Octavie. Mais, diſent-ils, cela ne valoit pas la peine de la faire revenir, un autre l'auroit pu raconter pour elle. Ils ne ſçavent pas qu'une des regles du théâtre eſt de ne mettre en récit que les choſes qui ne ſe peuvent paſſer en action; & que tous les anciens font venir ſouvent ſur la ſcene des acteurs qui n'ont autre choſe à dire, ſinon qu'ils viennent d'un endroit, & qu'ils s'en retournent en un autre.

Tout cela eſt inutile, diſent mes cenſeurs; la piece eſt finie au récit de la mort de Britannicus, & l'on ne devroit point écouter le reſte. On l'écoute pourtant, & même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complette, où pluſieurs perſonnes concourent, cette action n'eſt point finie, que l'on ne ſçache en quelle ſituation elle laiſſe ces mêmes perſonnes. C'eſt ainſi que Sophocle en uſe preſque par-tout : c'eſt ainſi que dans

l'Antigone il emploie autant de vers à repréſenter la fureur d'Hémon & la punition de Créon après la mort de cette princeſſe, que je n'en ai employés aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narciſſe, & au déſeſpoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudroit-il faire pour contenter des juges ſi difficiles ? La choſe ſeroit aiſée, pour peu qu'on voulût trahir le bon ſens. Il ne faudroit que s'écarter du naturel pour ſe jetter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action ſimple, chargée de peu de matiere, telle que doit être une action qui ſe paſſe en un ſeul jour, & qui, s'avançant par degrés vers ſa fin, n'eſt ſoutenue que par les intérêts, les ſentiments & les paſſions des perſonnages ; il faudroit remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne ſe pourroient paſſer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre d'autant plus ſurprenants qu'ils ſeroient moins vraiſemblables, d'une infinité de déclamations où l'on feroit dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devroient dire. Il faudroit, par exemple,

repréſenter quelque héros yvre, qui ſe voudroit faire haïr de ſa maîtreſſe de gaîté de cœur, un Lacédémonien grand parleur 1), un conquérant qui ne débiteroit que des maximes d'amour 2), une femme 3) qui donneroit des leçons de fierté à des conquérants. Voilà ſans doute de quoi faire récrier tous ces Meſſieurs. Mais que diroit cependant le petit nombre de gens ſages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oſerois-je me montrer, pour ainſi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choiſis pour modeles? Car, pour me ſervir de la penſée d'un ancien, voilà les véritables ſpectateurs que nous devons nous propoſer; & nous devons ſans ceſſe nous demander: Que diroient Homere & Virgile, s'ils liſoient ces vers? que diroit Sophocle, s'il voyoit repréſenter cette ſcene? Quoi qu'il en ſoit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages; je l'aurois pré-

1) Lyſander dans l'Agéſilas de Corneille, & Agéſilas lui-même.

2) Céſar dans la Mort de Pompée, & Pompée dans Sertorius.

3) Viriate dans Sertorius, & Cornélie dans la Mort de Pompée.

tendu inutilement. *Quid de te alii loquantur ipſi videant*, dit Cicéron, *ſed loquentur tamen.*

Je prie ſeulement le lecteur de me pardonner cette petite préface que j'ai faite pour lui rendre raiſon de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de ſe défendre, quand on ſe croit injuſtement attaqué. Je vois que Terence même ſemble n'avoir fait des prologues que pour ſe juſtifier contre les critiques d'un vieux poëte mal intentionné, *malevoli veteris poëtæ*, & qui venoit briguer des voix contre lui juſqu'aux heures où l'on repréſentoit ſes comédies.

Occepta eſt agi :
Exclamat, &c.

On me pouvoit faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui eſt échappé aux ſpectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'eſt que je fais entrer Junie » dans les veſtales, où, ſelon » Aulu-Gelle, on ne recevoit perſonne » au deſſous de ſix ans, ni au deſſus de » dix. Mais le peuple prend ici Junie ſous » ſa protection ; & j'ai cru qu'en conſi- » dération de ſa naiſſance, de ſa vertu » & de ſon malheur, il pouvoit la diſ- » penſer de l'âge preſcrit par les loix,

» comme il a diſpenſé de l'âge pour le » conſulat tant de grands hommes qui » avoient mérité ce privilége ».

Enfin, je ſuis très-perſuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, ſur leſquelles je n'aurois d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts, ſont ceux qui les diſſimulent le plus volontiers; ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaiſir. Il n'y a rien au contraire de plus injuſte qu'un ignorant; il croit toujours que l'admiration eſt le partage des gens qui ne ſçavent rien; il condamne toute une piece pour une ſcene qu'il n'approuve pas; il s'attaque même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'eſprit; & pour peu que nous réſiſtions à ſes ſentiments, il nous traite de préſomptueux qui ne veulent croire perſonne, & ne ſonge pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaiſe, que nous n'en tirons d'une aſſez bonne piece de théâtre.

Homine imperito numquam quidquam injuſtius.

REMARQUES
SUR BRITANNICUS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME, retournez dans votre appartement.]

Ce vers eſt proſaïque, mais il eſt naturel. C'eſt ici le lieu de faire remarquer combien tout ce début eſt ſimple & pourtant noble.

Britannicus le gêne, Albine; &, chaque jour,
Je ſens que je deviens importune à mon tour.]

Ces deux vers annoncent le ſujet de cette piece, la diſgrace de Britannicus & celle d'Agrippine.

Quoi! vous à qui Néron doit le jour qu'il reſpire.]

Reſpirer le jour, expreſſion impropre. On dit, *reſpirer l'air* & *jouir du jour.*

Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un empereur parfait?]

Ce que dit Albine eſt conforme au récit de Suetone : Néron, ſelon lui, accompagna les commencements de ſon regne des plus grandes marques de modération, de généroſité & de clémence; il fit des largeſſes au peuple; il aſſura des revenus aux ſénateurs, que le malheur des temps avoit réduits à l'indigence; il ſupprima les impôts, ou les réduiſit au quart; il s'éleva contre tous les abus, & fit les réglements les plus propres à les prévenir. *Liv. VI, 10.*

Cette conduite prévint ſi fort le ſénat en faveur du nouvel empereur, qu'il lui décerna les plus grands honneurs; Néron les accepta tous, à l'exception du titre de PERE DE LA PATRIE, que ſa grande jeuneſſe lui fit d'abord refuſer; *ibid. liv. VI, 8. Tacite, annal. liv. XII;* & qu'il prit enſuite avant la fin de la ſeconde année de ſon regne, comme on le voit par quelques anciennes médailles. *Goltzius, page 44.*

Enfin, Néron naiſſant
A toutes les vertus d'Auguſte vieilliſſant.]

Idée empruntée du paſſage ſuivant de Sénéque :

Comparare nemo manſuetudini tuæ audebit divum Auguſtum, etiamſi in certamen juvenilium annorum deduxerit ſenectutem pluſquam maturam. De Clementia, lib. I, cap. 11.

Néron n'avoit que dix-ſept ans lorſqu'il ſuc-

ceda à l'empereur Claude. Agrippine régna d'abord ſous ſon nom : elle le fit avec tant de ſageſſe que Trajan ſouhaita de pouvoir compter parmi les années de ſon regne les premieres années de celui de Néron.

Il commence, il eſt vrai, par où finit Auguſte.]

C'eſt par ces tours enchanteurs que Racine ſe fait relire toujours avec un nouveau plaiſir; ce ſont eux qui font diſtinguer les grands écrivains d'avec la foule des auteurs médiocres.

Il ſe déguiſe en vain.]

Agrippine a déjà dit plus haut :

L'impatient Néron ceſſe de ſe contraindre.

Néron commença de bonne heure à diſſimuler ſon caractere. *Il s'étudia*, ſelon Tacite, *à déguiſer ſon penchant pour le crime, ſous les apparences de la vertu.* Annal. liv. XII. Ses diſcours ne reſpiroient que la clémence.

Je lis ſur ſon viſage
Des fiers Domitius l'humeur triſte & ſauvage.]

Le grand-pere & le pere de Néron ſe diſtinguerent par leur orgueil & leur cruauté, comme on le voit dans Suetone.

Il y avoit à Rome deux familles de Domitius; l'une avoit le ſurnom de *Calvinus*, & l'autre celui d'*Ænobarbus*. Néron étoit de cette derniere famille; elle s'étoit illuſtrée par ſept conſulats, deux triomphes, deux cenſures. *Liv. VI.*

Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur ſang,
La fierté des Nérons qu'il puiſa dans mon flanc.]

Agrippine étoit de la famille des Claudiens, qui avoient pris le ſurnom de Néron, nom qui ſignifioit en ſabin, *fier* & *courageux*. Aulu-Gelle, liv. XIII, chap. 21. Suetone, vie de Tibere, liv. I.

De Rome, pour un temps, Caïus fut les délices;
Mais ſa feinte bonté ſe tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.]

Caïus Céſar Caligula, dont il s'agit ici, étoit fils de Germanicus, & frere d'Agrippine. Ce prince, qui porta le nom de *Très-Deſiré*, & qui ſe plut enſuite à ſe baigner dans le ſang de ſes ſujets, fut d'abord un très-bon empereur; il affecta au commencement de ſon regne une douceur & une clémence ſinguliere : il porta même la diſſimulation juſqu'à jetter au feu un libelle qu'on lui préſentoit, en diſant *qu'il ne prêteroit jamais l'oreille aux délateurs.* Il ne ſe contraignit pas long-temps. Suetone paſſe ainſi au récit des excès auxquels il ſe porta : *J'ai parlé*, dit-il, *juſqu'à préſent d'un prince, je vais maintenant parler d'un monſtre.* Liv. IV, ch. 22.

Par moi ſeule, éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frere de Junie abandonna la vie,
Silanus, &c.

Lucius Silanus étoit fils d'Émilia Lépida, petite-fille de Julie, fille d'Auguſte & d'Appius Silanus, que Meſſaline fit périr pour ſe venger du refus qu'il lui avoit fait de ſe rendre à ſes ſollicitations inceſtueuſes. *Suetone, liv. V, 29,*

38. Il jouit d'abord de la faveur de Claude, & la perdit enſuite par les intrigues de Vitellius, ayant été accuſé d'avoir un commerce illicite avec ſa ſœur. Sur cette imputation, qui n'avoit aucun fondement, ce jeune Romain fut dégradé de la dignité de ſénateur, & forcé d'abdiquer la préture. Cette note d'infamie fit rompre le mariage qui devoit l'unir avec Octavie. *Tacite, annal. liv. XII.*

Il faut qu'entr'eux & lui je tienne la balance.]

Voilà donc toute la politique d'Agrippine découverte ; elle n'a conſervé la vie à Britannicus que pour l'oppoſer à Néron, s'il devenoit ingrat.

Tacite obſerve à ce ſujet qu'Agrippine ne parut fâchée de la mort de Britannicus que parce qu'elle crut avoir perdu le ſeul moyen qui lui reſtoit de conſerver ſon crédit. *Annal. liv. XIII.* Le caractere de cette femme ambitieuſe ſe développe dans cette ſcene avec beaucoup d'art & de naturel.

Quelques titres nouveaux que Rome lui défere, Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à ſa mere.]

La premiere fois, dit Tacite, que le tribun vint prendre l'ordre de Néron, le nouvel empereur lui donna pour mot OPTIMA MATER, *très-bonne mere*, titre ſingulier qui ne pouvoit rien ajouter à celui d'*Auguſte* qu'Agrippine avoit porté du vivant même de Claude, mais bien propre à balancer dans ſon cœur le nom de PERE DE LA PATRIE, qu'on avoit donné à ſon fils. Le ſénat, dans le même temps, décerna

à cette princeſſe deux licteurs, & d'autres marques de diſtinction. *Annal. liv. XIII.*

Votre nom eſt, dans Rome, auſſi ſaint que le ſien.]

C'eſt ce que Burrhus va bientôt dire à Agrippine :

Ainſi que par Céſar, l'on jure par ſa mere.

Non, non, le temps n'eſt plus, &c.
Que mon ordre au palais aſſembloit le ſénat;
Et que, derriere un voile, inviſible & préſente, &c.]

Agrippine, au rapport de Tacite, obtint, au commencement du regne de Néron, que le ſénat s'aſſembleroit dans ſon palais; elle s'y tenoit cachée derriere une tapiſſerie pour entendre, ſans être vue, tout ce qui ſe diſoit. *Annal. liv. XIII.*

Ce jour, ce triſte jour frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de ſa gloire, &c.]

Ceci eſt encore emprunté de Tacite : Un jour que Néron donnoit audience aux ambaſſadeurs d'Arménie, Agrippine s'avança pour s'aſſeoir à ſes côtés, & préſider avec lui à cette cérémonie ; Séneque conſeilla à Néron d'aller au devant de ſa mere, & ſauva l'honneur de la république par cette apparence de reſpect. *Annal. liv. XIII.*

Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers ſa chûte, à grands pas, chaque jour s'achemine]

Tacite dit préciſément la même choſe : *Le crédit d'Agrippine commença dès-lors à diminuer,*

Néron ayant conçu une paſſion violente pour une affranchie nommée Acté. Annal. liv. XIII.

Et l'on n'implore plus
Que le nom de Séneque, & l'appui de Burrhus.]

Les plaintes qu'Agrippine fit à Néron au ſujet de ſon amour pour l'affranchie Acté, ayant produit un effet tout contraire à celui qu'elle s'en étoit promis; Néron ceſſa, *dit Tacite*, d'avoir des égards pour ſa mere, & ſe livra entiérement aux conſeils de Séneque. *Annal. liv. XIII.*

Allez, avec Céſar, vous éclaircir du moins.]

VARIANTE.

Daignez, avec Céſar, vous éclaircir du moins.

SCENE II.

QUE vous m'oſiez compter pour votre créature.]

C'eſt peut-être la premiere fois que le mot de *créature* ait été employé en ce ſens avec autant de nobleſſe.

Vous, dont j'ai pu laiſſer vieillir l'ambition
Dans les honneurs obſcurs de quelque légion.]

Laiſſer vieillir l'ambition dans les honneurs obſcurs, quelle foule d'expreſſions heureuſes! Toute cette tirade eſt écrite ſupérieurement; ce ſont des penſées fortes, exprimées par des images & par les vers les plus élégants & les plus harmonieux.

Moi, fille, femme, ſœur & mere de vos maîtres.]

Agrippine la jeune, fille de Germanicus aſſocié à l'empire, ſœur de Caligula, femme de Claude, & mere de Néron, *eſt, juſqu'à préſent, le ſeul exemple d'une femme qui ait été fille, ſœur, épouſe & mere d'un empereur.* Tacite, annal. liv. XII.

On trouve ce vers de Racine imité, dans la comédie du Procureur arbitre, d'une maniere aſſez plaiſante :

Moi, fille, femme, mere & ſœur de procureur.

Ne ſçauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour ſe conduire enfin n'a-t-il pas ſes aïeux ?]

Tacite fait dire à Agrippine que Néron pouvoit renoncer à ſes maîtres, qu'il trouveroit dans la conduite de ſes ancêtres des leçons bien plus propres à le former que les préceptes de Sénéque & de Burrhus. *Annal. liv. XIII.*

Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.]

Vieillir dans l'enfance, expreſſion heureuſe qui appartient à Racine ; ce qu'il a tourné d'une autre maniere dans Bajazet :

L'imbécille Ibrahim, ſans craindre ſa naiſſance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance.

Acte I. ſcene I.

Rome, à trois affranchis, ſi long-temps aſſervie.]

Ces affranchis étoient Pallas, Calliſtus & Narciſſe, qui eurent ſous Claude le plus grand crédit.

Thraſéas, au ſénat; Corbulon, dans l'armée.]

Ce Thraſéas Pœtus étoit le plus honnête homme du ſénat. Son extrême franchiſe & ſa probité le rendirent ſuſpect; Néron lui ſuſcita des accuſateurs; il dédaigna d'y répondre, & ſe fit ouvrir les veines.

Corbulon ſe rendit célebre par ſes exploits & par la diſcipline ſévere qu'il rétablit parmi les troupes. Son mérite le rendit ſuſpect à la cour de Claude. Il fut chef des troupes ſous Néron. Entre autres actions d'éclat, Corbulon vainquit Tiridate, roi d'Arménie.

Les déſerts, autrefois peuplés de ſénateurs,
Ne ſont plus habités que par leurs délateurs.]

Peut-on peindre avec des couleurs plus favorables les commencements du regne de Néron?

Ces deux vers ſont une traduction du paſſage ſuivant du panégyrique de Trajan: *Inſulas quas modo ſenatorum, jam delatorum turba compleverat.*

Expliquez-nous pourquoi, devenu raviſſeur,
Néron de Silanus fait enlever la ſœur?]

C'étoit *Junia Calvina*, qui ne fut point enlevée par Néron, comme Racine l'a ſuppoſé; mais rappellée par cet empereur de l'exil où elle avoit été envoyée ſous le regne de Claude. *Tacite, annal. liv. XII.*

Et vous-même avoûrez qu'il ne ſeroit pas juſte
Qu'on diſpoſât, ſans lui, de la niece d'Auguſte.]

Niece eſt ici poétiquement pour arriere-

petite-fille ; car Junie ne pouvoit appartenir de plus près à Auguſte qu'Agrippine, mere de Néron, qui n'étoit que la fille d'une petite-fille d'Auguſte. Tacite dit expreſſément que Silanus, frere de Junie, étoit arriere-petit-fils d'Auguſte. *Divi Auguſti ab-nepos.* Annal. liv. XI.

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine, Lorſque Néron lui-même annonce ma ruine ?]

On lit ainſi le ſecond vers dans quelques éditions :

Lorſque Néron lui-même annonce ſa ruine.

Cet orgueil ambitieux d'Agrippine nous paroît reſſembler aux tranſports de Junon dans Virgile, lorſqu'elle s'écrie avec indignation :

Et quiſquam numen Junonis adoret
Præterea, aut ſupplex aris imponat honorem ?
Enéide, liv. I.

Qui voudra déſormais adorer Junon, encenſer ſes autels, & lui offrir des vœux ? Ce que Virgile a imité d'Homere.

SCENE III.

SUIVEZ-MOI chez Pallas, où je vais vous attendre.]

Racine a rendu ce Pallas néceſſaire à ſa piece ; mais il n'a pas voulu l'introduire ſur la ſcene, parce qu'il auroit rendu Agrippine auſſi mépriſable que l'étoit ce confident lui-même

même. Tacite s'exprime ainſi au ſujet des liaiſons de cette princeſſe avec cet affranchi :

Agrippina puellaribus annis ſtuprum cum Lepido, ſpe dominationis, admiſerat, pari cupidine uſque ad libita Pallantis provoluta. Annal. liv. XIII.

SCENE III.

LA croirai-je, Narciſſe ? Et dois-je, ſur ſa foi,
La prendre pour arbitre entre ſon fils & moi ?]

Quelques critiques ont blâmé Racine d'avoir donné pour confident à Britannicus ce même Narciſſe qui, ſelon Tacite, avoit fait poignarder, de ſon propre mouvement, Meſſaline, troiſieme femme de Claude & mere de Britannicus ; & nous croyons qu'il n'eſt guere poſſible de le juſtifier entiérement ſur ce reproche. On pourroit cependant rapporter en ſa faveur un paſſage de Tacite, où il paroît que Narciſſe avoit paru s'intéreſſer au ſort de Britannicus enfant, d'une maniere aſſez vive pour avoir droit à ſa confiance dans un âge plus avancé. Narciſſe, dit-il, ayant inutilement tâché de ſauver Domitia Lépida, qu'Agrippine fit condamner à mort, fut ſi ſenſible à cette perte qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner du regret à ſes amis ; au milieu des diſcours qu'il leur tenoit à ce ſujet, il embraſſoit Britannicus, & tantôt élevant les mains au ciel, tantôt les tendant vers le jeune prince, il lui diſoit qu'il ſouhaitoit de le voir en âge

de chaſſer de ſa cour les ennemis de ſon pere, d'étendre même ſa vengeance ſur les meurtriers de ſa mere. *Annal. liv. XII.* Mais ce qui nous paroît plus propre à excuſer Racine, c'eſt que ce qui n'eſt pas vraiſemblable pour l'hiſtorien, le devient pour le poëte; d'ailleurs l'hiſtoire de Néron n'étoit pas aſſez récente pour qu'il n'ait pas été permis à l'auteur d'altérer la vérité dans un perſonnage ſubalterne. Depuis près de cent ans qu'on repréſente cette piece, aucun ſpectateur ne s'eſt plaint de cette altération.

Tandis qu'on vous verra, d'une voix ſuppliante.]

On liſoit d'abord :

Tant que l'on vous verra, d'une voix ſuppliante.

Je renonce à l'empire où j'étois deſtiné.]

VARIANTE.

Je renonce aux grandeurs où j'étois deſtiné.

Les amis de mon pere
Sont autant d'inconnus que glace ma miſere.
Et ma jeuneſſe même écarte loin de moi, &c.]

On trouve dans quelques éditions :

Les amis de mon pere
Sont autant d'inconnus qu'écarte ma miſere.
Et ma jeuneſſe même éloigne loin de moi, *&c.*

Trafiquent avec lui des ſecrets de mon ame?]

Ce vers eſt très-beau pour l'expreſſion, c'eſt le portrait de Narciſſe, que Britannicus fait ſans le ſçavoir.

Sçache ſi du péril ſes beaux yeux ſont remis.]

Ses beaux yeux, il n'eſt pas auſſi commun de relever de pareilles expreſſions dans Britannicus que dans Andromaque.

Je vais la voir, l'aigrir, la ſuivre ; &, s'il ſe peut,
M'engager ſous ſon nom plus loin qu'elle ne veut.]

Ce trait de politique aſſez fine eſt-il dans le caractere de Britannicus, qui ne montre dans toute la piece que beaucoup de candeur & de franchiſe ?

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

N'EN doutez point, Burrhus, malgré ſes injuſtices,
C'eſt ma mere, &c.]

Ce début de Néron eſt une des plus belles entrées de Racine.

Mais je ne prétends plus ignorer ni ſouffrir
Le miniſtre inſolent qui les oſe nourrir.]

Le miniſtre inſolent : c'étoit l'idée qu'on avoit à Rome de Pallas. Il étoit bien difficile que cet affranchi, qui avoit placé Néron ſur le trône des Céſars, ne s'enorgueillît pas de la part qu'il avoit à l'élévation de cet empereur ; ſes hauteurs & ſon arrogance ſouleverent contre lui tous les Romains ; Néron lui-même ne fut point exempt de cette impreſſion.... *Pallas triſti arrogantiâ, modum liberti ingreſſus, tædium ſui moverat.* Annal. liv. XIII.

Et que la fin du jour
Ne le retrouve plus dans Rome ou dans ma cour.]

La cour eſt renfermée dans *Rome*, ainſi la ſeconde idée n'ajoute rien à la premiere, & même la rétrécit. La gradation eſt bien mieux

obſervée dans ce vers de la troiſieme ſcene de cet acte :

J'ai parcouru des yeux la cour, Rome, l'empire.

SCENE II.

NARCISSE, c'en eſt fait, Néron eſt amoureux.]

Le mot *amour* eſt noble, mais celui d'*amoureux* eſt preſque toujours trivial; c'eſt ſur-tout cette expreſſion qui dépare ce vers.

La déclaration que fait ici Néron eſt un peu languiſſante, & paroît ſortir du ton de la tragédie. Néron n'auroit dû dire qu'un mot de ſon amour, ſans entrer dans de plus grands détails; la ſcene ſuivante avec Junie étoit plus que ſuffiſante pour développer cette paſſion, & en inſtruire le ſpectateur.

Triſte, levant au ciel ſes yeux mouillés de larmes, Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes.]

On déſapprouvera ſans doute ici *des yeux qui brillent au travers des flambeaux*; ces expreſſions exagérées ne ſont point le langage de la vraie paſſion; d'ailleurs, tous ces amours ſubits n'intéreſſent point. Les vers ſuivants ſont charmants, ils offrent l'image la plus voluptueuſe & la plus honnête.

Il alloit voir Junie, & revenoit content.]

Idée empruntée ſans doute de l'éloge que

fait Boileau de cet Empereur Romain

Qui rendit de ſon joug l'univers amoureux ;
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux.
Epître I.

Tout. Octavie, Agrippine, Burrhus, Séneque, Rome entiere, & trois ans de vertus.]

Néron commença ſon regne par être vertueux. L'action de cette piece eſt ſuppoſée ſe paſſer au moment où ſon cœur flotte entre le crime & la vertu.

Auguſte, votre aïeul, ſoupiroit pour Livie.]

Auguſte, pour épouſer Livie, répudia Scribonie ; & Livie, quoique déjà enceinte de pluſieurs mois, ſe ſépara de Claude Tibere Néron, dont elle avoit déjà un fils ; elle fit entrer, par ce mariage, la poſtérité des Nérons dans la famille des Octaviens.

Tibere, que l'hymen plaça dans ſa famille ; Oſa bien, à ſes yeux, répudier ſa fille.]

C'étoit la fameuſe Julie, fille d'Octavien ; veuve d'Agrippa, & remariée à Tibere.

Vous ſeul, juſques ici contraire à vos deſirs, &c.]

Ce que Racine met dans la bouche de Narciſſe, Séneque le fait dire à Néron. *Octavie*, acte II. ſcene II.

Prohibebor unus facere quod cunctis licet.

Vers que Corneille a traduit ainſi :

Vous ſeul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire.

Mon génie étonné tremble devant le ſien.]

Cette expreſſion préſente une très-belle image, & paroît avoir été ſuggérée à Racine par Plutarque. On lit dans cet auteur, page 930, édition de Paris, qu'Antoine perdant toujours au jeu contre Octave, un devin lui dit : *Éloignez-vous de ce jeune homme, votre génie redoute le ſien.*

Impatient, ſur-tout, de revoir ſes amours.]

Ses amours, mes amours, terme populaire, & qu'on ne pardonneroit plus à un auteur tragique.

J'ai mes raiſons, Narciſſe ; & tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaiſir de la voir.]

C'eſt ici que commence tout l'intérêt de la piece. Le ſpectateur n'eſt touché qu'à l'inſtant où Britannicus eſt en danger.

SCENE III.

M'AVEZ-VOUS, ſans pitié, relégué dans ma cour ?]

L'expreſſion de *relégué dans ma cour*, eſt neuve ; ſans cette fineſſe de tours, ſans cette élégance de ſtyle qui conſiſte dans le choix des mots, dans la vérité des ſentiments, toute cette ſcene, qui eſt très-peu de choſe, ſeroit languiſſante.

Je ne vous nîrai point, Seigneur, que ſes ſoupirs M'ont daigné quelquefois expliquer ſes deſirs, &c.]

Cette réponſe ingénue eſt la cauſe de la perte de Britannicus : elle n'en intéreſſe pas moins pour Junie, qui ſe montre en cet endroit telle qu'elle eſt. On peut remarquer ici avec quel art Racine a ſçu conſerver à ſes perſonnages le caractere qui leur eſt propre ; il ne leur fait dire ni plus, ni moins, que ce qu'ils doivent dire.

Et me fait dénouer
Un hymen.]

C'eſt peut-être la premiere fois qu'on a dit *dénouer un hymen*. Cette expreſſion paroît haſardée.

Digne de l'univers à qui vous vous devez.]

VARIANTE.

Digne de l'univers à qui vous les devez.

Seigneur, avec raiſon je demeure étonnée.]

Cette réponſe de Junie eſt parfaitement bien écrite ; rien de plus noble & de plus honnête.

S'eſt fait une vertu conforme à ſon malheur.]

Se faire une vertu conforme à ſon malheur : expreſſion neuve & heureuſe. Ce ſont ces tours enchanteurs qui diſtinguent les grands poëtes, & particulierement Racine. C'eſt ce charme inexprimable, qu'il répand ſur tout ce qu'il écrit, qui fait qu'on ne ſe laſſe point de la lecture de ſes ouvrages.

Passe subitement, de cette nuit profonde,
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde;
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté.]

On dit à un roi, selon Louis Racine, *la majesté*, *la splendeur de votre rang*, & non pas *la clarté*. Ici, ce mot, qui répond à *cette nuit profonde*, est amené si naturellement, qu'il paroît nécessaire.

Absente de la cour, je n'ai pas dû penser.]

Tout ce que dit Junie, est plein de grace, de candeur & de noblesse; Racine est le seul qui ait réussi à peindre l'ingénuité.

Faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux & son espoir.]

Un autre que Néron auroit fait dire à Britannicus d'éviter la présence de Junie; mais ce ne seroit point assez cruel pour lui, il veut que ce soit sa maîtresse qui lui annonce un pareil arrêt.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame.]

Qu'un empereur aille se cacher pour écouter sa maîtresse & son rival, est assurément un très-petit moyen; mais quelle situation pour Britannicus qui croira sa maîtresse infidelle, & pour sa maîtresse qui ne pourra le détromper!

SCENE IV.

BRITANNICUS, Seigneur, demande la princeſſe.]

Junie, témoin de ce que Narciſſe dit à Néron, avoit d'aſſez fortes raiſons pour ſoupçonner qu'ils étoient tous deux d'intelligence, & pour avertir dans le troiſieme acte ſon amant de ſe défier de Narciſſe.

SCENE VI.

MAIS parmi ce plaiſir, quel chagrin me dévore?]

Parmi exige toujours après lui un pluriel ou un nom collectif, comme *parmi les plaiſirs*, *parmi la foule*; mais on ne peut pas dire avec exactitude, *parmi ce plaiſir.*

Ma princeſſe, avez-vous daigné me ſouhaiter?]

Ma princeſſe paſſe maintenant pour une expreſſion fade.

De faire à Néron même envier nos amours?]

Tout ce que dit Britannicus va le perdre; Junie qui voit le danger où il s'engage, l'interrompt pour lui prêter des ſentiments qu'il n'a jamais eus. Quelques critiques ont trouvé ce détour un peu trop fin pour une jeune princeſſe, qui, comme elle le dit, *ne ſçait point feindre.*

Après ce coup, Narciſſe, à quoi dois-je m'attendre ?]

Cette ſcene eſt d'un rare artifice & d'un merveilleux intérêt ; tant qu'elle dure, des trois acteurs qui la compoſent, deux ſont dans un continuel ſupplice ; il ne s'y profere pas un ſeul mot qui n'ajoute à la criſe & à la ſituation.

SCENE VII.

NON, Seigneur, je ne puis rien entendre.]

Il y a beaucoup d'adreſſe à ne point laiſſer Junie en ſcene avec Néron ; cette princeſſe n'auroit pu qu'éclater en reproches qui n'auroient produit d'autre effet que de démentir ſon caractere de douceur & d'honnêteté, & irriter Néron davantage.

SCENE VIII.

ET, tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.]

Ce rafinement de cruauté eſt digne de Néron.

Et, pour nous rendre heureux, perdons les miſérables.]

Nous avons toujours remarqué qu'à ces

endroit l'acteur, chargé du rôle de Narciſſe, ne peut ſe faire entendre à cauſe des murmures du ſpectateur indigné; c'eſt qu'on ſouffre toujours avec peine un homme qui n'eſt méchant que pour le plaiſir de l'être. Que Néron amoureux ſoit cruel, on le ſupporte plus aiſément, ſa paſſion eſt une eſpece d'excuſe; mais que Narciſſe, dans l'eſpérance très-incertaine de s'élever, ſe détermine à faire périr deux infortunés, cela révolte. Il eſt bon d'obſerver ici avec quel art Racine a ſçu lier ſes ſcenes, & avec quelle impatience le ſpectateur attend l'acte ſuivant, pour apprendre le parti qu'auront pris Britannicus & Néron.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RACINE a ſupprimé, au commencement de cet acte, une ſcene entiere, dont Burrhus & Narciſſe étoient les interlocuteurs; ce fut Boileau qui la lui fit retrancher. La voici:

BURRHUS.

Quoi! Narciſſe au palais obſédant l'empereur,
Laiſſe Britannicus en proie à ſa fureur?
Narciſſe qui devroit, d'une amitié ſincere,
Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du pere?
Qui devroit, en plaignant avec lui ſon malheur,
Loin des yeux de Céſar détourner ſa douleur?
Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,
Preſſé du déſeſpoir qui ſuit la ſolitude,
Il avance ſa perte en voulant l'éloigner,
Et force l'empereur à ne plus l'épargner?
Lorſque de Claudius l'impuiſſante vieilleſſe
Laiſſa de tout l'empire Agrippine maîtreſſe,

Qu'inſtruit du ſucceſſeur que lui gardoient les dieux,
Il vit déjà ſon nom écrit dans tous les yeux;
Ce prince, à ſes bienfaits meſurant votre zele,
Crut laiſſer à ſon fils un gouverneur fidelle,
Et qui, ſans s'ébranler, verroit paſſer un jour,
Du côté de Néron, la fortune & la cour.
Cependant aujourd'hui ſur la moindre menace,
Qui de Britannicus préſage la diſgrace,
Narciſſe, qui devoit le quitter le dernier,
Semble dans le malheur le plonger le premier.
Céſar vous voit par-tout attendre ſon paſſage.

NARCISSE.

Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage,
Seigneur; c'eſt le deſſein qui m'amene en ces lieux.

BURRHUS.

Près de Britannicus vous le ſervirez mieux.
Craignez-vous que Céſar n'accuſe votre abſence?
Sa grandeur lui répond de votre obéiſſance.
C'eſt à Britannicus qu'il faut juſtifier
Un ſoin dont ſes malheurs ſe doivent défier.
Vous pouvez, ſans péril, reſpecter ſa miſere;
Néron n'a point juré la perte de ſon frere.

Quelque froideur qui ſemble altérer leurs
esprits,
Votre maître n'eſt point au nombre des proſ-
crits.
Néron même, en ſon cœur, touché de votre
zele,
Vous en tiendroit peut-être un compte plus
fidelle,
Que de tous ces reſpects vainement aſſidus,
Oubliés dans la foule auſſi-tôt que rendus.

NARCISSE.

Ce langage, Seigneur, eſt facile à comprendre;
Avec quelque bonté Céſar daigne m'entendre;
Mes ſoins, trop bien reçus, pourroient vous
irriter;
A l'avenir, Seigneur, je ſçaurai l'éviter.

BURRHUS.

Narciſſe, vous réglez mes deſſeins ſur les
vôtres;
Ce que vous avez fait, vous l'imputez aux
autres.
Ainſi, lorſqu'inutile au reſte des humains,
Claude laiſſoit gémir l'empire entre vos mains;
Le reproche éternel de votre conſcience
Condamnoit, devant lui, Rome entiere au
ſilence.

Vous lui laiſſiez à peine écouter vos flatteurs;
Le reſte vous ſembloit autant d'accuſateurs,
Qui, prêts à s'élever contre votre conduite,
Alloient de nos malheurs développer la ſuite;
Et lui portant les cris du peuple & du ſénat,
Lui demander juſtice au nom de tout l'État.
Toutefois pour Céſar je crains votre préſence;
Je crains, puiſqu'il vous faut parler ſans complaiſance,
Tous ceux qui, comme vous, flattant tous ſes deſirs,
Sont toujours, dans ſon cœur, du parti des plaiſirs.
Jadis à nos conſeils l'empereur plus docile,
Affectoit pour ſon frere une bonté facile;
Et de ſon rang, pour lui, modérant la ſplendeur,
De ſa chûte à ſes yeux cachoit la profondeur.
Quel ſoupçon aujourd'hui, quel deſir de vengeance
Rompt du ſang des Céſars l'heureuſe intelligence?
Junie eſt enlevée, Agrippine frémit;
Jaloux & ſans eſpoir, Britannicus gémit;
Du cœur de l'empereur ſon épouſe bannie,
D'un divorce à toute heure attend l'ignominie:
Elle pleure. Et voilà ce que leur a coûté
L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

NARCISSE.

Seigneur, c'eſt un peu loin pouſſer la violence.
Vous pouvez tout; j'écoute, & garde le ſilence.
Mes actions, un jour, pourront vous repartir.
Juſques-là.....

BURRHUS.

Puiſſiez-vous bientôt me démentir!
Plût aux Dieux qu'en effet ce reproche vous touche!
Je vous aiderai même à me fermer la bouche.
Séneque, dont les ſoins devroient me ſoulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Réparons, vous & moi, cette abſence funeſte;
Du ſang de nos Céſars réuniſſons le reſte;
Rapprochons-les, Narciſſe, au plutôt dès ce jour,
Tandis qu'ils ne ſont point ſéparés ſans retour.

Lorſqu'on lit cette ſcene, on eſt preſque tenté de la conſerver: une attention plus ſérieuſe ramene au ſentiment de Boileau. Burrhus en effet manquoit à la prudence, en faiſant entrer dans ſa confiance un traître qu'il ne pouvoit eſpérer de faire changer.

Vous vous le figurez,
Seigneur; &, ſatisfait de quelque réſiſtance, &c.]

On trouve dans l'Octavie que nous avons déjà citée, une ſcene où Séneque veut détourner Néron d'un divorce qu'il projettoit. Racine

a ſans doute connu cette ſcène, mais il n'a point imité aveuglément le tragique latin :

L'amour, dit celui-ci, *ce reſſort puiſſant de notre ame, eſt une chaleur délicieuſe qui nous enflamme ; la jeuneſſe l'enfante ; l'oiſiveté, le luxe le nourriſſent au ſein du bonheur ; ceſſe-t-on de l'entretenir & de lui prêter des forces, il languit & perd bientôt ſa premiere vigueur.* Octavie, acte II. ſcene II.

Mais ſi dans ſon devoir votre cœur affermi.]

VARIANTE.

Mais ſi dans ſa fierté votre cœur affermi.

SCENE II.

ENFIN, Burrhus, Néron découvre ſon génie.]

Ces ſortes de vers ſont plaiſir dans un drame ; ils ſervent à marquer les gradations de l'intrigue, & à fixer les différentes nuances des caracteres.

On liſoit d'abord :

Hé bien, Burrhus, Néron découvre ſon génie.

SCENE III.

LE fils de Claudius commmence à reſſentir Des crimes, dont je n'ai que le ſeul repentir : &c.]

Commence à reſſentir des crimes, pour *commence à être ſenſible aux injuſtices* ; c'eſt l'unique fois

que cette expreſſion, peut-être trop obſcure, ſe rencontre dans Racine.

Tout ce beau morceau eſt entiérement imité de Tacite: *Après la diſgrace de Pallas, Agrippine emportée par ſa fureur, ne put en contenir les tranſports; elle s'épuiſa en menaces, elle ne ceſſa de répéter à ſon fils que Britannicus étoit dans un âge qui le rendoit propre à tout: qu'il étoit le vrai, le digne rejetton d'un ſang qui lui donnoit droit de ſuccéder à ſon pere dans l'adminiſtration d'un empire gouverné par un prince adoptif qui ne le devoit qu'aux crimes de ſa mere: qu'elle ne pouvoit plus diſſimuler les déſaſtres de cette famille infortunée, ſon mariage inceſtueux, ſes empoiſonnements: que c'étoit par un effet de ſa prudence & de la ſageſſe des dieux, qu'elle avoit eu le ſecret de conſerver la vie à ſon beau-fils: qu'elle iroit le montrer à l'armée: qu'on entendroit d'un côté la fille de Germanicus, de l'autre Burrhus & Séneque qu'elle avoit rappellés de l'exil, prétendre tous deux à l'honneur de gouverner le genre humain; celui-là par quelques légeres bleſſures, & celui-ci par une frivole éloquence.* Annal. liv. XIII.

Je confeſſerai tout, exils, aſſaſſinats,
Poiſon même.....]

C'eſt bien ici le lieu de dire avec Séneque, *muliebre eſt furere in ira;* de Clementia, *lib. I. cap. V.* Tant qu'Agrippine a regné ſous le nom de ſon fils, elle n'a point penſé à dévoiler les moyens injuſtes qu'elle avoit mis en œuvre pour lui aſſurer l'empire; ce n'eſt que depuis qu'il a refuſé de la faire entrer en par-

tage de ſon autorité qu'elle a imaginé de faire uſage de cet expédient.

La reponſe de Burrhus eſt de toute beauté, elle fait d'autant plus de plaiſir qu'on ne s'attend point à la maniere ſublime dont il déconcerte Agrippine.

Et le jeune Agrippa, de ſon ſang deſcendu, &c.]

C'étoit Julius Agrippa, fils poſthume du célebre Vipſanius Agrippa & de Julie, fille d'Auguſte; ſa jeuneſſe n'annonçant que des inclinations perverſes, Auguſte le relégua à Sorrento, & quelque temps après dans l'iſle de Planeſia, où il mourut.

SCENE IV.

ALBINE? C'eſt à moi qu'on donne une rivale.]

Tacite, & Suetone ſur-tout, écrivent qu'Agrippine ſongea même à profiter des charmes que lui trouvoit ſon fils, & à favoriſer le penchant inceſtueux qu'il ſe ſentoit pour elle, *liv. VI, 28:* mais que Séneque & Burrhus traverſerent ſes deſſeins en intimidant Néron, & en lui perſuadant qu'il auroit tout à craindre de l'ambition de ſa mere, s'il lui donnoit de nouveaux droits ſur ſon cœur.

SCENE V.

Sylla, Piſon, Plautus.....]

Sylla & Plautus étoient les plus conſidérés d'entre les ſénateurs; Néron, ſous différents prétextes, les fit périr tous deux. Piſon, ainſi que Séneque & le poëte Lucain, périt dans l'avant-derniere conjuration qui fut faite contre Néron. Le projet de Piſon étoit de s'emparer de l'empire; mais le deſſein des conjurés étoit d'y élever Séneque, en tuant Piſon lui-même après la mort de Néron.

SCENE VII.

Dans un temps plus heureux, ma juſte impatience.]

Impatience pour *reſſentiment*, ne ſe diroit plus.

D'un geſte confident de notre intelligence.]

Confident pour *interprête.*

Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours?]

Ce vers, qui ne paroît d'abord qu'une antitheſe, peint parfaitement le ſentiment de Junie, obſervée par Néron pendant qu'elle parloit à Britannicus.

De mille autres ſecrets j'aurois compte à vous rendre.]

Cette inverſion Marotique ne peut entrer dans le dialogue tragique.

SCENE VIII.

PRINCE, *continuez des tranſports ſi charmants.*]

Néron, que Narciſſe a couru avertir, paroît tout à coup; quoique cette arrivée imprévue doive interdire Britannicus, il répond dans toute cette ſcene avec tant de fermeté & de grandeur d'ame, que Boileau n'a jamais pu penſer ce qu'on lui fait dire dans le Bolæana, *que ce prince étoit trop petit devant Néron.* Œuv. de Boileau, Paris, 1747, tom. V. pag. 84.

Et ne s'attendoient pas, lorſqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.]

Une remarque que cet endroit préſente, c'eſt que Britannicus appelle ici Néron *Domitius*, eſpece de reproche que Tacite a fourni à Racine.

Néron, dit-il, *ayant rencontré Britannicus, le ſalua par ſon nom; Britannicus au contraire, l'appella* Domitius; cette dénomination, qui n'étoit pas la ſienne, fut priſe par Agrippine pour une injure. Annal. liv. XII.

Heureux ou malheureux, il ſuffit qu'on me craigne.]

Ce ſont les paroles d'un tyran dans une tragédie d'Ennius :

Oderint dum metuant.

Ou la traduction d'un paſſage de l'Octavie de Séneque :

Decet timeri Ceſarem.

Acte II. ſcene II.

Gardes, obéiſſez ſans tarder davantage.]

Cette ſcene, où Néron trouve Britannicus aux genoux de Junie, préſente une ſituation de comédie qui eſt une ſuite du ſtratagême puérile de l'empereur. Racine, malgré tout le talent qu'il a employé pour donner de la nobleſſe aux bravades des deux princes, n'a pu pallier entiérement le défaut de ces picoteries peu héroïques que M. de Voltaire a ſouvent relevées dans Corneille.

SCENE IX.

QUOI, Seigneur! ſans l'ouir? Une mere?]

Dans les premiers mouvements de ſon indignation contre Agrippine, Néron, au rapport de Tacite, prit le parti de la faire mourir; Burrhus le fit changer de réſolution, en s'obligeant de lui en apporter la tête ſi elle étoit criminelle, mais en exigeant de lui qu'il lui accordât la liberté de ſe juſtifier. *Annal. liv. XIII.*

Arrêtez:
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez.]

C'eſt à peu près ce que dit Néron dans l'Octavie de Séneque :

Deſiſte tandem jam gravis nimium mihi
Inſtare.

Ceſſez enfin, je ſouffre avec peine que vous inſiſtiez.

Acte II. ſcene II.

D'autres me répondront & d'elle & de Burrhus.]

La maniere dont le caractere de Néron ſe développe eſt admirable ; c'eſt encore une partie où Racine excelle. Dans le ſecond acte, Néron n'a fait que ſoupçonner ſa mere & Britannicus ; dans le troiſieme, il les a fait arrêter ; ici, Burrhus eſt menacé du même traitement s'il s'oppoſe aux deſſeins de ſon maître.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SELON qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous, ou s'écarte, ou s'empresse.]

Idée empruntée de Tacite. *On s'éloignoit*, dit-il, *de l'appartement d'Agrippine* dès qu'elle n'étoit plus dans les bonnes graces de son fils; *on n'alloit point la voir, personne ne s'empressoit de la consoler.* Annal. liv. XIII.

SCENE II.

VOUS régnez. Vous sçavez combien votre naissance
Entre l'empire & vous avoit mis de distance, &c.]

La plus grande partie de cette scene est traduite presqu'entiérement de Tacite; Racine y a sçu joindre l'énergie de cet historien aux graces de la plus belle poésie.

C'est ici que le caractere d'Agrippine se déploie dans toute sa force, c'est ici que son rôle est le plus intéressant: car ce personnage est assez inutile à la piece. Qu'importe au spectateur qui s'intéresse à Junie & à Britannicus,

qu'Agrippine ait le premier crédit auprés de Néron? Mais Racine a ſi bien ſçu lier ce perſonnage à l'action, la fierté de cette femme eſt peinte avec des couleurs ſi vraies & ſi énergiques, qu'on ne pourroit, ſans regret, ſupprimer tout ce qu'elle dit. D'ailleurs c'eſt la peinture de la cour de Néron que l'auteur a voulu faire, & il étoit naturel que la mere de Néron, cette femme ſi artificieuſe & ſi cruelle, y jouât un rôle.

Quand de Britannicus la mere condamnée,
Laiſſa de Claudius diſputer l'hyménée, &c.]

Tacite commence ainſi le douzieme livre de ſes Annales :

Cæde Meſſalinæ convulſa principis domus, orto apud libertos certamine, quis deligeret uxorem Claudio ..... Nec minore ambitu fœminæ exarſerant, ſuam quæque nobilitatem, formam, opes, contendere, ac digna tanto matrimonio oſtentare. Sed maximè ambigebatur inter Lolliam Paulinam ... & Juliam Agrippinam Germanico genitam. Huic Pallas, illi Calliſtus fautores aderant ..... At Ælia Petina è familiâ Tuberonum, Narciſſo fovebatur.

Je fléchis mon orgueil ; j'allai prier Pallas, &c.]

Ceci eſt conforme au récit de Tacite & de Suétone :

Agrippine, dans les fréquentes viſites qu'elle rendit à Claude, ſçut ſi bien s'emparer de ſon eſprit, qu'il la préféra à ſes rivales. Sans avoir le titre de ſon épouſe, elle en eut bientôt tous les droits. Annal. liv. XII. *Suétone*, liv. V. 26.

Mais ce lien du ſang qui nous joignoit tous deux,
Écartoit Claudius d'un lit inceſtueux, &c.]

Ce fut, au rapport de Tacite, ſous le conſulat de C. Pompée & de Q. Veranius, que Claude épouſa Agrippine. Un amour illicite ſerroit depuis long-temps les nœuds de ce mariage; ils n'oſoient cependant ni l'un ni l'autre en faire la cérémonie publique, l'hiſtoire de Rome n'offrant aucun exemple d'une niece qui eût épouſé ſon oncle. *Annales, liv. XII.* Le ſénat, à la ſollicitation de L. Vitellius, publia un décret qui permit depuis ces ſortes d'unions.

C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.
Je vous fis, ſur mes pas, entrer dans ſa famille;
Je vous nommai ſon gendre, & vous donnai ſa fille.]

Dès qu'Agrippine, dit Tacite, fut aſſûrée de ſon mariage avec Claude, elle projetta de marier ſon fils Domitius avec Octavie, fille de Céſar; mariage qu'on ne pouvoit conſommer ſans crime, Octavie ayant été fiancée avec Silanus. *Annal. liv. XII.*

Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de ſon ſang ce jour infortuné.]

Le jour qu'Agrippine épouſa Claude, Silanus ſe donna la mort; ſoit qu'il penſât, dit Tacite, pouvoir prolonger juſques-là la durée de ſes jours, ou qu'il ſe fût flatté de rendre plus odieuſe la célébration de ce mariage. *Annal. liv. XII.*

Ce n'étoit rien encore. Euſſiez-vous pu prétendre, &c.]

Tout ce morceau eſt de la main d'un grand maître, tout y eſt vu en grand, tout eſt noble ſans être giganteſque : il ſemble que Racine ait voulu lutter ici contre le diſcours de Cléopâtre dans la tragédie de Rodogune par Corneille ; mais, comme le dit M. de Voltaire, *la ſituation de Cléopâtre eſt bien plus frappante que celle d'Agrippine, l'intérêt eſt plus grand, & la ſcene bien autrement intéreſſante.* Remarques ſur Rodogune, *ſcene III.* Racine l'emporte du moins ſur Corneille par le charme de la diction.

C'eſt alors, &c.
Que de Britannicus la diſgrace future,
Des amis de ſon pere excita le murmure, &c.]

Traduction d'un paſſage de Tacite : *Il n'y avoit perſonne*, dit-il, *qui fût aſſez dépourvu de ſentiment pour ne pas être affligé de l'infortune de Britannicus.* Annal, liv. XII.

Tacite ajoute que *Claude punit de mort & d'exil les gouverneurs de ſon fils les plus diſtingués par leurs vertus . . . . , on éloigna les centurions & les tribuns qui paroiſſoient prendre quelque part à ſa fortune ; on lui ôta toute eſpece de liaiſon avec les affranchis dont la fidélité ne s'étoit point démentie. Ce fut Agrippine qui choiſit les perſonnes qui devoient les remplacer.* Ibid.

Cependant Claudius penchoit vers ſon déclin ;
Ses yeux, long-temps fermés, s'ouvrirent à la fin, &c.]

Suétone prétend que Claude ne put pas

s'empêcher de faire connoître le regret qu'il avoit d'avoir épouſé Agrippine, & adopté Néron. Ce repentir lui coûta la vie.

Au milieu de ces inquiétudes, dit Tacite, *la ſanté de Claude ſe dérangea. L'empereur ſe fit tranſporter à Sinueſſe, pour la rétablir; Agrippine profita de cette occaſion pour l'empoiſonner.* Annal. liv. XII.

Mes ſoins, en apparence, épargnant ſes douleurs,
De ſon fils, en mourant, lui cacherent les pleurs.]

De la maniere dont eſt placé le gérondif *en mourant*, on ne ſçait s'il ſe rapporte à Claude ou à ſon fils; le ſens eſt pour le premier, la conſtruction de la phraſe eſt pour le ſecond; Claude, qui n'eſt point dans cette phraſe, eſt trop éloigné de ce gérondif pour n'y pas jetter quelqu'obſcurité.

Et tandis que Burrhus alloit ſecrétement
De l'armée en vos mains exiger le ſerment, &c.]

C'eſt de Tacite que Racine a emprunté cette circonſtance.

On ouvrit, dit-il, les portes du palais; & Néron, accompagné de Burrhus, chef des cohortes prétoriennes, s'avança vers les compagnies qui étoient de garde; &, mis dans une litiere,..... ce prince fut porté au camp; il y promit des récompenſes aux ſoldats, & fut ſalué empereur. Le ſénat ratifia cette élection, qui fut bientôt ſuivie de l'obéiſſance des provinces.

Annal. liv. XII. Suétone, *liv. VI. 8.*

Dans Rome les autels fumoient de ſacrifices,
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité,
Du prince déjà mort demandoit la ſanté.]

Autre trait emprunté de Tacite. Pendant que Claude étoit ſans vie, le ſénat s'aſſembloit, & faiſoit, conjointement avec les conſuls & les pontifes, les vœux les plus ardents pour le rétabliſſement de ſa ſanté: on apportoit cependant des remedes à l'empereur, comme ſi il eût été encore en vie; & tandis qu'on déroboit la connoiſſance de ſa mort, on travailloit à aſſûrer l'empire à Néron. *Annal. liv. XII.* Suétone, *liv. V. 45.*

C'eſt le ſincere aveu que je voulois vous faire.]

Ce vers inutile gâte un peu cette belle tirade : tel eſt l'inconvénient de la rime.

Voilà tous mes forfaits. En voici le ſalaire.]

La diviſion de ce diſcours eſt très-ingénieuſe. Dans la premiere partie on voit un tableau vif & frappant de la conduite artificieuſe & criminelle qu'Agrippine a tenue pour faire monter Néron ſur le trône des Céſars. La ſeconde partie de ce diſcours préſente une peinture auſſi vraie de la cour & du caractere de ce jeune empereur.

Du fruit de tant de ſoins à peine jouiſſant,
En avez-vous ſix mois paru reconnoiſſant.]

La tranſpoſition du mot *à peine* nous paroît vicieuſe, en ce qu'il peut auſſi bien ſe rapporter à *jouiſſant* qu'au participe *reconnoiſſant* de la phraſe ſuivante.

J'ai vu favoriſés de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux, &c.]

On lit dans preſque toutes les éditions :

J'ai vu favoriſer de votre confiance
Othon, *&c.*

Mais nous croyons avec Louis Racine que c'eſt une faute d'impreſſion, & que la leçon que nous avons ſuivie eſt la véritable.

Le reproche que fait ici Agrippine à Néron a été ſuggéré à Racine par Tacite :

Agrippine ayant fait à Néron les plus vives remontrances ſur la paſſion qu'il avoit conçue pour Acté, ce prince choiſit pour confidents de ſes penchants deux jeunes voluptueux d'une figure agréable, appellés Othon & Sénécion ; celui-ci que ſon goût pour la débauche, & des confidences aſſorties à ſes paſſions avoient fait aimer du jeune empereur, entra dans ſa confiance à l'inſçu d'Agrippine, & ſçut enſuite s'y maintenir, malgré tous les efforts qu'elle fit pour la lui faire perdre. *Annal. liv. XIII.*

Mais Rome veut un maître, & non une maîtreſſe.]

Les raiſons que Néron donne ſont très-fortes, c'eſt dommage qu'il parle à ſa mere ; mais il ne faut pas oublier que c'eſt Néron.

Vous avez vu cent fois nos ſoldats en courroux,
Porter, en murmurant, leurs aigles devant vous.]

Exemple ſans doute, dit Tacite, bien éloigné des mœurs anciennes, de voir, au milieu des aigles romaines, une femme placée ſur le trône des Céſars. *Annal. liv. XII.*

Ils me reprocheroient, non des cris impuiſſants, &c.]

Cette idée eſt empruntée de la réponſe pleine de hauteur que fit Agrippine à Burrhus, chargé de l'interroger ſur les différents chefs d'accuſation intentée contre elle. *Il n'y a point ici d'accuſateurs qui me reprochent, non les diſcours quelquefois peu meſurés d'une mere outragée, mais des crimes dont je ne pourrois être juſtifiée que par mon fils.* Annal. liv. XIII.

Vous régnez, c'eſt aſſez.]

Ceci paroît avoir rapport au fait ſuivant. Selon Tacite, Agrippine conſulta des devins ſur la deſtinée de Néron; ils l'aſſûrerent qu'il parviendroit à l'empire, & qu'il la feroit mourir : j'y conſens, dit-elle, pourvu qu'il regne. *Atqui illa : occidat, inquit, dum imperet.* Annal. liv. XII.

De mes accuſateurs qu'on puniſſe l'audace; &c.]

Ceci ſe rapporte au fait ſuivant. Agrippine, ſelon Tacite, ayant convaincu Sénéque & Burrhus de ſon innocence, ils déclarerent fauſſe l'accuſation qu'on avoit intentée contr'elle; ils obtinrent même de l'empereur une entrevue, dans laquelle elle demanda juſtice de ſes accuſateurs, & des récompenſes pour ſes favoris, que Néron ne put s'empêcher de lui accorder. *Annal. liv. XIII.*

Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'oſe plus m'arrêter.]

Malgré tout ce que dit Louis Racine, pour juſtifier ſon pere, il eſt certain que Burrhus a

bien l'air d'un homme *qui écoutoit à la porte.* De quel droit vient-il troubler par ſa préſence un entretien particulier que l'empereur a avec ſa mere ?

Gardes, qu'on obéiſſe aux ordres de ma mere.]

Cette belle ſcene eſt dans le goût de celle d'Auguſte & de Cinna, dont Séneque avoit fourni l'idée à Corneille. *Traité de la Clémence, liv. I. chap. IX.* Elle reſſemble encore mieux à celle de Cléopatre & de ſes deux fils dans Rodogune, où cette mere cruelle commence ainſi :

Mes enfans prenez place, *&c.*

Acte II. ſcene III.

Il faut convenir que ſi la ſcene de Racine ne le cede en rien à celle de Corneille pour la force des ſentiments & la beauté de l'expreſſion, elle leur eſt inférieure pour l'intérêt théâtral.

SCENE III.

Et ne ſuffit-il pas, Seigneur, à vos ſouhaits,
Que le bonheur public ſoit un de vos bienfaits ?]

Idée empruntée de Séneque, mais bien plus reſſerrée dans le poëte françois que dans le tragique latin. *Il eſt beau*, dit-il, *d'atteindre à la célébrité des hommes illuſtres, de veiller au bonheur de la patrie, d'épargner les malheureux, de s'abſtenir du meurtre, de mettre un frein à ſa colere,*

de donner le repos à l'univers. Octavie, acte II. ſcene II.

Vertueux juſqu'ici, vous pouvez toujours l'être.]

Ce n'eſt point ici une baſſe flatterie : Burrhus ſçait très-bien que Néron n'a jamais été vertueux, mais il feint que le peuple eſt charmé de ſa vertu, afin que Néron ne commette pas un crime qui détruiroit la bonne opinion qu'on a de lui. C'eſt de même pour exciter ce monſtre à la bonté, que Séneque fait de lui un ſi beau portrait : *Je vais*, dit-il, *Céſar, faire l'office d'un miroir, & vous préſenter à vous-même.* Traité de la Clémence, liv. I. chap. I.

Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime ;
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés.]

Ceci eſt encore pris du traité de la Clémence de Séneque. *Ce qu'il y a*, dit-il, *de plus funeſte dans la cruauté, c'eſt qu'il faut perſévérer dans ſes excès, & qu'elle ne laiſſe aucune voie de retour à la douceur ; c'eſt par les crimes qu'on parvient à ſoutenir les crimes.* Liv. I. chap. XIII.

Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenſeurs,
Qui, même après leur mort, auront des ſucceſſeurs.]

Séneque, dans ſon traité de la Clémence, fait à Néron la même peinture d'un regne cruel. *Les proſcriptions fréquentes intimident*, dit-il, *la haine d'un petit nombre d'hommes, & ſoulevent tous les autres..... Les parents, les affranchis de ceux qu'on a fait périr, leurs proches, leurs*

amis se succedent, se remplacent dans leur mécontentement. Liv. I. chap. VIII.

Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre.]

C'eſt le *timet timentes* de Séneque dans ſon *Hercule furieux*, acte II. Penſée terrible qui ſe trouve chez preſque tous les auteurs tragiques, & que Corneille a tournée de cette maniere : Auteur des maux de tous, à tous il eſt en butte.

Par-tout, en ce moment, on me benit, on m'aime.]

C'eſt le même diſcours, dit Louis Racine, que Séneque fait tenir à Néron : *Poſſum in qualibet parte urbis ſolus incedere, ſine timore, quamvis nullus ſequatur comes, nullus ſit domi, nullus ad latus gladius. . . . Quid pulchrius eſt, quàm vivere optantibus cunctis, & vota non ſub cuſtode nuncupantibus !* Lib. I. de Clement. cap. VIII & XIX.

La peinture d'un bon roi paroîtra belle dans quelque endroit qu'elle ſoit placée ; mais elle fait une impreſſion bien plus vive quand elle eſt préſentée à un prince dans la ſituation où ſe trouve ici Néron.

On ne voit point le peuple à mon nom s'allarmer ;
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer.]

Pleurs a ici un ſens plus étendu que dans l'uſage ordinaire.

On trouve ainſi le premier vers dans quelques éditions :

On ne voit plus le peuple à mon nom s'allarmer.

Je vois voler par-tout les cœurs à mon paſſage !]

Ce morceau eſt de la plus grande éloquence & du plus grand pathétique, c'eſt peut-être le ſeul endroit où Racine arrache des larmes ; par-tout ailleurs il n'eſt que touchant, mais ici il déchire le cœur. Cette ſcene eſt la plus belle de cette piece.

Un jour, il m'en ſouvient, le ſénat équitable
Vous preſſoit de ſouſcrire à la mort d'un coupable : &c.
Je voudrois, *diſiez-vous*, ne ſçavoir pas écrire.]

Ceci eſt une traduction du paſſage ſuivant de Suétone : *Cum de ſupplicio cujuſdam capite damnati, ut ex more ſubſcriberet admoneretur : quàm vellem, inquit, neſcire litteras.* Vie de Néron, liv. VI. chap. x.

On trouve ce même trait dans Séneque, *traité de la Clémence*, liv. II. chap. I.

SCENE IV.

SEIGNEUR, j'ai tout prévu pour une mort ſi juſte ;
Le poiſon eſt tout prêt.]

Les connoiſſeurs ont toujours admiré cet endroit où Burrhus, qui a preſqu'ébranlé Néron, eſt ſuivi de Narciſſe qui détruit par ſes ſuggeſtions tout ce qu'a fait Burrhus.

La fameuſe Locuſte.]

Cette Locuſte étoit une empoiſonneuſe, *qui fut long-temps*, dit Tacite, *le principal reſſort du regne de Néron.* Annales, liv. XII.

Elle a fait expirer un eſclave à mes yeux.]

Ce vers rappelle celui de Corneille dans Rodogune :

Faites faire un eſſai par quelque domeſtique.
Acte V. ſcene IV.

Tacite ne parle pas de cette épreuve inhumaine, & Suétone dit ſeulement qu'on la fit ſur un bouc, & qu'on la réitéra ſur un porc, *liv. VI. 33.* Si Racine l'a fait faire ſur un eſclave, c'eſt ſans doute pour développer davantage le caractere féroce de Narciſſe.

Leur prompte ſervitude a fatigué Tibere.]

Ceci, dit Louis Racine, eſt une *alluſion à ce mot de Tibere : O HOMINES AD SERVITUDINEM PARATOS !* (ô hommes nés pour l'eſclavage !) On vit, ſous cet empereur, *les Romains, comme le dit Tacite*, aller en foule au devant de l'eſclavage, *ruere in ſervitium. Qui eût cru que ce peuple ſi long-temps jaloux de ſa liberté, & qui traitoit les rois avec tant de mépris, donneroit* un jour *l'exemple* de la dépendance la plus ſervile aux caprices de ſes maîtres ? *Remarques ſur les tragédies de Jean Racine, tom. I. pag. 324.*

Burrhus ne penſe pas, Seigneur, tout ce qu'il dit : Son adroite vertu ménage ſon crédit ; &c.]

On peut remarquer ici avec quelle adreſſe Narciſſe s'efforce de ramener Néron à ſon idée. *Il lui a d'abord fait entendre qu'il s'agiſſoit de la ſûreté de ſa vie ; il a intéreſſé ſon amour pour Junie, ſa haine pour Agrippine, ſa paſſion pour la tyrannie ; enfin pour l'irriter contre ſon gouver-*

neur, il le prend par l'endroit le plus ſenſible, en réveillant la folle ambition qu'il avoit de briller ſur le théâtre. Remarques de Louis Racine, *tom. I, pag. 325.*

Si la ſcene précédente eſt le chef-d'œuvre de l'éloquence d'un homme vertueux, celle-ci eſt le chef-d'œuvre de la fourberie d'un ſcélérat.

Pour toute ambition, pour vertu ſinguliere,
Il excelle à conduire un char dans la carriere;
A diſputer des prix, &c.]

On dit que Louis XIV fut frappé de ces vers, & ceſſa dès-lors de danſer dans les ballets, où il figuroit ſouvent.

Viens, Narciſſe. Allons voir ce que nous devons faire.]

Racine ne pouvoit terminer cet acte autrement, ſans cela tout étoit fini; il n'y avoit que l'indéciſion de Néron qui pût lier le quatrieme acte au ſuivant.

Cet acte eſt, ſans contredit, un des plus beaux, non-ſeulement de la piece, mais encore du théâtre françois. Il ſemble que Racine ait ménagé ſon ſujet dans les actes précédents pour s'épuiſer entiérement dans celui-ci.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Ces yeux que n'ont émus ni ſoupirs ni terreur,
Qui m'ont ſacrifié l'empire & l'empereur?]

Les expreſſions de ces deux vers ſont un peu obſcures; on ne ſçait ce que veut dire *des yeux que n'ont émus ni ſoupirs ni terreur*, & *qui ſacrifient* à quelqu'un *l'empire & l'empereur*. Sacrifier, *en ce ſens, étoit alors nouveau, comme le remarque le pere Bouhours.* Remarq. de Louis Racine, tom. I. p. 278.

Quelle nouvelle crainte
Tient, parmi mes tranſports, votre joie en contrainte?]

Ce tour nous ſemble un peu forcé.

Un ſi grand changement
Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?]

Cette raiſon eſt excellente, & vaut beaucoup mieux que la réponſe de Britannicus. Mais eſt-ce à cette jeune princeſſe, qui *ne connoît Néron & la cour que d'un jour*, que devroit venir cette réflexion réſervée à de vieux courtiſans?

Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple & le ſénat.
Que dis-je? &c.]

Pourquoi Britannicus peut-il ſoupçonner Néron d'*un lâche attentat?* L'empereur n'a communiqué ſon deſſein qu'à Burrhus & à Narciſſe, qui ſûrement ne l'en ont pas averti.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?]

Quoi qu'en diſe Louis Racine, Britannicus avoit les plus fortes raiſons pour ſe défier de Narciſſe; cet affranchi a voulu lui perſuader que Junie ne l'aimoit point, & depuis il a été déſabuſé par ſon entretien avec Junie. Il a donc dû voir clairement que Narciſſe le trompoit, & qu'il étoit dans les intérêts de ſon rival. Racine a cru que la jeuneſſe & la noble franchiſe de Britannicus ne lui permettoient pas de faire toutes ces réflexions.

Racine a ſupprimé, dans la réponſe de Britannicus, les vers ſuivants, & n'en a conſervé que le dernier qui rend le dialogue plus vif & plus preſſé. Après ce vers:

Mais, Narciſſe, Seigneur, ne vous trahit-il point?

Britannicus répondoit à Junie:

Lui me trahir! Hé quoi! vous voulez donc, Madame,
Qu'à d'éternels ſoupçons j'abandonne mon ame!
Seul de tous mes amis, Narciſſe m'eſt reſté.
L'a-t-on vu de mon pere oublier la bonté?

S'eſt-il rendu, Madame, indigne de la mienne ?
Néron, de temps en temps, ſouffre qu'il l'entretienne ;
Je le ſçais. Mais il peut, ſans violer ſa foi,
Tenir lieu d'interprete entre Néron & moi.
Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE.

Et que ſçais-je ! *&c.*

Quoi ! dans ce même jour, & dans ces mêmes lieux,
Refuſer un empire, & pleurer à mes yeux !]

On pourroit trouver trop de foibleſſe dans ce ſentiment & dans cette expreſſion, *pleurer à mes yeux.*

SCENE II.

ALLEZ, belle Junie, &, d'un eſprit content,
Hâtez-vous d'embraſſer ma ſœur qui vous attend.]

Ces deux vers reſſemblent un peu trop à ceux-ci d'Héraclius :

Allons lui rendre hommage, &, d'un eſprit content,
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.
Acte V. ſcene VIII.

SCENE III.

Ah ! ſi vous aviez vu par combien de careſſes
Il m'a renouvellé la foi de ſes promeſſes !
Par quels embraſſements il vient de m'arrêter !]

Cette réponſe d'Agrippine eſt traduite preſque mot pour mot de Tacite, qui dit d'Agrippine dans une autre circonſtance :

Les careſſes de ſon fils diſſiperent ſes frayeurs ; Néron la reçut avec tendreſſe, il la fit aſſeoir au-deſſus de lui, & lui parla tantôt avec cette franchiſe que donne la jeuneſſe, tantôt avec la dignité d'un empereur qui l'aſſocioit à ſes ſecrets. Il la reconduiſit enfin, les yeux toujours attachés ſur elle, & la ſerrant ſouvent entre ſes bras. Annal. liv. XIII.

Pourquoi Agrippine & Junie, qui étoient ſi intéreſſées à la réconciliation de Néron & de Britannicus, ne s'y trouvent-elles pas ? On voit un peu trop que le poëte les a laiſſées ſur la ſcene, afin qu'elle ne reſtât pas vuide.

SCENE V.

La coupe, dans ſes mains, par Narciſſe eſt remplie.]

Pour rendre plus vraiſemblable la cataſtrophe de cette piece, Racine a ſuppoſé que le poiſon avoit été mis dans une coupe deſtinée à faire des libations.

Mais ſes levres à peine en ont touché les bords...
Le fer ne produit point de ſi puiſſants efforts.]

Racine a déjà employé plus haut la même penſée & à peu près les mêmes expreſſions, lorſqu'il a dit:

Et le fer eſt moins prompt pour trancher une vie.

On peut obſerver ici qu'on dit bien *le fer produit des effets*, mais qu'on ne dit pas également *le fer produit des efforts.*

Le récit que fait Burrhus de la mort de Britannicus, eſt traduit de Tacite. Néron, dit-il, avoit eſſayé déjà, mais inutilement, d'empoiſonner ſon frere; les menaces qu'il fit à ſes miniſtres, les intimiderent tellement qu'ils promirent de faire prendre à ce prince un poiſon ſi violent, que ſa mort ſeroit auſſi prompte que ſi le fer avoit tranché ſes jours. *On préſenta à Britannicus un breuvage extrêmement chaud; la chaleur le lui ayant fait rejetter, on y verſa de l'eau froide, dans laquelle on avoit jetté le poiſon préparé dans l'appartement de l'empereur. Ce poiſon fit un effet ſi prompt, que Britannicus perdit au même inſtant l'uſage de tous ſes ſens. Un effroi général s'empara de tous les aſſiſtans; ceux qui n'étoient point accoutumés à de pareils événements, s'éloignerent auſſi-tôt; les autres, que l'expérience avoit éclairés, attentifs aux mouvements de l'empereur, s'arrêterent pour le conſidérer. Néron, dans un maintien dont on ne ſçauroit donner l'idée, penché ſur un lit, leur dit que la connoiſſance reviendroit peu à peu à Britannicus, que ſon état étoit l'effet des accès d'une maladie à laquelle il*

étoit ſujet depuis ſon enfance. Annales, liv. XIII. *Suétone*, liv. VI. 33.

Le voici. Vous verrez ſi c'eſt moi qui l'inſpire.]

Il y avoit d'abord :

Le voici. Vous verrez ſi je ſuis ſa complice.
Demeurez.

NÉRON, *à Junie.*

De vos pleurs, *&c.*

SCENE VI.

VOICI la ſcene qui précédoit celle-ci ; ce fut Boileau qui la fit ſupprimer : il ne convenoit point en effet que Junie revint ſur la ſcene avec Néron.

NÉRON, *à Junie.*

De vos pleurs j'approuve la juſtice.
Mais, Madame, évitez ce ſpectacle odieux ;
Moi-même, en frémiſſant, j'en détourne les yeux.
Il eſt mort : tôt ou tard il faut qu'on vous l'avoue.
Ainſi de nos deſtins la fortune ſe joue ;
Quand nous nous rapprochons, le ciel nous déſunit.

JUNIE.

J'aimois Britannicus, Seigneur, je vous l'ai dit.

Si de quelque pitié ma miſere eſt ſuivie,
Qu'on me laiſſe chercher dans le ſein d'Octavie
Un entretien conforme à l'état où je ſuis.

NÉRON.

Belle Junie, allez; moi-même je vous ſuis.
Je vais par tous les ſoins que la tendreſſe inſpire,
Vous....,

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron; j'ai deux mots à vous dire, *&c.*

Il vous trompoit vous-même, & ſon cœur offenſé
Prétendoit tôt ou tard rappeller le paſſé.]

VARIANTE.

Madame, il vous trompoit, & ſon cœur offenſé
Prétendoit tôt ou tard rappeller le paſſé.

Je prévois que tes coups viendront juſqu'à ta mere.]

Traduction du paſſage ſuivant de Tacite: *Quippe ſibi . . . , parricidii exemplum intelligebat.* Lib. XIII.

Dans le fond de ton cœur je ſçais que tu me hais.]

VARIANTE.

Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits.

Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.]

Agrippine prédit ici ce qui eſt effectivement arrivé à Néron. On peut placer ces imprécations au rang des plus belles qu'il y ait au théâtre.

SCENE DERNIERE.

ILS la menent au temple, où, depuis tant d'années, &c.]

L'abbé Dubos blâme ici Racine en alléguant les formalités néceſſaires pour être reçu parmi les veſtales, mais ce n'eſt qu'une pure chicane; il eſt vraiſemblable que le peuple a pu faire une exception en faveur de Junie; la vraiſemblance ſuffit aux poëtes.

De mille coups mortels ſon audace eſt punie, &c.]

Il eſt juſte que Narciſſe ſoit puni.

Le quatrieme acte eſt très-plein, très-chaud; mais le cinquieme n'a pas le même mérite, il eſt peut-être un peu trop froid.

On eſt fâché que Britannicus ſoit la victime des fureurs de Néron, & que Junie ſoit obligée de ſe rendre veſtale

Pour accabler Céſar d'un éternel ennui.

Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ſes crimes!]

On a toujours critiqué cette ſcene, comme le dit Racine lui-même dans ſa préface. Il répond qu'elle eſt néceſſaire, & il a raiſon; mais elle ne peut être intéreſſante, & il ne le dit pas.

FIN.

EXAMEN
DE BRITANNICUS.

AVANT que de porter un jugement ſur la tragédie de Britannicus, ne pourroit-on pas demander quel en eſt le ſujet? C'eſt ſans doute Néron qui enleve Junie dont il eſt amoureux, & qui, par jalouſie, fait aſſaſſiner Britannicus ſon frere. C'eſt donc ſur ce pivot que doit rouler toute l'action & tout l'intérêt. Agrippine, qui dans cette piece fait un rôle aſſez conſidérable, ne tient donc au ſujet principal que par la foible protection que la politique lui fait accorder à ces jeunes amants. Cléopatre, dans la Rodogune de Corneille, a quelque reſſemblance avec Agrippine; c'eſt de même une mere ambitieuſe & jalouſe de ſon autorité; mais le caractere de Cléopatre a une force théâtrale qui manque à la mere de Néron: d'ailleurs le rôle de Cléopatre eſt

étroitement lié à l'action, elle y devient si néceſſaire qu'elle ſeule produit le dénouement. Mais celui d'Agrippine, quelque beau qu'il ſoit, ne nous paroît pas aſſez eſſentiel à la piece. Elle ſe plaint beaucoup, mais elle ne ſert à rien; elle ne produit aucun incident remarquable, & tous ſes diſcours ne contribuent preſque point à l'action, & nullement à l'intérêt. Cependant pourquoi écoute-t-on tout ce qu'elle dit? C'eſt que les détours de ſon ame, qu'elle dévoile elle-même, attachent le ſpectateur malgré lui: c'eſt que tout ſon rôle eſt précieux par les beautés de détail.

On a trouvé que la marche de cette tragédie étoit un peu froide, & qu'à la repréſentation elle languiſſoit par intervalle: on a trouvé que les reſſorts étoient petits; que Néron, qui ſe cache derriere une tapiſſerie, faiſoit une action indigne également de la majeſté du tragique & d'un Empereur Romain; & que le dénouement étoit ſans effet. On a encore été

été fâché que Britannicus, pour lequel on s'eſt intéreſſé, périſſe ſous les complots de ſes ennemis, & que le cruel Néron triomphe avec impunité. Mais la peinture de la cour de Néron eſt faite avec des couleurs ſi fortes & ſi vraies, le développement du caractere de ce monſtre eſt ſi heureux, le quatrieme acte eſt ſi pathétique & ſi bien fait, la probité de Burrhus eſt ſi intéreſſante, enfin la piece ſi ſupérieurement écrite & conduite avec tant de ſageſſe, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer cet ouvrage.

Nous obſerverons encore que le perſonnage de Burrhus eſt, ſans contredit, le plus beau, le plus noble, le plus frappant des rôles ſubalternes qui ſont au théâtre. Liſois, dans le Duc de Foix, y reſſemble en quelque choſe; nous y renvoyons les curieux qui aiment à comparer deux grands hommes.

Quelques critiques ont reproché à Racine de n'avoir point fait Néron aſſez cruel; mais cet illuſtre poëte a bien ſenti

que préſenter aux yeux du ſpectateur un monſtre, qui, par cruauté ſeulement, a aſſaſſiné ſa mere, ſa femme & ſes précepteurs, c'étoit le révolter par la peinture d'un perſonnage odieux. Il a penſé avec raiſon qu'il valoit beaucoup mieux peindre Néron dans le moment où, balançant entre le crime & la vertu, il craignoit de laiſſer tomber le maſque dont il s'étoit revêtu; les remords dont il eſt quelquefois agité, ou plutôt ſes indéciſions, ſont peut-être ce qui fait voir ſes perfidies & ſes cruautés avec moins d'horreur.

D'après cette vérité inconteſtable, Racine n'auroit-il pas dû ſupprimer le rôle de Narciſſe, dont la baſſeſſe & la méchanceté répugnent au ſpectateur? Le cruel Néron, agité d'une paſſion violente, n'a pas beſoin d'être excité au mal pour le faire. On ne peut voir qu'avec la plus grande indignation un homme comme Narciſſe, qui ne commet tant de crimes que pour le plaiſir de les commettre. Ra-

cine a cru que les conſeils de cet affranchi rendroient Néron moins odieux, & que ce rôle ſerviroit de contre-poids à celui de Burrhus.

Les perſonnages de Junie & de Britannicus intéreſſent beaucoup par leur candeur, par leur ingénuité, par leurs malheurs paſſés & par leurs dangers préſents. Mais, ſi l'on en excepte la ſcene VIII du IIIe acte, peut être dans le reſte de la piece Britannicus ne ſoutient-il pas ſes droits avec aſſez de force; peut-être ſe laiſſe-t-il accabler par Néron avec trop de foibleſſe; c'eſt ſans doute une des raiſons pour leſquelles le dénouement ne fait pas tout l'effet qu'il devroit faire.

Cependant, malgré tous ces défauts, la tragédie de Britannicus eſt miſe par les connoiſſeurs au rang des pieces les plus eſtimables du théâtre.

REMARQUES
SUR BÉRÉNICE.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

UN ſouverain qui, par les loix de ſon pays, eſt forcé de ſe ſéparer de ſa maîtreſſe qu'il a promis d'épouſer : voilà le ſujet de Bérénice ; il n'y a qu'un ſeul mot à dire, & la piece peut être finie dès la premiere ſcene. Si Racine avoit choiſi de lui-même un pareil ſujet, Boileau auroit eu raiſon de s'oppoſer à ſon entrepriſe ; mais une princeſſe illuſtre, belle-ſœur de Louis XIV, parut deſirer que Racine fît une tragédie ſur les *adieux de Titus & de Bérénice.* Il y conſentit en courtiſan, & il ſe tira de ce labyrinthe avec le fil d'Ariane. Henriette d'Angleterre avoit fait de même inviter Corneille, par le marquis de Dangeau, de travailler ſur le même ſujet. Cette princeſſe ſe flattoit de voir dans ces deux pieces le développement des ſentiments qu'elle & Louis XIV avoient eus l'un pour l'autre. Corneille s'engagea auſſi imprudemment que

Racine, mais il ſe préſenta à ce combat avec bien moins d'avantage que lui.

Les deux pieces parurent enſemble en 1670. Celle de Racine fut jouée le 21 novembre ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, & celle de Corneille le 28 du même mois ſur le théâtre du Palais-Royal. *Tite & Bérénice*, qui tomba, n'eſſuya preſque point de critiques. Bérénice, qui eut trente repréſentations, en fut aſſaillie de tous côtés. L'abbé de Villars ſur-tout, auteur du Comte de Gabalis, les critiqua l'une & l'autre ſans aucun ménagement. C'eſt là cette critique dont Racine parle dans ſa préface avec tant de mépris; peut-être auroit-il mieux fait de n'en rien dire. Subligny, qui s'étoit déchaîné contre Andromaque, prit en cette occaſion la défenſe de Racine, & répondit aux critiques outrées de l'abbé de Villars.

Nous ne parlerons point ici de la piece de Corneille: elle ne peut entrer en comparaiſon avec celle de Racine. Corneille oppoſe Titus à ſon frere Domitien, & Bérénice à Domitie ſa rivale. Mais l'intrigue qui lie ces quatre perſonnages eſt ſi froide & ſi biſarre, qu'on ne

ſçait *quels amants choiſiront les deux maîtreſſes, ni quels maîtreſſes choiſiront les deux amants*, parce qu'ils ont l'air, les uns & les autres, de ne ſçavoir ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils deſirent, & qu'on a eu raiſon de dire qu'*un coup de dez pouvoit les accorder tous quatre.* Lorſque Corneille n'étoit point ſoutenu par la grandeur du ſujet, ou par la force d'une paſſion vraiment tragique, comme dans le Cid, il ne pouvoit pas réuſſir, comme Racine, dans un ſujet où il ne falloit que le ſtyle le plus élégant, le plus châtié, le plus ſimple & le plus harmonieux. La plus ſanglante critique qu'on ait jamais pu faire de l'ouvrage de Corneille, c'eſt la piece de Racine. Bérénice, dit M. de Fontenelle, fut *un duel* dont la victoire demeura *au plus jeune.*

Le ſuccès qu'eut la piece de Racine ne put pas effacer dans ſon eſprit le chagrin qu'il éprouva à la repréſentation d'une miſérable parodie des Italiens, à laquelle il aſſiſta ; mais il fut encore plus ſenſible au mot de Chapelle. Pendant que tous ſes amis vantoient l'art avec lequel il avoit traité un ſujet auſſi ſimple, Chapelle gardoit le ſilence. Racine lui

dit : *Avouez-moi en ami votre ſentiment, que penſez-vous de Bérénice ? Ce que j'en penſe*, répondit Chapelle ? *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie.* Comment Racine a-t-il pu s'affliger d'une plaiſanterie pareille ? Mais il portoit la ſenſibilité juſqu'à la foibleſſe.

Un des effets le plus biſarre des caprices du public, la plus forte preuve de l'inconſtance de ſes jugements, c'eſt Britannicus, qui ne réuſſit point dans ſa nouveauté, & que maintenant on revoit ſouvent au théâtre ; c'eſt Bérénice, dont le ſuccès fut d'abord ſi prodigieux, & dont les repréſentations ſont actuellement ſi négligées.

M. de Voltaire, dans ſes commentaires ſur Corneille, a fait des obſervations ſur la Bérénice de Racine. Nous aurions deſiré pouvoir en enrichir cette édition ; mais nous avons penſé qu'il valoit mieux glaner après lui, que de nous parer du fruit de ſes travaux.

XIPHILINUS

EX DIONE

IN VESPASIANO,

GUILLELMO BLANCO, INTERPRETE.

PER id tempus Berenice maximè florebat, ob eamque cauſam, cum Agrippâ fratre, Romam venit. Is prætoriis honoribus auctus eſt, ipſa habitavit in palatio, cœpitque cum Tito coïre. Spes erat eam Tito nuptum iri; jam enim omnia, ut ſi eſſet uxor, gerebat. Sed Titus, cùm intelligeret Populum Romanum id moleſtè ferre, eam repudiavit, præſertim quòd de iis rebus magni rumores perferrentur.

SUETONIUS, in Tito, cap. 7.

Suſpecta . . . . . nec minùs libido propter exoletorum & ſpadonum greges, prop-

terque insignem reginæ Berenices amorem, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur.

Idem, ibid.

Berenicen statim ab urbe dimisit, invitus invitam.

REMARQUES SUR BÉRÉNICE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour, &c.]

Il n'est pas possible de mieux désigner le lieu de la scene. Antiochus, en indiquant à son confident le chemin qui le conduira chez la reine, apprend au spectateur la disposition de l'endroit où se passera l'action.

Vous, Seigneur, importun ? &c.
Vous, cet Antiochus, son amant autrefois ? &c.]

On voit ici avec quel art Racine fait connoître Antiochus; non-seulement le spectateur est instruit de son nom, mais il apprend aussi qu'il étoit jadis l'*amant* de Bérénice, & qu'il est *un des rois de l'orient*.

Quoi ! déjà de Titus épouſe en eſpérance.]

Cette figure eſt remarquable ; Rouſſeau l'a imitée dans une de ſes plus belles odes :

Renverſe en eſpérance
Le ſiége de l'empire, & celui de la foi.

SCENE II.

Il l'épouſe. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor déclarer ſon amant ?]

Ces vers ſont la critique de ce monologue. Les critiques ont reproché à Racine qu'Antiochus choiſiſſoit mal ſon temps *pour venir déclarer ſon amour ;* mais il nous ſemble très-naturel qu'un homme, qui pendant *cinq ans* a caché ſes feux *ſous le voile de l'amitié*, riſque tout lorſqu'il voit ſa conquête prête à lui échapper.

Au lieu de s'offenſer, elle pourra me plaindre.]

On liſoit d'abord :

Non ; loin de s'offenſer, elle pourra me plaindre.

SCENE III.

Peut-être avant la nuit, l'heureuſe Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.]

On ne dit point *changer au*, mais *changer en.* La vraie phraſe en proſe ſeroit : *changer le nom de reine* en celui *d'impératrice.* Le ſeul cas où

l'on diſe *changer au*, c'eſt dans cette phraſe proverbiale, *changer du blanc au noir*; & dans cette phraſe myſtique, *le vin eſt changé au ſang, le pain eſt changé au corps*, &c.

Pour diſparoître aux yeux d'une cour qui l'accable.]

VARIANTE.

De diſparoître aux yeux d'une cour qui l'accable.

Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène?]

Si cette expreſſion, *votre Comagène*, n'eſt point vicieuſe, elle n'eſt pas au moins agréable. On ne diroit point aujourd'hui, *mais qui renvoyez-vous dans votre France, votre Pruſſe, votre Angleterre?* &c.

Non, Arſace, jamais je ne l'ai moins haïe.]

Ici l'adreſſe du poëte paroît un peu trop à découvert; on ſent bien que c'eſt pour allonger la matiere qu'Antiochus répond toujours de maniere à ne point ſatisfaire la curioſité d'Arſace. Mais eſt il bien vraiſemblable qu'Arſace ne devine pas le ſujet du départ précipité d'Antiochus? A-t-il pu, pendant *cinq* années, ignorer la paſſion de ſon maître?

Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.]

Sans ce ſtyle enchanteur, le rôle d'Antiochus ne ſeroit pas ſupportable; les ſentiments qu'on lui prête, les couleurs dont il eſt peint, font qu'on s'intéreſſe à lui, malgré la foibleſſe de ſon rôle.

SCENE IV.

Il ne faut point mentir : ma juſte impatience.]

Il ne faut point mentir, eſt une expreſſion familiere.

Aujourd'hui que le ciel ſemble me préſager
Un honneur qu'avec lui je prétends partager.]

On lit dans pluſieurs éditions :

Aujourd'hui que le ciel ſemble me préſager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager.

Il a repris pour vous ſa tendreſſe premiere ?]

On lit dans quelques éditions :

Hé bien ! il a repris ſa tendreſſe premiere ?

Le ſénat a placé ſon pere entre les dieux.]

Les dieux de Titus n'étoient point *les dieux* de Bérénice ; le poëte a voulu par là faire oublier qu'elle étoit juive.

Il va ſur tant d'États couronner Bérénice.]

L'abbé Dubos reproche à Racine d'être en contradiction avec l'hiſtoire ; il dit que Bérénice n'avoit ni principauté ni royaume. Les poëtes n'ont égard qu'à la vraiſemblance ; pourvu qu'ils touchent, qu'ils intéreſſent, leur but eſt rempli ; en exiger davantage, c'eſt ne pas connoître la poéſie.

Que craignez-vous ? Parlez ; c'eſt trop long-temps ſe taire.]

VARIANTE.

Au nom des dieux, parlez; c'eſt trop long-temps ſe taire.

Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, & vous plut.]

Imitation du mot fameux de Céſar: *veni, vidi, vici.* C'eſt encore une imitatiou du vers de Virgile:

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.

& du paſſage de l'anthologie:

Je la vis, je l'aimai, lui plus, & fus heureux.

J'eſpérai de verſer mon ſang après mes larmes.]

Il y a dans quelques éditions:

J'eſpérai d'y verſer mon ſang après mes larmes.

Tandis que, ſans eſpoir, haï, laſſé de vivre.]

Antiochus ſe croit haï, parce qu'il n'eſt point aimé; un ſentiment ſemblable a fourni à l'auteur de Zaïre ce beau vers:

Je me croirois haï d'être aimé foiblement.

Acte I. ſcene II.

Il dompta les mutins, &c.
Et laiſſa leurs remparts cachés ſous leurs ruines.]

Voilà les horreurs du ſiége de Jéruſalem peintes en trois vers; c'eſt cette préciſion qui fait le charme de la poéſie.

Dans l'orient déſert quel devint mon ennui !]

Quelle épithete ſublime ! elle rappelle, dans un autre genre, la belle expreſſion de Pindare, qui dit, en parlant du ſoleil, *qu'il change le ciel en un vaſte déſert.* Ode I.

Ce vers exprime admirablement le vuide que le départ de Bérénice laiſſe dans le cœur de ſon malheureux amant; il vaut beaucoup mieux que celui de Malherbe, qui paroît renfermer la même idée :

Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

L'inverſe de la penſée de Racine ſe trouve dans Tibulle :

In ſolis tu mihi turba locis.

Les déſerts avec vous me ſemblent habités.

Je demeurai long-temps errant dans Céſarée, Lieux charmants, &c.]

La ville de *Céſarée* dont il eſt ici queſtion étoit au pied du mont Liban, elle étoit arroſée par les deux ſources dont ſe formoit le Jourdain.

A vos heureux tranſports viendront joindre les leurs.]

Le dernier hémiſtiche de ce vers eſt un peu dur.

Je fuis des yeux diſtraits,
Qui me voyant toujours, ne me voyoient jamais.]

Ce n'eſt pas ici un jeu de mots, c'eſt un ſentiment exprimé de la maniere la plus élégante & la plus vraie.

SCENE V.

Il verra le ſénat m'apporter ſes hommages,
Et le peuple, de fleurs couronner nos images.]

On lit dans quelques éditions :

Tu verras le ſénat m'apporter ſes hommages,
Et le peuple, de fleurs couronner ſes images.

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la ſplendeur ?]

Louis Racine dit dans ſes notes, *que l'on paſſoit ſept jours, pendant leſquels on rendoit des honneurs à l'image de l'empereur; & le ſénat, en robe de deuil, étoit au côté droit de ſon lit. Le huitieme jour ſe célébroit la cérémonie de l'apothéoſe que décrit Hérodien, liv. IV.* Mais Hérodien entre dans des détails convenables à un hiſtorien, au lieu que cette deſcription eſt dans la bouche d'une femme paſſionnée, qui, parmi toute cette pompe, ne voit & ne remarque que ſon amant.

Ciel ! avec quel reſpect & quelle complaiſance.]

VARIANTE.

Dieux ! avec quel reſpect & quelle complaiſance,

De ſon regne naiſſant conſacre les prémices.]

On lit dans quelques éditions :

De ſon regne naiſſant célebre les prémices.

Que tardons-nous ? Allons, pour ſon empire heureux,
Au ciel qui le protege offrir auſſi nos vœux.]

VARIANTE.

Je prétends quelque part à des ſouhaits ſi doux,
Phénice; allons nous joindre aux vœux qu'on fait pour nous.

Inſpirent des tranſports retenus ſi long-temps.]

Cet acte eſt un peu vuide, il ne ſe ſoutient que par la beauté des détails; mais le ſujet eſt ſi mince, qu'il falloit avoir tout l'art de Racine pour en tirer un parti ſi avantageux.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

J'AI couru chez la reine.]

J'ai couru eſt plutôt mis ici pour marquer l'empreſſement avec lequel Paulin exécute les ordres de Titus, que pour déſigner la néceſſité qu'il y a d'aller vîte.

Il en étoit ſorti, lorſque j'y ſuis couru.]

J'y ſuis couru eſt un ſoléciſme.

Je doute fort, dit M. l'abbé d'Olivet, *qu'il en ſoit du ſimple* courir, *comme de ſon compoſé* accourir. *On dit indifféremment* j'ai accouru, *&* je ſuis accouru; *mais* je ſuis couru *eſt nouveau pour moi.* L'abbé Desfontaines dit à ce ſujet qu'*il ſeroit à ſouhaiter qu'on abolît peu à peu, par des exemples contraires, ces miſérables biſarreries de notre langue, qui n'ont aucun mérite, & dont il ne réſulte aucun agrément.* Racine vengé.

SCENE II.

Je me propoſe un plus ample théâtre.]

VARIANTE.

Je me propoſe un plus noble théâtre.

Qu'au travers des flatteurs votre ſincérité, &c.]

Quelle élégance ! Ce ſentiment noble eſt exprimé par une image auſſi juſte qu'agréable.

Une ſi belle reine offenſât ſes regards ?]

C'eſt dommage que ce beau diſcours finiſſe par ce vers un peu fade.

N'en doutez point, Seigneur : ſoit raiſon, ſoit caprice.]

On liſoit d'abord :

N'en doutez point, Seigneur : ſoit raiſon, ou caprice.

On ſçait qu'elle eſt charmante. Et de ſi belles. mains
Semblent vous demander l'empire des humains.]

M. de Voltaire a remarqué avec juſtice que *de ſi belles mains* qui *demandent l'empire* eſt une expreſſion incorrecte & indigne de la tragédie.

Louis Racine prétend qu'on fut perſuadé dans le temps que quelques raiſons particulieres avoient engagé l'auteur à ſe ſervir de cette expreſſion.

On peut obſerver encore que l'hémiſtiche,

on ſçait qu'elle eſt charmante, eſt auſſi fade que l'expreſſion repriſe par M. de Voltaire.

Sans oſer toutefois ſe nommer ſon époux.]

Paulin deguiſe adroitement la vérité à Titus. Plutarque écrit qu'Antoine épouſa Cléopatre ; & tous les auteurs paroiſſent avoir eu cette idée. Virgile, *Énéide*, *liv. VIII. vers 688*, appelle cette reine l'épouſe d'Antoine :

Sequiturque, nefas, Ægyptia conjux.

Ovide s'exprime de même au livre XV de ſes Métamorphoſes :

Romanique ducis conjux Ægyptia.

Horace va plus loin, en appellant Antoine l'eſclave de Cléopatre. *Epod IX. v. 7 :*

Emancipatus fœminæ.

Tandis que l'orient, dans le lit de ſes reines,
Voit paſſer un eſclave au ſortir de nos chaines ?]

Cette raiſon eſt très-forte, elle eſt bien propre à détourner Titus de ſon deſſein. La réponſe de Paulin eſt très-éloquente & très-bien écrite.

Aurois donné mes jours pour prolonger les ſiens.]

Imitation du vers ſuivant d'Ovide :

Deme meis annis, & dempios adde parenti.

Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ſes charmes.]

On lit dans quelques éditions :

Avec tout mon amour, Paulin, & tous ſes charmes.

Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.]

VARIANTE.

Que la perte d'un cœur qu'elle a trop mérité.

J'attends Antiochus, pour lui recommander, &c.]

Antiochus, amoureux de Bérénice, va être chargé de la conduire ; c'eſt par ce fil heureux que Racine, avec le ſujet le plus mince, ſçait intéreſſer juſqu'à la fin.

Tu ne l'ignores pas : toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas ſemé mon nom.]

La renommée qui ſeme un nom avec éclat eſt une expreſſion un peu haſardée. Racine pourtant a toujours le mot propre.

Ma jeuneſſe, nourrie à la cour de Néron, &c.]

Cet aveu plein de candeur augmente l'intérêt qu'on prend à Titus. Les hiſtoriens, & Suétone entr'autres, ne font point l'éloge de la jeuneſſe de cet empereur ; on l'accuſa de débauche & de foibleſſe pour les femmes.

Aurelius Victor l'accuſe d'avoir fait poignarder Cœcinna, homme conſulaire, qu'il ſoupçonnoit d'avoir débauché Bérénice. *Suſpecta in eo luxuria erat . . . . . nec minùs libido . . . . . præter ſævitiam.* Suétone, vie de Titus, *cap. 7.*

Auſone fait entendre aſſez ſpirituellement que ſi Titus fut heureux d'être parvenu à l'empire, ce fut un bonheur pour lui de n'avoir pas été chargé long-temps de le gouverner.

Felix imperio, felix brevitate regendi.

On

On vit de toutes parts mes bontés ſe répandre.]

On liſoit d'abord :

Ma main avec plaiſir apprit à ſe répandre.

Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre.]

Il eſt très-adroit de ſuppoſer que Titus doit la gloire de ſon regne à Bérénice ; indépendamment que cela la rend plus eſtimable, on eſt fâché de voir ce prince ſi reconnoiſſant être obligé de ſe ſéparer d'une princeſſe ſi vertueuſe.

Enfin, tout ce qu'amour a de nœuds plus puiſſants,
Doux reproches, tranſports ſans ceſſe renaiſſants.]

Ces vers ſentent un peu trop la fadeur de l'églogue ; mais il ne faut pas juger Bérénice ſur les tragédies du grand genre : c'eſt une intrigue domeſtique, dont un empereur fait le principal rôle.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.]

Le grand Condé appliquoit ces vers à la piece.

SCENE III.

QUOI ! déjà vous ſemblez reculer ?]

Cette foibleſſe de Titus, qui durera juſqu'à la fin de la piece, ne paroît pas digne ni d'un empereur, ni d'un héros, ni d'une tragédie. *Remarq. de Louis Racine, tom. I. pag. 380.*

SCENE IV.

Je demeure ſans voix & ſans reſſentiment.] *Reſſentiment* n'eſt pas le mot propre.

Rome . . . L'empire . . .]

Ces mots entrecoupés, qui n'éclairciſſent point Bérénice ſur les ſentiments de Titus pour elle, la laiſſent toujours dans la même incertitude. Voilà tout l'art que l'auteur a employé pour reculer le mot fatal.

SCENE V.

Il craint peut-être, il craint d'épouſer une reine. Hélas! s'il étoit vrai . . . . . Mais, non, &c.]

Bérénice devroit appuyer ſur ces mots; mais les paſſions ont une logique particuliere : l'illuſion eſt, dit-on, la mere nourrice d'un cœur paſſionné.

Allons, Phéniee, un mot pourra le ſatisfaire.]

Il y a de l'adreſſe à faire croire à Bérénice que Titus eſt jaloux d'Antiochus, & qu'elle pourra aiſément détruire l'obſtacle foible qu'elle imagine, cette erreur la rend encore plus intéreſſante.

Raſſurons-nous, mon cœur.]

Cette maniere de s'adreſſer à *ſon cœur*, *à ſes yeux*, ſent plutôt la déclamation que la vraie paſſion. On en voit beaucoup d'exemples dans Corneille, & l'on en trouve quelques-uns dans Racine.

Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.]

Ce ſentiment, tout délicat qu'il eſt, tient peut-être un peu trop du madrigal. Mais tel eſt le mérite de Racine, qu'on eſt ſouvent forcé de l'admirer juſques dans ſes défauts. En effet, ce vers, plus élégiaque que tragique, & peu digne en apparence de trouver place dans un drame, devient eſſentiel à cet acte, puiſqu'il renferme un ſentiment de ſécurité chez Bérénice, & qu'il ſert à renouveller l'action de la piece, en relevant les eſpérances de la reine & les vœux du ſpectateur qui s'intéreſſe pour elle.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Voyez-la de ma part.]

Dans Andromaque, Oreſte a été chargé par Pyrrhus d'annoncer à Hermione ſon mariage avec elle; ici Titus prie Antiochus de préparer Bérénice à ſon départ: c'eſt à peu près le même moyen. On le verra encore employé quelquefois, mais toujours avec des nuances différentes.

La quitter! Vous, Seigneur?]

Ici la ſcene change pour Antiochus, l'eſpoir renaît dans ſon cœur. Que ces ſituations muettes ſont éloquentes! qu'elles peignent de choſes au ſpectateur!

Antiochus avoit d'abord rejetté la propoſition de Titus, parce qu'il croyoit qu'il falloit annoncer à Bérénice ſon mariage avec l'empereur. Ici il eſt détrompé. L'auteur, pour faire cinq actes d'un ſujet auſſi mince, n'avoit que ces ſortes de mépriſes pour reſſource.

Maître de l'univers, je regle ſa fortune.]

Cette tirade eſt écrite avec une élégance dont peu d'ouvrages approchent: c'eſt par-tout le ſtyle le plus ſimple, le plus naturel, & le

plus agréable. Racine dit les choſes les plus ordinaires d'une maniere qui lui eſt propre, & qui les rend nouvelles.

Et cent rois pour aïeux.]

Bérénice deſcendoit de la fameuſe Cléopâtre, reine d'Égypte, qui deſcendoit elle-même des premiers ſucceſſeurs d'Alexandre le grand.

SCENE III.

Ou ſoyez de ma haine aſſuré pour jamais.]

Antiochus eſt forcé de dire ſon ſecret; il le découvre, & Bérénice lui défend de paroître jamais devant elle. C'eſt encore ici le même reſſort (quoique dans une autre ſituation) que Racine a employé dans Andromaque. Hermione, dans cette derniere piece, force Oreſte à aſſaſſiner Pyrrhus; Oreſte accomplit ſon deſſein; Hermione, bientôt après, le charge d'imprécations.

Titus qui me juroit... Non, je ne le puis croire.]

Enfin le mot terrible eſt prononcé; Bérénice eſt inſtruite que Titus l'abandonne, la piece va donc finir; mais le ſpectateur impatient veut voir comment Titus, cet homme ſi ſenſible & ſi indécis, ſe retirera de ce précipice. Bérénice ne peut croire ce que lui annonce Antiochus. C'eſt toujours par de ſemblables mépriſes, que l'auteur, d'illuſions en illuſions, conduit à la fin de cette piece. Perſonne n'a

développé les ſentiments du cœur avec autant de fineſſe & autant de vérité que Racine.

Vous le ſouhaitez trop pour me perſuader.
Non, je ne vous crois point.]

Cette ſituation eſt la même que celle de Mithridate, qui, après avoir dit,

Je ne le croirai point,

Se dit à lui-même,

Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate!

Acte III. ſcene IV.

SCENE IV.

ALLONS; & de ſi loin évitons la cruelle,
Que de long-temps, Arſace, on ne nous parle d'elle.]

Ce raiſonnement ne paroît point conſéquent; la diſtance des lieux n'empêche point *qu'on ne parle* d'une perſonne abſente.

L'auteur auroit pu finir ici cet acte, & ſupprimer les quatre vers ſuivants, qui ſont un peu langoureux.

ACTE IV.

SCENE II.

J'AI vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.]

Ce vers ſert encore à rendre le ſpectateur incertain ſur le ſort de Bérénice. S'il en coûte tant à Titus pour parler à Bérénice, comment pourra-t-il faire le ſacrifice de ne la plus revoir ?

Venez : fuyez la foule, & rentrons promptement ;
Vous l'entretiendrez ſeul dans votre appartement.]

Bérénice deſire de voir Titus ; Titus paroît, pourquoi fuit-elle ? C'eſt que Paulin accompagne l'empereur, & qu'elle veut lui parler ſans témoins : c'eſt par ce nouveau ſtratagême, que l'auteur recule la cataſtrophe. Par une autre adreſſe, Bérénice ne ſemble que céder aux prieres de Phénice ; car autrement la ſcene qui ſuit le monologue de Titus ne ſeroit point naturelle.

SCENE IV.

Ah, lâche! fui l'amour, ou renonce à l'empire.]

C'eſt une eſpece d'imitation de ce vers d'Ovide :

Bella gerant fortes, tu Pari ſemper ama.

Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire,
Qui devoient dans les cœurs conſacrer ma mémoire ?]

Tournure de phraſe animée qui ſemble être due à Virgile :

En dextra, fidesque,
Quem ſecum patrios aiunt portaſſe Penates, &c.
Enéide, liv. IV. vers 597.

Voilà donc le prix de ta main & de ta foi; voila cet homme pieux, qui tranſporte, dit-on, les dieux de ſa patrie, &c. Traduction de l'abbé Desfontaines.

Ah, malheureux! combien j'en ai déjà perdus!]

Racine, qui ſçavoit profiter de tout, n'a pas laiſſé échapper le mot ſi fameux de Titus, qui, lorſqu'il n'avoit point fait d'heureux, s'écrioit à la fin du jour : Amis, j'ai perdu la journée. *Amici, diem perdidi.* Suétone, liv. VIII. chap. 7.

Rompons le ſeul lien.....]

Titus eſt préparé à parler à Bérénice, & à lui annoncer ſa diſgrace; ici ce qui précede ſa réſolution fait douter le ſpectateur ſi ce prince aura la force de l'exécuter.

SCENE V.

Plutôt qu'une ſi chere main.]

Cet hémiſtiche n'eſt point harmonieux ; les monoſyllabes ne doivent jamais finir un vers, ſur-tout lorſqu'ils ſont précédés d'une ſyllabe muette.

Je pouvois vivre alors & me laiſſer ſéduire.]

Ces raiſons ſont un peu foibles. Un prince qui prévoit ne pouvoir point épouſer une reine, ne doit point ſe *laiſſer ſéduire* par elle. Cette réponſe ſent un peu trop l'ingrat qui ſe voit confondu.

Dans un mois, dans un an, comment ſouffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous ?]

Quelle tendreſſe dans ces vers!

Faudra-t-il, par le ſang, juſtifier mon choix ?]

Ce vers fait plaiſir dans la bouche de Titus: il ne vaudroit rien dans celle d'Achille.

L'un, jaloux de ſa foi, va, chez les ennemis,
Chercher, avec la mort, la peine toute prête.]

Il ſçavoit cependant, dit Horace, le ſupplice qui l'attendoit chez un ennemi barbare.

Atqui ſciebat quæ ſibi barbarus
Tortor pararet.

Ode V. liv. III.

Malheureux ! Mais toujours la patrie & la gloire
Ont, parmi les Romains, remporté la victoire.]

Ceci paroît imité du ſixieme livre de l'Énéide, où Virgile fait prédire à Énée, par Anchiſe, la fermeté du premier Brutus :

Vis & Tarquinios reges, animamque ſuperbam
Ultoris Bruti, faſceſque videre receptos ?
Conſulis imperium hic primus, ſævaſque ſecures
Accipiet : natoſque pater nova bella moventes
Ad pœnam pulchrâ pro libertate vocabit,
Infelix ! Utcumque ferent ea facta minores ;
Vincet amor patriæ, laudumque immenſa cupido.

Voulez-vous voir les Tarquins, & le courageux Brutus, ce fier vainqueur de la tyrannie ? Il ſera le premier conſul de Rome, & il fera porter devant lui les faiſceaux & les haches redoutables. Ses enfans voudront rétablir dans Rome la royauté : il les ſacrifiera à la liberté publique. Malheureux pere ! quoiqu'en puiſſe penſer la poſtérité, l'amour de la patrie & la ſoif de la gloire triompheront en toi de la nature.

Je ſçais qu'en vous quittant, le malheureux Titus, &c.]

Ce vers, comme l'a remarqué M. de Voltaire, eſt foible. Titus eſt toujours confondu par Bérénice. Après un tableau comme celui qu'il vient de peindre, il falloit dire, à ce qu'il nous ſemble : *Quoi, Madame ! voulez-vous qu'un Romain, qui a fait eſpérer quelques vertus, que celui que vous avez choiſi pour amant, aille, après de ſi beaux exemples, ſacrifier ſon*

devoir à ſon plaiſir ? ou quelqu'autre choſe de ſemblable.

Je ne le cherche, ingrat ! qu'au fond de votre cœur.]

Cette tirade de Bérénice eſt éloquente ſans être injurieuſe à Titus ; nous admirons toujours la modération avec laquelle elle fait parler ſon déſeſpoir.

SCENE VI.

Je ne ſouffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.]

Cette ſcene eſt néceſſaire pour le fond ; l'indéciſion de Titus tient toujours le ſpectateur en ſuſpens ſur le deſtin de Bérénice. Nous penſons avec M. de Voltaire, que cette ſcene auroit pu être plus déchirante ; un Empereur Romain qui, pour exprimer la ſituation la plus cruelle, finit par convenir *qu'il ne ſçait ce qu'il dit*, prête un peu au ridicule, & n'offre point un perſonnage tragique.

SCENE VII.

Vous ſeul vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, & ce nom la rappelle à la vie.]

Titus eſt dans la plus grande criſe : d'un côté on lui annonce que Bérénice ſe meurt,

& ne deſire que lui pour revenir à la vie ; & de l'autre, le ſénat, le peuple & les tribuns viennent lui repréſenter ſon devoir. Racine a eu l'adreſſe, par cet artifice, de ſe ménager encore un acte.

Que tardez-vous ? Allez vous montrer à ſa vue.

On trouve dans quelques éditions :

Allez, Seigneur, allez vous montrer à ſa vue.

SCENE VIII.

Ah, courez chez la reine !

Antiochus, en ce moment, joue un rôle gratuitement odieux ; il preſſe Titus, qui eſt ſon rival, de manquer à ſes devoirs d'empereur pour l'entraîner chez ſa propre maîtreſſe. Il n'eſt point de ſpectateur qui ne ſouffre en ſecret de l'aviliſſement volontaire de ce perſonnage.

On peut obſerver ici qu'au commencement de cette ſcene, le ſénat paroît diſpoſé à ne point recevoir Bérénice : il ſemble, par ce que Titus dit plus bas, *j'eſpere à mon retour*, &c. que ce prince va lui propoſer le contraire. Nous le répétons encore, perſonne n'a ſçu, comme Racine, peindre l'amour, & tirer de cette paſſion un parti auſſi avantageux.

J'eſpere, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.]

Ici Racine a ſupprimé la ſcene ſuivante, qui étoit la IXe de cet acte. La voici :

ANTIOCHUS *à Arſace.*

Arſace, que dis-tu de toute ma conduite ?
Rien ne pouvoit tantôt s'oppoſer à ma fuite.
Bérénice & Titus offenſoient mes regards.
Je partois pour jamais. Voilà comme je pars.
Je rentre, & dans les pleurs je retrouve la reine.
J'oublie en même temps ma vengeance & ſa haine.
Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler ;
Moi-même à ſon ſecours je le viens appeller ;
Et, ſi ſa diligence eût ſecondé mon zele,
J'allois, victorieux, le conduire auprès d'elle.
Malheureux que je ſuis ! Avec quelle chaleur
Je travaille ſans ceſſe à mon propre malheur !
C'en eſt trop. De Titus porte lui les promeſſes,
Arſace. Je rougis de toutes mes foibleſſes.
Déſeſpéré, confus, à moi-même odieux,
Laiſſe-moi : je me veux cacher même à tes yeux.

Ce fut avec raiſon que Racine retrancha cette ſcene, qui étoit tout à fait inutile, & qui d'ailleurs aviliſſoit trop Antiochus.

ACTE V.

SCENE II.

LA reine part, Seigneur.]

Louis Racine fait ici une remarque qui nous paroît fort juſte. Il dit qu'on ne ſçait d'où vient Antiochus, que l'empereur avoit chargé de voir Bérénice. Il demande encore pourquoi Arſace *eſt inſtruit plutôt que lui de ce qui s'eſt paſſé chez la reine & chez Titus.* Remarques ſur Bérénice, *tom. I. pag. 390.*

Nous ajouterons que le roi de Comagène & ſon confident auroient dû inſtruire le ſpectateur de ce qui a empêché Bérénice de ſe donner la mort, à laquelle elle s'étoit déterminée en quittant la ſcene. Quoiqu'Arſace diſe, en parlant de Bérénice *offenſée*, qu'

Un généreux dépit ſuccede à ſa fureur:

ce n'eſt point éclaircir le ſpectateur. D'ailleurs, eſt-il naturel qu'une femme qui veut ſe donner la mort, parce que ſon amant la quitte, change *ſa fureur* en *dépit*, quand elle voit le peuple exciter l'empereur à ſe ſéparer d'elle?

SCENE III.

ENFIN, Prince, je viens dégager ma promeſſe, &c.]

Que veut dire Titus par ce vers? Quelle *promeſſe vient-il dégager?* Nous croyons n'avoir d'autre interprétation à donner à ce mot, ſinon que, touché des pleurs de la reine, Titus eſt déterminé à l'épouſer; cependant, dans l'inſtant même où Bérénice s'eſt montrée à lui dans la douleur la plus vive, Titus lui dit très-clairement le contraire, acte V. ſcene VI. Racine, par cette équivoque, n'a donc prétendu que donner le change à Antiochus.

Calmer des déplaiſirs moins cruels que les miens.]

Comment, par quel moyen Titus *calmera-t-il ces déplaiſirs?* Il avoue, dans la ſixieme ſcene, *qu'il eſt venu ſans ſçavoir ſon deſſein.* Racine, en ôtant tout prétexte à Titus de revoir la reine, convient par-là d'une faute conſidérable, ſur-tout dans un dernier acte.

SCENE VI.

DE la crainte à l'eſpoir, de l'eſpoir à la rage.]

Voilà le réſumé de toute la piece : voilà tout l'artifice dont Racine s'eſt ſervi; chaque acteur paſſe tour-à-tour *de la crainte à l'eſpoir*, & *de l'eſpoir à la rage.*

SCENE V.

AVEZ-VOUS bien promis d'oublier ma mémoire ?]

On prétend que les mêmes choſes avoient été dites à Louis XIV.

Vous m'aimez, vous me le ſoutenez, &c.]

Mademoiſelle de Mancini dit à Louis XIV en partant : *vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez, & je pars.* Racine, dans la cinquieme ſcene du quatrieme acte, a déjà fait uſage de la moitié de cette réponſe, en faiſant dire à Bérénice :

Vous êtes empereur, Seigneur, & vous pleurez.

Il ſemble n'avoir rien voulu perdre de ces mots ſublimes, & vouloir profiter, dans les vers que nous venons de citer, de ce qu'il avoit omis dans le quatrieme acte. Mais, comme le remarque M. de Voltaire, la réponſe de Mancini eſt bien plus énergique & bien plus remplie de ſentiment.

Liſez, ingrat ! liſez, & me laiſſez ſortir.]

Il y a, ſelon nous, bien de l'adreſſe à laiſſer deviner, par la réponſe de Titus, le parti que Bérénice a pris.

SCENE VI.

JE m'attendis, Madame, à toutes les douleurs.]

On lit dans quelques éditions:

Je préparai mon ame à toutes les douleurs.

Oui, Madame; & je dois moins encore vous dire, &c.]

Ce vers ſemble être la critique de ceux de Corneille, où Titus dit à Bérénice, acte III. ſcene v:

Hé bien, Madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos Etats m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute eſt celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour ſouveraine,
Où vos bras amoureux feront ma ſeule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra;
Et ſoit de Rome eſclave & maître qui voudra.

Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux, N'enſanglante à la fin nos funeſtes adieux.]

Si Titus étoit réellement décidé à ſe donner la mort pour une femme, il ne ſeroit pas plus digne d'être empereur, que s'il abandonnoit l'empire pour ſuivre Bérénice en Aſie. Titus ne parle ſans doute du deſſein où il eſt de s'ôter la vie, que pour intimider Bérénice, & l'exciter à conſerver ſes jours.

SCENE DERNIERE.

Je crois tout. Je connois votre amour. Mais vous, connoiſſez-moi, Seigneur, à votre tour.]

On lit dans quelques éditions:

Je crois tout. Je vous connois tous deux. Mais connoiſſez vous-même un prince malheureux.

On eſt étonné de voir revenir Antiochus, après la réſolution qu'il avoit priſe; mais il faut ſe reſſouvenir que Titus l'a fait demander, & que celui qu'il lui a envoyé a pu s'oppoſer à ſon deſſein.

Mais croiriez-vous, Seigneur, en ce moment fatal.]

VARIANTE.

Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal.

Vivez, & faites-vous un effort généreux.]

De trois perſonnes qui veulent mourir, aucune ne meurt; & le ſpectateur eſt content, parce que Racine a eu l'art de rendre intéreſſants les trois perſonnages de cette ſcene.

Pour la derniere fois, adieu, Seigneur.]

Bérénice, qui ne pouvoit ſe déterminer à ſe ſéparer de Titus, conſent maintenant à

partir. On ne ſçauroit trop admirer Racine, qui, par le flux & reflux des ſentiments du cœur, a ſçu intéreſſer pendant cinq actes dans une piece ſans action.

Hélas !]

Cet *hélas* qui finit cette piece paroîtroit ridicule à bien des gens; cependant l'auteur n'avoit que cette reſſource pour faire ſortir Antiochus de la ſcene d'une maniere qui ſatisfit le ſpectateur.

FIN.

EXAMEN
DE BÉRÉNICE.

LE principal défaut de la tragédie de Bérénice eſt de n'avoir point une marche aſſez vive & aſſez tragique. L'action ne ſe prolonge que par des mépriſes, ou par des moyens plus ingénieux que grands, plus adroits que tragiques. Le caractere de Titus eſt foible, celui de Bérénice monotone, & le rôle que joue Antiochus eſt trop ſouvent indigne d'un roi & d'un rival; peut-être Racine auroit-il pu donner à ce rôle un peu plus d'activité & de conſiſtance, en ſuppoſant que la violence de ſon amour auroit porté Antiochus à entrer dans une des conjurations qui furent faites contre Titus, au rapport des hiſtoriens, & dont l'hymen de Bérénice eût été le prétexte. Cette conjuration découverte, le péril p eſſant qu'auroit couru l'empereur eût ouvert les yeux à Bérénice, & l'eût dé-

terminée à s'éloigner de Rome & à renoncer au nom d'impératrice, pour assurer par-là les jours de son amant. Titus, qui n'eût pas voulu paroître moins généreux que Bérénice, eût fait rougir les Romains de leur soulevement, en pardonnant aux coupables, & eût donné en cette occasion l'exemple de cette clémence si célébrée sur tous les théâtres, dont Métastase a fait le sujet d'un de ses chefs-d'œuvre. Corneille & Racine auroient sans doute traité ce sujet d'une maniere plus propre à leur faire honneur, s'ils eussent été les maîtres du canevas ; mais obligés de s'astreindre aux vues particulieres qu'on leur prescrivoit, ces deux grands hommes tomberent dans l'inconvénient inévitable de tous les sujets de commande. Dans cette sorte de lutte, il fallut nécessairement que celui de ces deux poëtes qui n'avoit en partage que la force & l'élévation du génie, succombât sous un adversaire dont le génie plus souple appelloit souvent l'adresse & les graces à son secours.

La foiblesse de Titus, le ton élégiaque de Bérénice, sont sans doute un des mérites de cette piece ; car si Titus étoit

plus héros, plus Romain, comme l'auroient deſiré quelques critiques : ſi Bérénice avoit montré plus de fermeté que de ſenſibilité, la piece auroit été ſans contredit beaucoup moins intéreſſante. L'héroïſme ne produit que l'admiration, & l'admiration n'eſt point un reſſort tragique.

Si l'on compare Bérénice aux ouvrages vraiment tragiques du théâtre, aux Rhadamiſte, aux Cinna, aux Andromaque, aux Iphigénie, aux Mahomet, Bérénice ne ſera regardée que comme une des plus foibles tragédies de Racine ; mais ſi on examine quelle fécondité dans l'eſprit, & quelles reſſources dans le cœur il falloit avoir pour tirer un ſi grand parti d'un ſujet auſſi mince, alors cette piece ſera miſe au rang de ſes chefs-d'œuvre ; l'art qu'il a mis dans la gradation des ſentiments, & l'élégance avec laquelle il les exprime, feront toujours lire cet ouvrage avec un nouveau plaiſir. » Rappellez-» vous, dit à ce ſujet le célébre J. J. Rouſ-» ſeau, *dans ſa lettre à M. d'Alembert ſur* » *les ſpectacles*, une piece à laquelle je » crois me ſouvenir d'avoir aſſiſté avec » vous il y a quelques années, & qui

» nous fit un plaiſir auquel nous nous » attendions peu, ſoit qu'en effet l'auteur » y eût mis plus de beautés théâtrales » que nous n'avions penſé, ſoit que l'ac- » trice prêtât ſon charme ordinaire au » rôle qu'elle faiſoit valoir. . . . 1) Dans » quelle diſpoſition d'eſprit le ſpectateur » voit-il commencer cette piece? Dans » un ſentiment de mépris pour la foibleſſe » d'un empereur & d'un Romain, qui » balance, comme le dernier des hommes, » entre ſa maîtreſſe & ſon devoir; qui, » flottant inceſſamment dans une déſho- » norante incertitude, avilit, par des » plaintes efféminées, le caractere preſ- » que divin que lui donne l'hiſtoire; qui » fait chercher dans un vil ſoupirant de » ruelle le bienfaiteur du monde & les » délices du genre humain. Qu'en penſe » le même ſpectateur après la repréſen- » tation? Il finit par plaindre cet homme » ſenſible qu'il mépriſoit, par s'intéreſſer » à cette même paſſion dont il lui faiſoit » un crime, par murmurer en ſecret du » ſacrifice qu'il eſt forcé d'en faire aux » loix de ſa patrie; voilà ce que chacun

1) Mlle Gauſſin, peut-être la ſeule actrice de l'Europe faite pour rendre ce rôle.

» de nous éprouvoit à la repréſentation.
» Le rôle de Titus, très-bien rendu, eût
» fait de l'effet s'il eût été digne de lui;
» mais tous ſentirent que l'intérêt prin-
» cipal étoit pour Bérénice, & que c'étoit
» le ſort de ſon amour qui déterminoit
» l'eſpece de la cataſtrophe. Non que ſes
» plaintes continuelles donnaſſent une
» grande émotion durant le cours de la
» piece : mais, au cinquieme acte, où,
» ceſſant de ſe plaindre, l'air morne, l'œil
» ſec & la voix éteinte, elle faiſoit parler
» une douleur froide approchante du
» déſeſpoir, l'art de l'actrice ajoutoit au
» pathétique du rôle, & les ſpectateurs
» vivement touchés commençoient à pleu-
» rer, quand Bérénice ne pleuroit plus.
» Que ſignifioit cela? ſinon qu'on trem-
» bloit qu'elle ne fût renvoyée; qu'on
» ſentoit d'avance la douleur dont ſon
» cœur ſeroit pénétré; & que chacun
» auroit voulu que Titus ſe laiſſât vaincre,
» même au riſque de l'en moins eſtimer....
» La reine part ſans le congé du parterre :
» l'empereur la renvoie *invitus invitam*,
» on peut ajouter *invito ſpectatore*. Titus
» a beau reſter Romain, il eſt le ſeul de
» ſon parti; tous les ſpectateurs ont
» épouſé Bérénice ». *BAJAZET.*

REMARQUES
SUR BAJAZET.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

RACINE, dans Bajazet, ſuivit une route qu'on n'avoit point encore oſé fréquenter. On regarda comme une nouveauté de voir des Turcs ſur le théâtre. L'hiſtoire de cette nation n'étoit point alors connue comme elle l'eſt aujourd'hui ; d'ailleurs, depuis la renaiſſance des lettres on n'avoit point haſardé de mettre en action un ſujet récent. Cette tentative fut accueillie avec d'autant plus de raiſon, qu'elle ſembloit ouvrir à tous les poëtes une nouvelle carriere à parcourir.

Racine a fait entrer dans cette piece les principaux événements de l'hiſtoire de l'Empire Ottoman; la défaite de Bajazet I par Tamerlan ; la gloire du regne de Soliman I, la priſe de Rhodes, ſes autres victoires en Afrique, en Perſe & en Hongrie ; ſon mariage avec Roxelane ; le meurtre d'Oſman II, devenu le jouet

d'une populace insolente ; la révolte des Spahis, qui pensa faire perdre à Amurat le trône & la vie ; enfin le siége de Bagdad. On ne peut trop admirer l'art avec lequel ce poëte a sçu profiter de ces différents traits ; la maniere dont il les a exposés dans son drame, nous dispense d'en donner le précis.

Quoique Racine ait suivi exactement l'histoire en bien des points, & qu'il se soit conformé autant qu'il l'a pu aux usages des Turcs, le jugement de Corneille n'est pas pourtant sans fondement. On rapporte que ce grand homme, assistant à la premiere représentation de Bajazet, dit à Segrais, placé auprès de lui, que *les personnages de cette tragédie avoient, sous des habits turcs, des sentiments françois. Je ne le dis qu'à vous*, ajouta-t-il, *d'autres croiroient que la jalousie me fait parler.*

Cette tragédie fut représentée le 4 ou 5 Janvier 1672, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. On n'en fit point de critique en forme ; on se contenta d'y reprendre en gros quelques défauts. Une femme de beaucoup d'esprit (Madame de Sévigné), pour rester, comme elle

le dit elle-même, fidelle à *ſes vieilles admirations*, ne porta point ſur Bajazet un jugement favorable. Cela prouve ſeulement qu'une femme peut avoir beaucoup d'eſprit, & n'être pas en état de juger une piece de théâtre. Il nous ſemble cependant que ſi le peintre inimitable du cœur humain, lui qui a exprimé avec tant de graces & de vérité les charmes & les fureurs de l'amour, devoit trouver des partiſans & des défenſeurs, ce devroit être ſur-tout parmi les femmes.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Sultan Amurat, ou ſultan Morat, empereur des Turcs, &c.]

C'eſt Amurat IV, dix-ſeptieme ſultan de la race des Ottomans, né en 1609, mis ſur le trône en 1623, & mort d'un accès de fievre en 1639. Il étoit fils d'Achmet I, quinzieme ſultan, mort en 1617 après un regne de quatorze ans & quatre mois.

On peut dire que le reſpect que l'on a pour les héros s'augmente à meſure qu'ils s'éloignent de nous.]

Ce paſſage ne prouveroit-il pas que pour rendre les héros plus dignes de notre admiration, il faut les faire paroître, non tels qu'ils ſont, mais tels qu'ils doivent être; car pourquoi le reſpect pour les héros s'augmente-t-il à meſure qu'ils s'éloignent de nous? C'eſt qu'un homme, quelque grand qu'il ſoit, a toujours des foibleſſes, & que la connoiſſance que nous en avons, ne peut manquer d'affoiblir l'idée d'eſtime ou d'admiration qu'on veut nous inſpirer pour lui. Si, malgré la diſtance des temps & des lieux, le poëte nous repréſente ſon héros tel qu'il étoit avec toutes ſes foibleſſes, il le remet, pour ainſi dire, parmi nous, & nous inſpire d'autant moins de reſpect pour lui, qu'il le rend plus ſemblable à nous.

REMARQUES SUR BAJAZET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

QUE ton retour tardoit à mon impatience !
Et que, d'un œil content, je te vois dans Byſance !]

Le nom de *Byſance* que portoit autrefois la ville, qu'on nomma depuis *Antonia*, & que nous appellons aujourd'hui *Conſtantinople*, ne ſert plus à déſigner cette derniere ville. La difficulté qu'auroit trouvée Racine à faire entrer en vers le nom de *Conſtantinople*, lui a fait préférer celui de *Byſance*.

Songe que du récit, Oſmin, que tu vas faire,
Dépendent les deſtins de l'Empire Ottoman.]

La maniere dont le ſujet eſt expliqué eſt admirable ; les acteurs parlent ſi naturellement,

qu'on ne s'apperçoit point que le poëte ait voulu inſtruire le ſpectateur. Cette ſcène paſſe pour un chef-d'œuvre d'expoſition.

Ottoman eſt adjectif, contre la regle ordinaire des noms propres. C'eſt une exception à l'uſage général. Nous ne pourrions pas dire également *l'empire Bourbon* pour *l'empire des Bourbons.*

Babylone, Seigneur, à ſon prince fidelle,
Voyoit, ſans s'étonner, notre armée autour d'elle;
Les Perſans, &c.]

C'étoit Schah Abbas, roi de Perſe, qui s'étoit emparé, au commencement du regne d'Amurat, de la province & de la ville de *Bagdad.* Racine appelle cette ville *Babylone*, quoiqu'elle n'en ait jamais porté le nom, & qu'elle ait toujours eu celui de *Bagdad*, ou du jardin de *Dad*, moine dont la cellule échappa ſeule avec ſon jardin à la ruine totale de Seleucie. Racine a cru que la ville fondée par Seleucus Nicator, ayant été appellée dans la ſuite *Babylone*, parce qu'elle s'accrut des débris de cette grande ville, comme ſon fondateur ſe l'étoit propoſé, Plin. *liv. VI. chap. 26.* la ville de *Bagdad* pouvoit également être déſignée ſous le nom de *Babylone*, puiſqu'elle reçut dans ſon enceinte les habitans de *Seleucie*, & qu'elle fut, depuis la deſtruction de cette ſeconde *Babylone*, la ville la plus importante de toute la contrée.

Un long chemin ſépare & le camp & Byſance.]

Quelque *diligence* que faſſe Oſmin, le *chemin* du *camp* d'Amurat à *Byſance*, comme l'ob-

ſerve M. l'abbé d'Olivet, *n'en ſera ni plus ni moins long ;* mais Oſmin veut dire que *le temps qu'il a employé à faire un ſi long chemin eſt ſi conſidérable, qu'il ne peut aſſurer que les choſes ſoient encore dans le même état où il les a laiſſées lorſqu'il s'eſt éloigné du camp d'Amurat.* C'eſt par cette alliance de mots que le poëte a ſçu donner à ſon ſtyle une préciſion qui n'exclut point la clarté.

Amurat eſt content, ſi nous le voulons croire,
Et ſembloit ſe promettre une heureuſe victoire.]

M. l'abbé d'Olivet remarque avec raiſon qu'on ne peut paſſer auſſi bruſquement du préſent *eſt* à l'imparfait *ſembloit.* Nous croyons, avec Louis Racine, que c'eſt une faute de l'imprimeur, & que le poëte avoit mis :

Amurat eſt content, ſi nous le voulons croire,
Et ſemble ſe promettre une heureuſe victoire.

Ils regrettent le temps, à leur grand cœur ſi doux,
Lorſqu'aſſurés de vaincre, ils combattoient ſous vous.]

On ne dit point *le temps lorſque, le temps auquel,* &c. mais *le temps où.* M. l'abbé d'Olivet prétend que les mots qui ſe trouvent entre *le temps* & *lorſque,* doivent ſervir à faire excuſer cette licence ; mais cette raiſon ne nous paroît point propre à juſtifier Racine. Il nous ſemble que ce poëte auroit pu mettre :

Ils regrettent le temps, à leur grand cœur ſi doux,
Ce temps où, ſûrs de vaincre, ils combattoient ſous vous.

Tel étoit ſon deſſein. Cet eſclave eſt venu ;
Il a montré ſon ordre, & n'a rien obtenu.]

Ces deux vers annoncent la cataſtrophe.

Quoi, Seigneur ! le ſultan reverra ſon viſage.]

Cette expreſſion *reverra ſon viſage*, paroît trop amenée par la rime.

Et même il a voulu que l'heureuſe Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de ſultane.]

Les maîtreſſes du grand ſeigneur ne prennent le nom de *ſultanes* qu'après qu'elles ont eu un fils. Racine feint que Roxane l'a obtenu par avance ; cette fiction étoit néceſſaire pour relever la dignité du rôle, & pour ſauver l'indécence d'un pareil perſonnage par rapport à nos mœurs.

L'imbécille Ibrahim, ſans craindre ſa naiſſance ;
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance.]

Racine a fait d'*Ibrahim* un *imbécille*, pour mieux fonder les prétentions excluſives de Bajazet au trône des ſultans. Ibrahim ſuccéda à Amurat, & fut pere de Mahomet IV.

Louis Racine rapporte que Boileau diſoit *que ſon ami avoit encore plus que lui le génie ſatyrique, & qu'il citoit pour preuve ces quatre vers ſi admirables.* Remarq. tom. I. pag. 443.

Et goûter, tout ſanglant, le plaiſir & la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la premiere victoire.]

On *goûte le plaiſir*, mais on ne *goûte pas la gloire, on en jouit.* L'un paſſe à la faveur de l'autre.

L'embarras irritant de ne s'oſer parler, &c.]

Ces détails amoureux, vus avec trop de fineſſe, ne conviennent point au caractere d'Acomat. Il auroit dû s'arrêter à ce vers :

Il vit que ſon ſalut
Dépendoit de lui plaire, & bientôt il lui plut.

Et même, avec ſes fils partageant ſa tendreſſe.]

Ce vers annonce, ſans l'apprendre, au ſpectateur l'amour d'Atalide pour Bajazet. Racine eſt peut-être celui de nos poëtes qui ait mieux connu l'art de préparer les cataſtrophes.

L'un & l'autre ont promis Atalide à ma foi.]

L'un & l'autre, c'eſt-à-dire, Roxane & Bajazet. Comment Bajazet, qui aime & eſt aimé d'Atalide, a-t-il pu promettre cette princeſſe à Acomat?

Voudrois-tu qu'à mon âge,
Je fiſſe de l'amour le vil apprentiſſage?]

Racine a bien ſenti qu'il auroit été ridicule qu'Acomat fût amoureux; il lui donne une paſſion plus convenable à ſon âge, l'ambition.

Une remarque à faire en paſſant, c'eſt que dans Racine l'amour eſt l'ame de ſes tragédies, & que la politique n'y paroît qu'en ſecond ordre. Dans Corneille, au contraire, la politique occupe ſouvent le premier rang, & l'amour le ſecond; auſſi chez ce dernier les pieces ſont plus admirables qu'intéreſſantes.

Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.]

Les critiques du temps ont cru qu'on ne pouvoit dire *prononcer le trépas ;* mais le mot d'*arrêt*, qui eſt ſous-entendu, ſemble faire paſſer cette expreſſion. C'eſt par ces ellipſes que l'auteur a ſçu donner de la préciſion à la langue françoiſe.

Demeure ; &, s'il le faut, ſois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer.]

On peut remarquer ici l'attention de Racine à motiver les raiſons qu'il a eues de faire reſter un perſonnage ſubalterne ſur la ſcene.

SCENE II.

DÉCLARONS-NOUS, *Madame, & rompons le ſilence.*]

Le caractere d'Acomat eſt un modele achevé de politique. Il eſt vrai que l'amour de Bajazet pour Atalide renverſera tous ſes deſſeins ; mais Acomat pouvoit d'autant moins ſoupçonner cette intrigue, que Roxane & Bajazet, comme il le dit lui-même, lui *ont promis Atalide.* Si, dans la Thébaïde, Créon s'étoit conduit comme Acomat, ſon rôle auroit été d'autant plus intéreſſant qu'il ne travailloit que pour lui. On peut voir, par la comparaiſon de ces deux rôles, à peu près les mêmes pour le fond, comment Racine a ſçu profiter en maître des fautes de ſa jeuneſſe : le caractere d'Acomat paroît être celui de Créon corrigé.

Des murs de ce palais ouvrez-lui la barriere.]

La barriere des murs, expreſſion très-juſte, eu égard *aux murs* d'un ſerrail.

Déployez en ſon nom cet étendard fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire ſignal.]

Cet étendard fatal eſt *la banniere de Mahomet, gardée religieuſement dans le tréſor du prince. Lorſqu'elle eſt arborée, tous les ſujets depuis l'âge de ſept ans ſont obligés de prendre les armes & de ſe ranger ſous ce drapeau.* Remarques de Louis Racine, tom. I. pag. 446.

SCENE III.

Sçavez-vous ſi demain
Sa liberté, ſes jours ſeront en votre main?]

En votre main eſt le mot propre, parce que l'ordre d'Amurat ne peut être que dans l'une des *mains* de Roxane. On a eu tort de critiquer cette expreſſion.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouſer.]

Ce vers eſt terrible pour Atalide, & peint à la fois l'amour & l'ambition de Roxane. Cette femme, que le poëte n'a point fait connoître, va découvrir elle-même ſa jalouſie, ſon ingratitude & ſon emportement.

Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi.]

Aſſez généralement on eſt dans l'opinion que

les monoſyllables rendent un vers dur, cependant on peut voir ſi ce vers manque d'harmonie ; il ſemble même qu'il a plus de grace & de préciſion que les autres. Voyez quelle douceur dans cet autre vers de Phedre :

Le jour n'eſt pas plus pur que le fond de mon cœur.

Acte IV. ſcene III.

Dans l'état malheureux d'où je l'ai ſçu tirer.]

Racine répétera bientôt cette même penſée, mais d'une maniere plus énergique :

Rentre dans le néant dont je t'ai fait ſortir.

Acte II. ſcene I.

Adieu. Vous ſçaurez tout après cette entrevue.]

Le caractere de Roxane eſt à peu près le même que celui d'Hermione, mais les nuances en ſont bien différentes. On a reproché à Racine de n'avoir point des caracteres & des ſituations aſſez variées ; mais on ne peut en même temps s'empêcher d'admirer les reſſources de ſon art pour traiter les mêmes choſes avec des couleurs ſi peu ſemblables.

SCENE IV.

MON unique eſpérance eſt dans mon déſeſpoir.]

Corneille avoit dit dans le Cid, acte I, ſcene II.

La plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

& plus heureuſement encore :

Le déſeſpoir ſied bien à des hommes perdus,
C'eſt l'unique recours de ceux qui n'en ont plus.

C'eſt à peu près la même idée que celle de Virgile, qui fait dire à Énée, liv. II. vers 354.

Una ſalus victis nullam ſperare ſalutem.

Vers qu'un de nos poëtes modernes a traduit ainſi :

Le ſalut des vaincus eſt de n'en point attendre.

Mais, à ne point mentir.]

A ne point mentir, maniere de parler qui appartient à la comédie.

Et je croyois toucher au bienheureux moment.]

Bienheureux n'eſt plus le mot propre dans ce ſens. On mettroit à préſent :

Et je croyois toucher au fortuné moment.

A l'erreur de Roxane ai-je dû m'oppoſer,
Et perdre mon amant pour la déſabuſer ?]

Le poëte colore ici avec beaucoup d'adreſſe la perfidie d'Atalide, qui trahit la confiance que Roxane a eue en elle.

Penſes-tu mériter qu'on ſe perde pour toi ?
Peut-être Bajazet, ſecondant ton envie,
Plus que tu ne voudras, aura ſoin de ſa vie.]

Quelle délicateſſe dans la peinture qu'Atalide fait de ſes ſentiments ! que tous les replis de ſon ame ſont bien développés ! que ſa jalouſie eſt tendre & affectueuſe ! Ce n'eſt point la fureur atroce de Médée, ce n'eſt que l'in-

quiétude d'une ame délicate & ſenſible. Racine ſeul connoiſſoit toutes ces fineſſes.

Roxane, juſqu'au bout, ignore ſa rivale.]

Juſqu'au bout, terme trop familier.

Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le ſuccès.]

Racine ne pouvoit guere faire ſortir autrement Atalide.

Dans cet acte, Racine a fait connoître l'intrigue de la piece & le caractere des différents perſonnages; l'action même eſt commencée.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

QUE, quand je vous ſervois, je ſervois mon époux.]

On admire ici avec quelle adreſſe Racine a ſçu mêler l'ambition avec l'amour; ces deux paſſions, ainſi fondues, produiſent un intérêt plus vif. Roxane, ſeulement ambitieuſe, n'eût intéreſſé que foiblement; & ce rôle n'auroit point été tragique, ſi l'ambition de cette princeſſe n'avoit pas été conduite par un amour effréné.

Oui, je ſçais que depuis qu'un de vos empereurs, Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs, &c.]

L'*empereur* dont il s'agit ici eſt *Bajazet I.* ſurnommé *Ilderim* ou *le Foudre*, vaincu & fait priſonnier par Tamerlan en 1402, dans la même plaine où Pompée défit Mithridate. On croyoit, au temps de Racine, que Tamerlan avoit fait enfermer Bajazet dans une cage de fer, & que ſa femme avoit ſouffert les traitements les plus barbares. Louis Racine prétend que les *ſucceſſeurs* de ce ſultan, *pour n'être plus expoſés à de pareils outrages, ne voulurent point avoir de femmes légitimes, & qu'ils ſe contenterent d'avoir des enfants de leurs concubines.* Remarques,

tom. I. pag. 449. On regarde aujourd'hui *la cage de fer*, dans laquelle Bajazet fut *enfermé*, & les indignités exercées envers la ſultane, comme une fable imaginée par les Turcs pour déshonorer Tamerlan.

Ce Soliman jetta les yeux ſur Roxelane.

C'eſt cette même Roxelane à qui l'un de nos plus beaux eſprits, & de nos plus grands littérateurs, a fait jouer un rôle ſi brillant dans un de ſes jolis contes. Ce Soliman qui l'épouſa eſt Soliman I. ſurnommé *le Grand.*

Malgré toût ſon orgueil, ce monarque ſi fier,
A ſon trône, à ſon lit daigna l'aſſocier.]

Fier & aſſocier ne riment point à l'oreille.

Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être, & beaucoup d'artifice.]

M. de Thou écrit que Roxelane ſe ſervit d'un prétexte de religion pour engager Soliman à l'épouſer. On diſoit auſſi qu'elle l'avoit captivé par des philtres qu'une Juive lui avoit donnés. *Roxolana ... ut majorem dignitatis gradum adipiſceretur, à ſimulatâ religione occaſionem ſumpſit ... philtris ab hœbreâ ſagâ ... ſubminiſtratis.* Ibid. pag. 326 & 327.

Ce qu'étoit Soliman, & le peu que je ſuis.]

Cette réponſe de Bajazet eſt à la fois noble, forte & adroite,

Songez, ſans me flatter du ſort de Soliman,
Au meurtre tout récent du malheureux Oſman.]

C'étoit Oſman II, étranglé par les janiſſaires en 1622, & ſucceſſeur de Muſtapha II, frere d'Achmet I, pere d'Oſman, & mort en 1617.

Et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenſer.]

Roxane eſt maîtreſſe de la deſtinée de Bajazet, cependant ce prince n'oublie point qu'il eſt fait pour devenir ſon maître; il lui parle ici avec toute la ſupériorité de ſa naiſſance. Il ſemble ne voir en elle qu'une eſclave dont il récompenſera les ſervices.

Je ne m'en défends point : ma bouche le confeſſe, &c.]

Virgile fait tenir le même langage à Énée :

Ego te, quæ plurima fando
Enumerare vales, nunquam, regina, negabo
Promeritam; nec me meminiſſe pigebit Eliſæ.
Enéid. liv. IV. vers 333 *& ſuiv.*

Grande reine, je ne nierai point que vous ne m'ayiez comblé de toutes les faveurs dont vous me parlez; tant que je vivrai & que je conſerverai de la mémoire, je ne les oublierai jamais; jamais je ne perdrai le doux ſouvenir de la généreuſe Éliſe.

Car enfin qui m'arrête ? Et quelle autre aſſurance
Demanderois-je encor de ſon indifférence?
L'ingrat eſt-il touché de mes empreſſements ?
L'amour même, &c.]

On peut comparer ici Racine avec lui-même

& voir comment il a tracé la même image ſous différentes couleurs. Hermione, dont le caractere eſt tout-à-fait ſemblable à celui de Roxane, dit dans la même ſituation :

Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, ſans douleur au moins étudiée !
Ai-je vu ſes regards ſe troubler un moment ?
En ai-je pu tirer un ſeul gémiſſement ?
Muet à mes ſoupirs, tranquille à mes allarmes,
Sembloit-il ſeulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ! &c.

Andromaque, acte V. ſcene I.

Ces deux endroits paroiſſent imités des plaintes de Didon dans Virgile, comme nous l'avons déjà dit, tom. I. pag. 195.

Nam quid diſſimulo, aut quæ me ad majora reſervo ?
Num fletu ingemuit noſtro ? Num lumina flexit ?
Num lacrymas victus dedit, an miſeratus amantem eſt ?
Enéid. liv. IV. vers 367.

Car qu'ai-je à diſſimuler ? Dois-je attendre que tu pouſſes l'oſſenſe plus loin ? Le barbare a-t-il été touché de mes pleurs ? A-t-il verſé quelques larmes ? A-t-il daigné regarder ſon amante, & être ſenſible à ſa peine ? Traduction de l'abbé Desfontaines.

Mais je m'aſſure encore aux bontés de ton frere.]

Nous ne croyons pas qu'on diſe *s'aſſurer à quelque choſe.*

Bajazet, écoutez, je ſens que je vous aime.]

Ce paſſage rapide de la fureur à la tendreſſe,

& de la tendreſſe à la fureur, eſt ſublime; il ne manque jamais de faire beaucoup d'effet au théâtre, quand l'actrice, chargée du rôle de Roxane, eſt capable de le bien faire ſentir.

Tu ſoupires enfin, & ſembles te troubler.]

Bajazet *ſoupire* de ne pouvoir pas expliquer à Roxane la raiſon de ſes refus. Roxane attribue ſon trouble à une cauſe plus favorable pour elle.

L'art avec lequel l'auteur a ſçu prolonger l'erreur de Roxane, nous ſemble admirable; Bajazet lui répond toujours avec beaucoup de ſageſſe, mais il ne dit point ſon ſecret.

SCENE II.

ACOMAT, c'en eſt fait,
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire, &c.]

Il y a grande apparence qu'il s'eſt gliſſé ici une tranſpoſition, & qu'il y avoit dans le manuſcrit de l'auteur :

Acomat, c'en eſt fait;
Du ſultan Amurat je reconnois l'empire;
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire, &c.

En effet, après ces paroles, *je n'ai rien à vous dire*, il n'eſt pas naturel que la ſultane diſe autre choſe que *ſortez*. Les deux vers ſuivants s'adreſſent aux gardes du ſerrail,

Bajazet ne veut point épouſer Roxane ; elle va le livrer à la mort : la piece paroît finie. Mais preſque toujours chez Racine, comme nous l'obſerverons dans la ſuite, ce qui paroît terminer la piece dans les premiers actes eſt préciſément ce qui en recule la cataſtrophe ; & ce qui paroît la reculer dans les derniers actes, eſt ce qui l'amene.

SCENE III.

Je vous en averti ;
Et, ſans compter ſur moi, prenez votre parti.]

Prenez votre parti : expreſſion trop familiere. Racine retranche volontiers la lettre *s* à la premiere perſonne des verbes, à l'imitation de Malherbe.

Vaugelas remarque qu'autrefois il n'y avoit jamais d'*s* à la premiere perſonne, & que ce furent les poëtes qui ſe donnerent la liberté de l'introduire pour leur uſage. Cette licence des premiers poëtes eſt devenue une ſorte de regle pour ceux de notre temps.

Mais cet uſage, enfin, eſt-ce une loi ſévere, &c.]

Ce que dit Acomat eſt la réponſe au couplet de Bajazet dans la ſcene précédente, pag. 138 :

Mais auſſi voyez ce que je puis,
Ce qu'étoit Soliman, & le peu que je ſuis.

Qui d'un ſervile hymen feroient l'ignominie.]

C'eſt ſur-tout en ce moment que le rôle de Bajazet devient noble & intéreſſant.

Pardonnez, Acomat, je plains avec ſujet.]

Avec ſujet eſt trop lâche, il ne paroît là que pour la rime.

Peut-être je ſçaurai, dans ce déſordre extrême,
Par un beau déſeſpoir me ſecourir moi-même.]

Racine paroît avoir emprunté l'idée de ce ſecond vers de la belle repartie du vieil Horace :

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.
Horaces, acte III. ſcene VI.

L'intérêt de l'État fut leur unique loi.]

Les avis d'Acomat ſont d'un politique conſommé.

Je m'emporte, Seigneur,

corrige la hardieſſe de ſes diſcours ; c'eſt ici l'art du courtiſan adroit.

O courage inflexible ! ô trop conſtante foi.]

On lit dans l'édition de 1672 :

O courage ! ô vertus ! ô trop conſtante foi.

SCENE V.

Il eſt vrai, je n'ai pu concevoir ſans effroi,
Que Bajazet pût vivre, & n'être plus à moi.]

Cette tirade eſt pleine de ſentiment, d'élé-

gance & de vérité. Perſonne n'a écrit avec plus de grace que Racine ; c'eſt dans des rôles pareils à celui d'Atalide, que la beauté du ſtyle eſt néceſſaire.

Ne vous informez point ce que je deviendrai.]

M. l'abbé d'Olivet remarque avec raiſon qu'on ne dit point *s'informer quelque choſe*, mais *de quelque choſe.* Racine ne l'ignoroit ſûrement pas ; mais il a voulu éviter la cacophonie de *de ce que je deviendrai.*

Et je pourrai donner à vos yeux effrayés, &c.]

Atalide menace Bajazet de courir à ſa perte, ſi lui-même continue de courir à la ſienne. C'eſt le même moyen que Titus emploie auprès de Bérénice, Burrhus auprès de Néron, Œnone auprès de Phedre. Cet expédient, qui n'a rien de vicieux en lui-même, ſe rencontre trop ſouvent dans les tragédies de Racine.

Que je ſois, moins que vous, jalouſe de ma gloire ?]

Il eſt certain que l'auteur n'a point rendu ici ce qu'il a voulu dire. Atalide vouloit dire : *Pouvez-vous croire que je ſois moins jalouſe de ma gloire que vous n'êtes jaloux de la vôtre ?* Mais elle ne le dit pas.

Allez, encore un coup, je n'oſe m'y trouver.
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous ſauver.]

D'après le caractere une fois établi de Bajazet, il y a beaucoup d'adreſſe à le laiſſer ſortir ſans répondre à Atalide.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SENTIMENTS trop jaloux, c'eſt à vous de vous taire.]

Ces apoſtrophes à ſes *paſſions*, à ſes *ſentiments*, à ſon *cœur*, à ſes *yeux*, ne ſont point naturelles; ce défaut nous vient des Italiens, des Eſpagnols & des Anglois. Corneille y a tombé ſouvent, Racine quelquefois; mais la plupart de leurs ſucceſſeurs l'ont évité avec ſoin : le goût ne ſe forme que lentement.

SCENE II.

ENFIN, nos amants ſont d'accord.]

Le rôle d'Acomat qui s'eſt ſi bien annoncé dans la premiere ſcene, nous ſemble perdre de ſa nobleſſe dans celle-ci. Ce détail de réconciliation amoureuſe ne devroit être que dans la bouche d'une confidente : Acomat n'excuſe pas le poëte de ce défaut, en diſant plus bas qu'il eſt *trop heureux d'avoir pu compter cette nouvelle en paſſant.* Un perſonnage doit être amené ſur la ſcene, & non pas y paroître *en paſſant.*

Déjà, ſur un vaiſſeau dans le port préparé.]

VARIANTE.

Déjà, dans un vaiſſeau ſur l'Euxin préparé.

Chargeant de mon débris les reliques plus cheres.]

Racine eſt plein de ces ellipſes, dont quelques-unes ont beaucoup de grace.

Il y a une autre remarque à faire ici ſur le mot *débris*, employé dans ce vers: on ne dit point le *débris de quelqu'un*; ce mot ne s'emploie que pour les *choſes*.

SCENE III.

TANT *d'amour touche enfin une ame généreuſe. Hélas, que de raiſons contre une malheureuſe!*]

Atalide, annoncée pour une femme tendre & ſenſible, ſoutient toujours ſon caractere de douceur: elle n'éclate point en tranſports furieux contre Bajazet; elle prête même à ſon amant des qualités qui le font aimer davantage; ſon caractere ſert à faire ſortir celui de Roxane, qui ne parle à Bajazet de ſon amour qu'en le menaçant.

Non, vois-tu, je le nîrois en vain.]

Non, vois-tu, eſt une expreſſion trop familiere, & trop indigne de la tragédie.

La joie & les tranſports qu'on vient de m'expliquer.]

Explique-t-on *la joie* & *les tranſports*, &c.

Ces taches légeres n'empêchent point que Racine ne ſoit le plus parfait & le plus correct de nos poëtes.

Mais non, je lui veux bien épargner ce ſouci.]

Le mot de *ſouci* n'eſt point ici aſſez noble. On dit pourtant bien en poéſie *des ſoucis rongeurs, des ſoucis dévorants.* C'eſt un des caprices de la langue françoiſe qu'on ne peut définir.

Cette ſcene ne paroît pas aſſez néceſſaire. Atalide ne fait que répéter ce qu'elle a déjà dit; l'action & l'intérêt languiſſent un peu.

SCENE IV.

Et je ſerois heureux, ſi la foi, ſi l'honneur
Ne me reprochoit point mon injuſte bonheur.]

Racine a ſubſtitué ces deux vers aux ſuivants, qui ſe trouvent dans l'édition de 1672:

Et je ſerois heureux, ſi je pouvois goûter
Quelque bonheur au prix qu'il vient de m'en coûter;
Si mon cœur, *&c.*

Vous n'en auriez pas moins épouſé ma rivale;
Vous pouviez l'aſſurer de la foi conjugale.]

M. de la Motte a remarqué que Bajazet devoit arrêter Atalide en cet endroit, pour lui dire:

Que parlez-vous, Madame, & d'époux & d'amant?

En effet le dialogue en eût été plus naturel & plus vif, mais on y eût perdu huit beaux vers.

SCENE V.

L'AMOUR fit le ſerment, l'amour l'a violé.]

Nous ſommes ſurpris que Racine ait laiſſé ſubſiſter ce jeu de mots.

J'ai prononcé ſa grace, & je crois ſa promeſſe.]

VARIANTE.

J'ai prononcé ſa grace, & j'en crois ſa promeſſe.

Oui, je vous ai promis, & j'ai donné ma foi, &c.]

Au lieu de ce vers & des deux ſuivants, on lit dans l'édition de 1672:

Oui, je vous ai promis, & je m'en ſouviendrai;
Que, fidelle à vos ſoins autant que je vivrai,
Mon reſpect éternel, ma juſte complaiſance, &c.

SCENE VI.

MADAME, c'eſt aſſez:
Je conçois vos raiſons mieux que vous ne penſez.]

C'eſt ici que l'action prend plus de vigueur; c'eſt de cet endroit que le trouble va toujours croiſſant de ſcene en ſcene.

J'ai, comme Bajazet, mes chagrins & mes ſoins,
Et je veux un moment, y penſer ſans témoins.]

On peut comparer cette ſcene à la cinquieme du ſecond acte d'Iphigénie, où cette princeſſe ſoupçonne Eriphile d'être aimée d'Achille ; la différence qui ſe trouve entre ces deux ſcenes, c'eſt qu'Iphigénie eſt plus tendre, plus touchante que Roxane, quoiqu'elle ſoit bien moins paſſionnée, & qu'Atalide eſt plus intéreſſante qu'Eriphile.

SCENE VII.

De tout ce que je vois que faut-il que je penſe ?
Tous deux à me tromper ſont-ils d'intelligence ?]

Ariane, dans la tragédie de ce nom, de Thomas Corneille, ſe trouve pareillement trahie par une rivale en qui elle met toute ſa confiance. Ariane fut donnée la même année que Bajazet.

Ai-je mieux reconnu les bontés de ſon frere ?]

Ce retour de Roxane ſur elle-même donne à ſon caractere plus de nobleſſe.

L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?]

Offre eſt toujours du féminin. Racine pouvoit mettre *l'auroit-elle effrayé.* Mais cette faute lui eſt échappée.

Que veut-on ?]

Ce monologue, quelque beau qu'il ſoit,

n'eſt-il pas un peu trop long, ainſi que pluſieurs autres qu'on trouve dans la même piece? On peut remarquer que Racine ne s'en eſt pas permis l'uſage dans Britannicus : peut-être parce que les mouvements y ſont moins vifs & moins paſſionnés.

SCENE VIII.

MAIS, Madame, un eſclave arrive de l'armée.]

Quand Roxane commence à découvrir les amours de Bajazet & d'Atalide, le ſpectateur frémit pour tous les trois. Il n'eſt pas poſſible de ſuppoſer une plus belle ſituation. Mais combien le trouble & la terreur redoublent, par la nouvelle de l'arrivée d'Orcan! On ne peut trop admirer l'adreſſe avec laquelle le poëte ménage ſon action, pour la conduire au dénouement.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

APRÈS tant d'injuſtes détours, &c.]

Les billets d'amour qui produiſent les cataſtrophes, nous paroiſſent un petit moyen trop ſouvent employé dans nos pieces modernes. On en trouve très-peu d'exemples chez les anciens. Euripide s'en eſt ſervi dans ſon Iphigénie en Tauride; mais cette lettre occaſionne une des plus belles reconnoiſſances du théâtre grec.

SCENE III.

MADAME, j'ai reçu des lettres de l'armée.]

Ce vers eſt ſi ſimple qu'il paroît proſaïque; il le paroîtroit bien davantage, ſi Racine reſſembloit à ces auteurs qui, par un ſtyle brillant, croient remplacer le naturel inimitable de l'auteur de Bajazet.

Vous connoiſſez, Madame, & la lettre, & le ſeing.]

La *lettre* eſt ici pour l'*écriture*.

1) *Je me meurs.*]

Cette ſcene eſt dialoguée avec beaucoup d'art & de vivacité.

SCENE IV.

Ce n'eſt que pour ſes jours qu'elle eſt épouvantée.]

Racine avoit mis d'abord, ainſi qu'on le voit dans l'édition de 1672 :

Ce n'eſt que pour ſes jours qu'elle eſt inquiétée.

Lui-même il peut prévoir & tromper mon adreſſe.
D'ailleurs, l'ordre, l'eſclave & le viſir me preſſe.]

L'ordre & *l'eſclave* me preſſent d'immoler Bajazet, & *le viſir* de le faire couronner. Ce vers renferme, comme on voit, plus de ſens que de mots. En proſe, il faudroit abſolument un plurier, *me preſſent*, & non pas *me preſſe.*

Je ſçaurai le ſurprendre avec ſon Atalide ;
Et d'un même poignard les uniſſant tous deux,
Les percer l'un & l'autre, & moi-même après eux.]

Ajax, dans Sophocle, s'exprime à peu près de même : *O Jupiter*, s'écrie-t-il, *auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe* (Ulyſſe) *que je hais ! que ne puis-je percer le cœur de deux injuſtes rois, & me tuer moi-même après eux !* Note manuſcrite de Racine. *Sophocle* de la bibliotheque du Roi, *pag. 18.*

Virgile a fait uſage de la même idée : *Qu'avois-je à craindre ?* dit la malheureuſe Didon, *j'aurois brûlé toute la flotte troyenne, j'aurois*

immolé le pere & le fils : tous auroient péri, & je les aurois ſuivis dans le tombeau. Traduct. de l'abbé Desfontaines. *Énéid. liv. IV. v. 600*, &c.

Tout le monde connoît ces vers de Corneille :

ELVIRE.

Après tout, que penſez-vous donc faire ?

CHIMENE.

Pour conſerver ma gloire & finir mon ennui,
Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.

Le Cid, acte III, ſcene III.

Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.]

VARIANTE.

Sans doute, j'ai trouvé le parti qu'il faut prendre.

Ce monologue eſt de toute beauté, on ne peut peindre avec plus de fineſſe l'agitation, les craintes, les doutes d'une amante en fureur, qui ſe voit mépriſée. Peut-être deſireroit-on, pour la rapidité de l'action, que ce monologue fût plus court ; mais afin que le retour de Zatime fût vraiſemblable, il falloit lui donner le temps de revenir.

SCENE V.

AH ! que viens-tu m'apprendre, &c.]

Je veux tout ignorer, vient de dire Roxane. Sa confidente, qu'elle a chargée d'obſerver Atalide, revient ; à peine Roxane la voit-elle,

qu'elle lui demande ſi *Bajazet eſt amoureux* d'Atalide. L'agitation où eſt Roxane, autoriſe ces contradictions. Elles ſont même l'expreſſion néceſſaire de ſon trouble.

Que par de longs ſoupirs & des gémiſſements, &c.]

Un *cœur* qui *va ſuivre de longs ſoupirs*, ne préſente aucune image. Si Racine a voulu dire qu'Atalide étoit prête d'expirer, n'auroit-il pas dû mettre *ſon ame* au lieu de *ſon cœur?* Ces deux mots ne ſont pas ſynonymes.

Ainſi donc mon amour étoit récompenſé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laiſſé?
Ah! je reſpire enfin, &c.]

Tous ces reproches ſont imités du quatrieme livre de l'Enéide, *vers 539 & ſuivans.* Didon ſe dit à elle-même : *Voilà donc le ſort qui m'étoit réſervé! J'ai comblé les Troyens de mes bienfaits. Le ſouvenir en paroît bien gravé dans leur ame.*

Quia ne auxilio juvat ante levatos,
Et bene apud memores veteris ſtat gratia facti.

Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le ſaiſiſſe.
Que la main des muets s'arme pour ſon ſupplice.]

Didon, dans l'Enéide, *liv. IV. vers 592 & ſuiv.* donne à peu près les mêmes ordres contre Énée; c'eſt le même feu, la même vivacité chez les deux poëtes.

Non arma expedient, totaque ex urbe ſequentur,
Diripientque rates alii navalibus.... Ite,
Ferte citi flammas, date vela, impellite remos.

On ne prendra pas les armes, & on ne s'efforcera

pas d'arrêter la flotte fugitive ! Tyriens, armez-vous, déployez les voiles, ramez avec ardeur, allez brûler ces vaiſſeaux. Traduction de l'abbé Desfontaines.

Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés,
Par qui de ſes pareils les jours ſont terminés.]

Par qui, bien plus élégant en vers que *par leſquels.*

On eſt fâché que ce morceau ſoit gâté par ces deux vers, qui ne contiennent qu'une réflexion puérile. Il ſemble que dans l'agitation où ſe trouve Roxane, Racine auroit bien fait de les ſupprimer, & de faire dire à cette princeſſe, ſans lui donner le tems de reſpirer :

Cours, Zatime, ſois prompte à ſervir ma colere.

Et qui ſçait ſi déjà quelque bouche infidelle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ?]

Ces vers annoncent avec beaucoup d'adreſſe l'ordre dont Orcan eſt chargé, & qu'il exécutera dans l'acte ſuivant.

Tu ne remportois pas une grande victoire,
Perfide, en abuſant ce cœur préoccupé.]

Ces deux vers ſont une traduction de celui d'Ovide.

Fallere credentem non eſt operoſa puellam
Gloria.

Phyllis à Démophoon.

Moi qui, de ce haut rang qui me rendoit ſi fiere, &c.]

Racine paroît avoir emprunté cette idée des

reproches que ſe fait Didon. *Énéide, liv. IV. vers 373 & ſuiv.*

Hélas, dit-elle, *à qui ſe fier ! Je l'ai recueilli dans mes États après ſon naufrage, je l'ai aſſocié à mon empire ; j'ai ſauvé ſes vaiſſeaux échoués ; j'ai arraché ſes compagnons des bras de la mort : enfin je ſuis aſſez inſenſée pour l'aimer !* Traduction de l'abbé Desfontaines.

Tu pleures, malheureuſe ! Ah ! tu devois pleurer ; Lorſque, d'un vain deſir, &c.]

Tout ce diſcours eſt plein de chaleur. L'art d'exprimer les paſſions du cœur avec autant d'élégance que de vérité, ſemble n'avoir été connu que de Racine.

Dans l'Hyppolite d'Euripide, *acte IV. ſcene V.* Théſée dit également à ſon fils : *Tu pleures, perfide ! Ah ! tu devois pleurer, & prévoir la ſuite de ton fatal amour, lorſque tu conçus l'horrible deſſein d'outrager ton pere !* Théâtre des Grecs.

Didon, dans Virgile, ſe dit à peu près la même choſe : *Malheureuſe Didon ! tu ſens maintenant toute la cruauté de ton ſort ! Il falloit le prévoir lorſque tu reçus Énée, & que tu l'aſſocias à ton empire.* Énéid. liv. IV. vers 596.

Ah ! ſi, pour ſon amant facile à s'attendrir, La peur de ſon trépas la fit preſque mourir.]

Corneille avoit dit avant Racine :

Et mourir mille fois de la peur de mourir.

SCENE VI.

QUE faites-vous, Madame? En quels retardements
D'un jour si précieux perdez-vous les moments?]

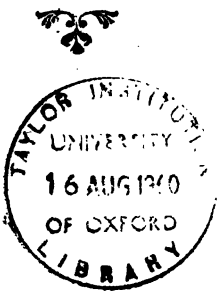
A l'instant que Roxane est déterminée à se venger, Acomat, occupé aux préparatifs du couronnement de Bajazet, ignorant d'ailleurs l'arrivée d'Orcan, & tout ce qui s'est passé, vient lui dire que tout est prêt. On touchoit à la catastrophe, mais l'arrivée d'Acomat la recule.

Quoi! déja votre amour des obstacles vaincu...]

On dit *vaincu par les obstacles*. Malherbe écrivoit, *je suis vaincu du temps*. Racine s'est permis deux fois cette même licence.

Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger.]

Dans la fureur où se trouve Roxane, Acomat n'a guere d'autre parti à prendre que celui de dissimuler l'intérêt qu'il prend à la conservation de Bajazet. L'*offre* qu'il fait à Roxane de l'aider à se *venger* de ce prince, est de la plus grande adresse.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

SCENE VII.

ROXANE, *en ſa fureur, peut raiſonner ainſi.*]

Les vers qui ſuivent celui-ci, ſont ſupérieurement écrits.

Si Roxane peut penſer que la mort de Bajazet va adoucir le ſultan, ſi Acomat eſt décidé à ſauver Bajazet, ce viſir n'auroit pas dû laiſſer ſortir la ſultane, & perdre, à raiſonner avec ſon confident, un temps qu'elle peut employer à ſe venger; il ſemble qu'Acomat ſe fie un peu trop légérement ſur l'amour que Roxane a pour Bajazet.

Ne tardons plus. Marchons. Et, s'il faut que je meure,
Mourons, &c.]

C'eſt ici qu'Acomat reprend ſon caractere; qu'il eſt grand ſans enflure, & qu'il conſerve dans ſon déſeſpoir toute ſa prudence.

Cet acte eſt plein d'intérêt, l'auteur y a développé les mouvements de l'amour avec une vérité & une vivacité frappante.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Hélas ! je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuse ! comment puis-je l'avoir perdue ?]

M. l'Abbé d'Olivet observe ici avec raison que, *puis-je l'avoir perdue*, qui se rapporte à la lettre, peut également se rapporter à la *vue*, & qu'on peut corriger cette équivoque en transposant ainsi ces deux vers :

Malheureuse ! comment puis-je l'avoir perdue ?
Hélas ! je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue.

mais nous pensons que ce désordre convient mieux à la situation d'Atalide.

On est peut-être un peu surpris que cette princesse, que Roxane fait garder à vue, revienne ici seule ; mais Racine, qui prévoyoit tout, lui a fait dire à la fin de ce monologue : On me tient enfermée.

J'ai senti défaillir ma force & mes esprits.]

Le mot de *défaillir* paroît avoir vieilli, nous n'en connoissons point qui l'ait remplacé ; *affoiblir* seroit plus foible & ne peindroit pas si bien.

On devroit conſerver des termes auſſi pittoreſques ; les ſupprimer, c'eſt apauvrir la langue.

Sur qui ſera d'abord ſa vengeance exercée ?]

Nous n'approuvons point cette inverſion qui ſemble un peu forte.

SCENE II.

RETIREZ-VOUS.]

Atalide eſpere qu'elle va être informée *du ſort* de Bajazet ; mais Roxane lui dit, en entrant ſur la ſcene, de *ſe retirer*. Racine, qui ſçavoit ſi bien peindre l'amour, a ſouvent employé des illuſions naturelles à cette paſſion pour faire un contraſte avec ce qui ſuit.

SCENE IV.

JE *ne vous ferai point de reproches frivoles*, &c.]

On a prétendu que la mort de Monaldeschi, que la reine Chriſtine fit aſſaſſiner le 10 novembre 1657 à Fontainebleau, *après lui avoir montré quelques lettres qu'il avoit écrites, & lui avoir reproché ſon infidélité, &c.* (Mém. pour l'hiſtoire, par le pere d'Avrigny, *tom. III. pag. 523*) avoit fait imaginer à Racine une ſcene pareille entre Roxane & Bajazet. C'eſt plutôt du quatrieme livre de Virgile, que ce poëte a emprunté l'idée de cette ſituation. Ceux qui

aiment à comparer, pourront oppoſer la juſtification de Bajazet à celle d'Énée, & les reproches de Didon à ceux de Roxane : ils verront que Didon, plus vive, plus paſſionnée, plus emportée dans ſa fureur, eſt auſſi plus touchante que Roxane ; que Bajazet, plus coupable qu'Énée, eſt cependant plus intéreſſant que lui.

Et je ne vous dirois que ce que vous ſçavez.]

Ce vers contient une naïveté puérile ; Racine auroit mieux fait de s'en tenir au mot *vous vivez*, qui diſoit tout.

Malgré tout mon amour, ſi je n'ai pu vous plaire, &c.]

Le mot d'*amour* eſt répété quatre fois en huit vers ; cette légere inadvertance peut échapper à l'écrivain le plus correct ; mais la foule des critiques minutieux jugent ſouvent, ſur de pareilles négligences, un ouvrage plein de talent & de chaleur.

Verùm ubi plura nitent in carmine, non ego paucis Offendar maculis, &c.

dit le judicieux Horace, *art poétique, vers 351.* Intéreſſer, voilà le premier objet ; la correction n'eſt que le ſecond.

Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoiſſance, Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance.]

Dans l'édition de 1672, au lieu de ces vers, on lit ceux-ci :

Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoiſ-
ſance,
D'un amour appuyé ſur tant de confiance.

Ne prétendrois-tu point, par de fauſſes couleurs.]

On trouve dans la premiere édition :

Ne prétendrois-tu point, par tes fauſſes couleurs.

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre ſincere, &c.]

On trouvera peut-être cette juſtification un peu longue ; Racine auroit pu la reſſerrer davantage.

J'aime, je le confeſſe. Et devant que votre ame, Prévenant mon eſpoir, m'eût déclaré ſa flamme.]

VARIANTE.

J'aime, je le confeſſe. Et devant qu'à ma vue, Prévenant mon eſpoir, vous fuſſiez apparue.

Devant que n'eſt plus d'uſage, quoique Deſpréaux s'en ſoit ſervi pluſieurs fois.

Ai-je pu vous tromper par des promeſſes feintes? Songez combien de fois vous m'avez reproché, &c.]

Racine avoit mis d'abord :

Loin de vous abuſer par des promeſſes feintes, Songez combien de fois vous m'avez reproché, *&c.*

Plus l'effet de vos ſoins, & ma gloire étoient proches, &c.]

VARIANTE.

Plus l'effet de vos ſoins, plus ma gloire étoient proches.

Contenté votre orgueil, & payé vos bontés.]

Il y a dans l'édition de 1672 :

Contenté votre gloire, & payé vos bontés,

A quel indigne honneur m'avois-tu réſervée ?]

Honneur eſt ici employé par ironie ; il eſt plus fort qu'*affront*.

Traînerois-je en ces lieux un ſort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné, &c.]

Un même ſentiment fait parler Didon dans Virgile. *Énéid. liv. IV. vers 534.*

En quid agam ? Rurſus ne procos irriſa priores
Experiar, Nomadumque petam connubia ſupplex,
Quos ego ſum toties jam dedignata maritos ?
Iliacas igitur claſſes, atque ultima Teucrûm
Juſſa ſequar ?

Que ferai-je, ſe dit-elle à elle-même ? Eſſuierai-je les railleries de mes premiers amants ? Irai-je humblement offrir ma main à ces princes Nomades, dont j'ai tant de fois dédaigné les pourſuites ? Irai-je me jetter entre les bras des Troyens, & m'abandonner à eux en eſclave ? Traduction de l'abbé Desfontaines.

Dans les mains des muets viens la voir expirer.]

Racine, dans l'édition de 1672, a ſubſtitué ce vers au ſuivant :

De ton cœur par ſa mort viens me voir aſſurer.

Et, libre d'un amour à ta gloire funeſte.]

Il y a ici une amphibologie de mots. *Funeſte*, par le ſens, ſe rapporte à l'*amour* ; &, par l'ordre grammatical, à la *gloire*. Pour l'ôter, il faudroit tourner le vers ainſi :

Et, libre d'un amour ſi funeſte à ta gloire.

Cette remarque ne peut être utile qu'aux jeunes gens.

Ta grace eſt à ce prix, ſi tu veux l'obtenir.]

Cette propoſition, tout affreuſe qu'elle eſt, ne cauſe que de la terreur, parce qu'elle eſt inſpirée à Roxane par une paſſion violente.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir.]

Cette répartie vive & forte peut être due à Corneille, qui fait dire à la reine Viriate :

Je me réſoudrois à cet excès d'honneur,
Pour mieux choiſir la place à lui percer le cœur.
Sertorius, acte V. ſcene IV.

De mes emportements elle n'eſt point complice,
Ni de mon amour même, & de mon injuſtice.]

Dans les regles de la grammaire, il faudroit répéter *ni*, à la place de la conjonction *&*; mais les poëtes ont quelquefois le droit de ſe mettre au-deſſus des regles :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
De arte poëticâ, verſ. 10.

Il n'y a point de langue où ils ſoient plus gênés que dans la nôtre ; & leurs privileges ſont trop peu nombreux pour les leur chicaner.

Loin de me retenir par des conſeils jaloux.]

Après ce vers, Racine a ſupprimé les ſix vers ſuivants, qui ſe trouvent dans l'édition de 1672 :

Loin de me retenir par des conſeils jaloux,
Si mon cœur l'avoit crue, il ne ſeroit qu'à vous.
Confeſſant vos bienfaits, reconnoiſſant vos charmes,

Elle a, pour me fléchir, employé juſqu'aux larmes.

Toute prête vingt fois à ſe ſacrifier,
Par ſa mort, elle-même, a voulu nous lier.
En un mot, *&c.*

Sortez.]

Sortez, qui ne ſignifie rien par lui-même, eſt ici d'une grande beauté, parce que Roxane a dit dans la ſcene précédente, en parlant de Bajazet :

S'il ſort, il eſt mort.

La gradation qui regne dans cette ſcene eſt admirable; c'eſt du fond même de la paſſion que naît la cataſtrophe.

SCENE VI.

MADAME, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.]

Invincible à tant d'attraits, ne ſe peut dire; *inſenſible*, ſeroit plus correct.

Et de ma mort enfin le prenant à partie.]

Le prenant à partie, terme de procédure.

Et ne vous montrez point à ſon cœur éperdu, &c.]

Ce ſentiment généreux & délicat eſt fort touchant. Il ſeroit plus d'effet, ſi la mort de Bajazet n'étoit pas décidée.

J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.]

T. Corneille, dans le Comte d'Eſſex, a fait une ſcene entre la ducheſſe d'Irton & Eliſabeth, que l'on peut comparer à celle-ci : le plan eſt le même ; mais les vers ne peuvent entrer en comparaiſon avec ceux de Racine.

Je ne mérite pas un ſi grand ſacrifice, &c.]

Que Roxane outragée dans ſon amour, trahie dans ſes projets ambitieux, égorge dans ſa fureur la maîtreſſe & l'amant, ſa fureur eſt en quelque façon ſon excuſe : mais que, pendant qu'on aſſaſſine Bajazet, & qu'elle médite de ſe défaire d'Atalide, elle plaiſante par une ironie froide & barbare une femme qui ſe jette à ſes pieds pour avouer ſon crime, & qui a la délicateſſe de ſe ſacrifier elle-même pour lui donner les moyens de plaire à ſon amant; nous l'avouons ici, cette cruauté révolte le ſpectateur.

SCENE VIII.

HÉLAS ! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?]

Ce vers paroît tout à fait déplacé dans la bouche d'Atalide ; elle ne doit former des vœux que pour Bajazet, dont elle eſt aimée.

Il y va de ma vie, & je ne puis rien dire.]

Il y a beaucoup d'adreſſe dans ce ſilence ; il

y en auroit bien davantage, ſi Zatime n'avoit pas dit auparavant :

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

C'eſt aſſurément dire aſſez ouvertement ſon ſecret.

SCENE IX.

Je cours tout le ſerrail ; &, même dès l'entrée, &c.]

VARIANTE.

Je cours tout ce palais ; &, même dès l'entrée, &c.

SCENE X.

Hé bien, Zayre ? Qu'eſt-ce ?]

Maniere de parler qui tient trop du langage familier.

Juſte Ciel ! l'innocence a trouvé ton appui.]

VARIANTE.

Juſte Ciel ! l'innocence a trouvé votre appui.

SCENE XI.

ADOREZ, a-t-il dit, *l'ordre de votre maître; De ſon auguſte ſeing reconnoiſſez les traits, Perfides, & ſortez de ce ſacré palais.*]

Racine a ſubſtitué ces trois vers aux ſuivants, qu'on lit ainſi dans l'édition de 1672:

Connoiſſez, *a-t-il dit*, l'ordre de votre maître,
Perfides; & voyant le ſang que j'ai verſé,
Voyez ce que m'enjoint ſon amour offenſé.

Il nous a déployé l'ordre, dont Amurat, &c.]

Déployé eſt le mot propre, à cauſe de la forme des lettres du grand ſeigneur. Ainſi on a eu tort de critiquer cette expreſſion. *Remarques de Louis Racine*, tom. I. pag. 467.

L'ignorez-vous?]

VARIANTE.

Ne le ſaviez-vous pas?

Son amante en furie;
Près de ces lieux, ſeigneur, craignant votre ſecours,
Avoit au nœud fatal abandonné ſes jours.]

Ces trois vers ſe trouvent autrement qu'ils ne ſont ici, dans l'édition de 1672.

Cette furie,
Près de ces lieux, ſeigneur, craignant votre ſecours,
Avoit à ce perfide abandonné ſes jours.

L'art

L'art de dire les plus petites choſes avec nobleſſe, étoit ignoré avant Racine & Boileau, qui ont donné à la poéſie & à la langue françoiſe une perfection dont vraiſemblablement elles ne feront que décroître. Les poëtes ont formé toutes les langues.

Nous l'avons rencontré,
De morts & de mourants noblement entouré,
Que vengeant ſa défaite, &c.]

La conſtruction de cette phraſe eſt déſagréable & incorrecte. Le *que* eſt trop éloigné, à cauſe de l'inverſion *de morts & de mourants*, auxquels il ſe rapporte.

On trouve dans Pierre Corneille une image qui eſt à peu près ſemblable à celle-ci, mais qui eſt rendue avec bien moins de nobleſſe & d'exactitude.

Je l'ai vu tout ſanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

Le Cid, acte I. ſcene VI.

Et, juſqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaiſſeaux tout prêts je viens vous retrouver.]

On ne ſçait à quoi ſe rapporte *juſqu'au pied*; peut-on dire *je viens vous retrouver ſur mes vaiſſeaux tout prêts juſqu'au pied des murs que la mer vient laver?* Nous craignons que le texte n'ait été altéré ici; car nous croyons avec peine que Racine, cet écrivain ordinairement ſi clair, ait laiſſé ſubſiſter une choſe qu'on ne peut entendre.

SCENE DERNIERE.

Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux ;
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.]

Peut-être desireroit-on que la douleur d'Attalide, qui par son imprudence vient d'être cause de la mort de son amant, éclatât en des transports plus vifs ; il nous semble aussi qu'elle ne devroit point faire l'énumération de ce que le spectateur sçait. Lorsque dans Zaïre, Orosmane détrompé se punit de son erreur, sa douleur est bien plus sombre & plus expressive : ce ne sont que des sanglots qui s'échappent ; son silence même annonce le dessein qu'il médite.

FIN.

EXAMEN
DE BAJAZET.

UNE ſultane ambitieuſe, jalouſe du titre d'épouſe qu'elle n'a pu obtenir, médite une révolution dans l'État. Elle profite de l'abſence du ſultan, pour l'exécuter, & pour donner l'empire à l'un des freres de ce même ſultan. Roxane, qui a ordre de faire mourir Bajazet, conſent à le ſauver, à condition qu'il l'épouſera. Le prince, occupé d'une autre paſſion, rejette ſa propoſition. La ſultane, par une lettre interceptée, découvre cette intrigue; elle le livre à la mort qu'elle reçoit elle-même par ordre du ſultan qu'elle a trahi. Voilà toute la piece de Bajazet.

Racine ſentit très-bien que ce ſujet n'étoit qu'une intrigue amoureuſe, fort commune; pour y répandre plus de dignité, il y a joint un viſir mécontent, qui craint pour ſa tête, & qu'il a rendu l'ame de la révolution. L'auteur s'eſt plu

à peindre dans Acomat un miniſtre vieilli dans les emplois militaires & dans les maximes de cour ; en effet, le rôle de ce viſir eſt un chef-d'œuvre de politique & d'habileté : mais quelque beau que ſoit ce caractere, quelque adreſſe que l'auteur ait miſe à le faire tenir au ſujet principal, il n'eſt pourtant qu'un perſonnage épiſodique : tout l'intérêt devroit, ſelon nous, ſe raſſembler ſur Bajazet ; & le viſir lui-même ne devroit être que le miniſtre de l'ambition & des projets de ce prince.

Le reproche qu'on a fait à Racine, d'avoir un peu trop franciſé dans cette piece les perſonnages Turcs, tombe principalement ſur Bajazet, qui, pour reſter fidelle à Atalide, expoſe les jours de cette princeſſe, ceux d'un miniſtre qui lui eſt dévoué, ceux d'une ſultane qui riſque tout pour lui conſerver la vie & lui donner l'empire. Il deſire le trône & la liberté, & il ne fait rien pour les obtenir ; il ſemble même, à en juger par la maniere dont il agit, qu'il a un intérêt contraire à cette révolution : il eſt vrai qu'il parle quelquefois avec aſſez de fermeté, mais cette fermeté eſt démentie par ſes actions.

Roxane, fiere & emportée, eſt ſouvent peinte avec des couleurs très-vives; mais nous croyons que ſa paſſion auroit pu être plus forte, & que ſouvent Racine auroit dû déchirer quand il n'eſt que touchant. Hermione, qui a à peu près le même caractère, & qui eſt preſque dans la même ſituation que Roxane, lui eſt bien ſupérieure par la force & la vivacité de ſa paſſion.

Atalide, rivale ſecrette de celle dont elle eſt la confidente, reſſemble beaucoup à Phedre dans Ariane, qui, donnée dans le même temps que Bajazet, balança un peu ſon ſuccès; mais la douceur & la délicateſſe d'Atalide, ſa paſſion pour Bajazet, les remords qu'elle éprouve, le ſacrifice qu'elle veut faire de ſon amour, rendent ſon rôle bien plus intéreſſant que celui de Phedre; & Ariane, à tous égards, eſt bien inférieure à Roxane.

Enfin le ſujet de Bajazet eſt expoſé avec un art & un naturel étonnant: toute la piece eſt conduite avec une adreſſe infinie; l'intérêt croît toujours de ſcene en ſcene & d'acte en acte; &, lorſque l'action paroît finie, elle eſt renouée tout-à-coup par quelque fil qu'on n'avoit

point prévu & qui tient toujours l'attention en ſuſpens.

Le public, accoutumé à la verſification d'Andromaque, de Bérénice, de Britannicus, trouva celle de Bajazet un peu plus négligée. Dans les moments où la paſſion éclate, il ſe trouve, il eſt vrai, des morceaux qui ne peuvent avoir été faits que par un très-grand verſificateur. Mais le ſtyle, quoique toujours ſimple, naturel, harmonieux, élégant même, n'eſt peut-être pas auſſi plein, auſſi précis, auſſi correct & auſſi flatteur que celui de ſes autres chef-d'œuvres.

REMARQUES
SUR MITHRIDATE.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

NOUS avons vu juſqu'ici Racine s'approprier les richeſſes des principaux tragiques grecs dans Andromaque & dans la Thébaïde ; dérober le ſel attique d'Ariſtophane dans les Plaideurs ; égaler, dans Britannicus, l'hiſtorien Tacite dans la peinture des mœurs & des intrigues de la cour de Néron ; & ſe montrer ſupérieur, dans Bérénice, aux anciens poëtes élégiaques, par l'expreſſion touchante du ſentiment. Il s'ouvrit une nouvelle carriere dans Mithridate. On avoit reproché à cet illuſtre poëte d'avoir prêté aux perſonnages de Bajazet des ſentiments françois ; Racine voulut faire connoître, en peignant le héros du Pont, qu'il étoit capable de donner aux grands hommes de l'antiquité toute leur reſſemblance.

Ce fut au mois de janvier 1673, que la piece de Mithridate fut jouée ſur le

théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Le 12 du même mois l'auteur d'Andromaque alla s'asseoir dans l'académie françoise, à côté de l'auteur de Cinna. Fléchier, évêque de Nîmes, y fut reçu conjointement avec Racine.

La Calprenede & Scudéry avoient déjà traité le sujet de Mithridate. Le premier, emporté par une imagination déréglée, se peignoit toujours dans ses personnages 1). L'autre, trop foible pour peindre avec succès un héros tel que Mithridate, ne réussit, comme lui, qu'à le défigurer. La piece de Racine ne ressemble en rien à celles de ces deux auteurs; ce poëte, pour nous servir du mot attribué à Virgile, ne trouva point d'*or dans le fumier de ces Ennius*. Ainsi le lecteur nous dispensera d'entrer dans de plus grands détails à leur égard.

Il paroît que la piece de Racine, si

---

1) *C'est en parlant de cet auteur, que Despréaux dit*, art poétique, *chant III. vers* 127 :

Souvent sans y penser, un écrivain qui s'aime,
Forme tous ses héros semblables à soi-même.
Tout a l'humeur gasconne, en un auteur gascon.
Calprenede & Juba parlent du même ton.

l'on en excepte la farce insipide d'Apollon vendeur de Mithridate par Barbier d'Aucour, n'éprouva que peu ou point de contradictions.

Corneille, que la chûte de Bérénice auroit dû faire renoncer au théâtre, s'acharnoit toujours à ne point abandonner la carriere à son rival : il donnoit, ainsi que lui, une piece tous les ans ; mais ce n'étoit plus l'auteur du Cid, des Horaces, & de Cinna : ce champ, qui avoit été témoin de ses triomphes, ne l'étoit plus alors que de ses défaites. Ses derniers ouvrages, fruits d'une vieillesse épuisée, se ressentoient du temps où il les avoit conçus ; c'étoit le soleil qui, en se couchant, jette encore quelque clarté, mais qui n'a plus l'éclat de son midi. Racine, au contraire, paroissoit chaque jour acquérir un nouveau mérite & de nouveaux partisans. La représentation de Pulcherie, que le grand nom de son auteur n'empêcha point de tomber, fut l'époque où la disgrace de Corneille éclata davantage. Son rival, peu de temps après, donna Mithridate, qu'on reçut avec les plus grands applaudissements. Racine gagna beaucoup à la com-

paraiſon qu'on fit de ces deux pieces ; le parti de Corneille, qui n'étoit pas déjà fort nombreux, s'affoiblit de plus en plus. C'eſt alors que ce grand homme, dont le génie avoit créé en France tous les genres de ſpectacles, pouvoit ſe dire à lui-même ce que Pompée oſa dire à Sylla : *Ne ſçais-tu pas que tous les yeux ſe tournent vers le ſoleil levant ?*

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il n'y a gueres de nom plus connu que celui de Mithridate.]

Le roi de Pont, dont il s'agit ici, eſt Mithridate VII, ſurnommé *Eupator*, ou *le Grand*, célebre par ſon goût pour les arts & les ſciences, ſa mémoire prodigieuſe, la vaſte étendue de ſon génie, & le deſſein qu'il forma de chaſſer les Romains de l'Aſie. Tout le monde ſçait qu'il parcourut les différents royaumes de ce vaſte continent pour exécuter ce grand projet; & que dans l'eſpace des trois années qu'il employa à ce voyage, il obſerva les coutumes, les loix, les mœurs des peuples qu'il vouloit ſoumettre à ſon obéiſſance; qu'il apprit leurs différents langages, & prit la connoiſſance la plus exacte de leurs forterefſes.

Sa haine violente contre les Romains.]

Connue ſur-tout par un trait de barbarie ſinguliere, qui avoit été juſques-là ſans exemple, & qu'on a depuis imitée & conſacrée dans nos faſtes, ſous le nom de *vêpres ſiciliennes*, &c. Mithridate ayant fait poignarder dans un même jour tous les Romains qui étoient établis dans les différentes villes de l'Aſie. Un ſeul ordre, envoyé à tous les gouverneurs des provinces, & aux magiſtrats des villes de l'Aſie mineure, fut le ſignal de cette proſcription; ceux qui purent ſe retirer dans les iſles flottantes de la

Lydie, furent les seuls qui échapperent à ce carnage. Toutes les villes se disputerent à l'envi de barbarie & de férocité. Les Cauniens les surpasserent toutes en cruauté : les Tralliens furent le seul peuple qui ne put se porter à cet excès de férocité. Le nombre des Romains qui périt dans ce jour, fut, dit-on, de 150000 hommes. *Uná die*, dit Ciceron, *uno nuncio, atque uná litterarum significatione, cives Romanos necandos trucidandosque denotavit.* Orat. *pro lege manilia.* Mithridate ne respecta que la mémoire de Mutius Scévola ; *ibid.* in Verrem IV. & *mémoires de l'academie des belles-lettres*, tom. I. pag. 354.

Et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses.]

Nous observerons ici que Mithridate est un des princes les plus cruels de l'antiquité, qu'il étendit sa cruauté jusques sur sa mere, qu'il fit empoisonner ses sœurs, ses femmes, ses fils, Ariarathe, Mithridate, Exipodras, Xipharès, &c. que ses amis furent tour à tour sacrifiés à ses soupçons, à ses craintes, à son ambition. *Photius*, chap. XXXII. *Strabon*, liv. X. pag. 477. *Justin*, liv. XXXVII, chap. 1. *Servius*, Enéid. liv. I.

Au lieu de la conduire à sa fin.]

La préface qui se trouve à la tête de l'édition de 1673, est la même, à peu près, pour le fond, que celle-ci ; elle finit en cet endroit.

J'ai choisi Monime entre les femmes]

Ce fut à Stratonicée, ville d'Ionie, que Mithridate connut cette princesse. *Appien, guer. de Mithr.* pag. 184. Plutarque dit, pag. 440 de la vie de Lucullus, que Mithridate employa toutes sortes de moyens pour engager Monime à répondre à sa passion, qu'il lui envoya même en une seule fois quinze mille pieces d'or, & qu'elle résista toujours à ses sollicitations. Il rapporte cependant ailleurs qu'après la défaite de Mithridate, Pompée s'empara d'une forteresse dans laquelle il trouva les lettres lascives que Monime avoit écrites à ce roi, & les réponses que Mithridate lui avoit faites. *Ibid.* vie de Pompée, pag. 543.

Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle.]

Monime étoit morte lors de la défaite de Mithridate par Pompée, où l'action de cette pieçe paroît commencer. Racine la fait vivre cependant jusqu'à cette époque, parce qu'elle étoit essentielle à son drame. C'est là un de ces *événements* qu'il a pris la liberté de *rapprocher* du temps où il le vouloit placer. On a eu tort de le lui reprocher.

Elle livra aux Romains une place de grande importance.]

C'étoit la forteresse de Symphorium, dont elle ouvrit les portes à Pompée. *Plutarque*, vie de Pompée.

ACTEURS.

PHARNACE, XIPHARÈS, fils de Mithridate, mais de différentes meres.]

Ces différentes meres étoient Stratonice, mere de Xipharès, & Laodice, sœur de Mithridate & mere de Pharnace.

REMARQUES SUR MITHRIDATE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LES Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon pere,
Et trompé, dans la nuit, ſa prudence ordinaire.]

Ce fut près de la ville de Daſtire, que Pompée ſurprit Mithridate & le renferma dans ſon camp par un rempart de cent cinquante ſtades de circuit. Mithridate ne le franchit qu'à la faveur des ténebres, & fut vaincu la nuit ſuivante.

Ainſi ce roi, qui ſeul a, durant quarante ans,
Laſſé tout ce que Rome eut de chefs importants, &c.]

C'eſt d'après Juſtin, liv. XXXVII. chap. 1; Florus, liv. III. chap. 5; Eutrope, liv. VI.

Oroſe, liv. VI. chap. 1. que Racine donne une durée de *quarante ans* à la guerre que firent les Romains à Mithridate; elle ne dura cependant que *trente ans*, comme on le voit dans l'inſcription ſuivante, miſe au-deſſous des dépouilles que Pompée conſacra à Rome dans le temple de Minerve.

Cn. Pompeius, imp.
Bello XXX. annorum confecto,
Fuſis, fugatis, occiſis, in deditionem acceptis
Hominum centies, vicies ſemel LXXXIII. M.
Depreſſis aut capeis navibus DCCCXLVI.
Oppidis, caſtellis, MDXXXVIII in fidem receptis:
Terris à Mæotis lacu ad Rubrum mare ſubactis.
Votum merito Minervæ.

Pline, liv. VII. cap. 36.

Vous, Seigneur! Quoi! l'ardeur de régner en ſa place.]

Au lieu de ce vers, on lit dans l'édition de 1673:

Vous, Seigneur, quoi! l'amour de régner à ſa place.

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime, &c.]

Nous croyons avec Louis Racine, *Remarques*, tom. I. page 488, qu'au lieu de:

Je m'en vais t'étonner:

il auroit été mieux de faire dire à Xipharès:

Je te vais étonner.

On peut voir ici avec quel art le poëte a observé la regle de ſon ami Boileau :

Le ſujet n'eſt jamais aſſez tôt expliqué.

Art poétique, chant III. vers 37.

Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers ſoupirs, &c.]

De quelle utilité eſt-il que Xipharès *marque* à Arbate *la violence* de ſon *amour?*

Louis Racine penſe, avec raiſon, que ce vers, ainſi tourné, ſeroit mieux lié avec le ſuivant :

Que ne puis-je à tes yeux marquer ſa violence,
Et mes premiers ſoupirs.

Remarques, tom. I. pag. 489.

Il la vit. Mais, au lieu d'offrir à ſes beautés.]

Autrefois on employoit indifféremment le mot de *beauté* au pluriel ou au ſingulier, mais aujourd'hui on ne ſe ſert plus que du ſingulier en parlant des *perſonnes*, & du pluriel en parlant des *choſes*; par exemple, on diroit très-bien : madame de Maintenon avoit de la *beauté*, & la piece de Mithridate a des *beautés*.

Quand je ſçus qu'à ſon lit Monime réſervée,
Avoit pris, avec toi, le chemin de Nymphée.]

Réſervée & *Nymphée* ne riment point enſemble. Racine le ſçavoit bien; mais le petit nombre de mots qui riment avec *Nymphée*, doit faire pardonner cette négligence à un poëte auſſi exact ſur cet article.

La place & les tréſors confiés en ſes mains.]

On dit *ſe confier en quelqu'un* & *confier quelque choſe à quelqu'un.* Ainſi Racine auroit pu très-aiſément corriger cette faute, ſans changer ſon vers.

Tout reconnut mon pere ; & ſes heureux vaiſſeaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.]

Quelques critiques ont prétendu que *les vents & les eaux* n'étoient point les *ennemis des vaiſſeaux.* Peut-être cette idée eſt-elle un peu trop recherchée ; il nous ſemble cependant que Racine a bien pu dire que Mithridate ayant diſſipé ſur mer tous ſes ennemis, il n'avoit plus à combattre que *les vents* contraires *& les eaux* agitées, qui ſont, à proprement parler, *les ennemis* les plus à craindre dans la navigation.

Rencontrerent Pharnace au pied de ſes remparts.]

Racine avoit mis d'abord, ainſi qu'on le voit dans l'édition de 1673 :

Virent d'abord Pharnace au pied de ſes rem-
parts.

Quelque malheur qu'il en puiſſe avenir.]

Cette expreſſion *qu'il en puiſſe avenir*, peu digne de la haute poéſie au tems de Racine, ſeroit à peine aujourd'hui françoiſe.

Voilà tous les ſecrets que je voulois t'apprendre.]

Cette expoſition eſt bien inférieure à celle de Bajazet, & même à celle des autres pieces de Racine. On voit un peu trop que le long

récit que fait Xipharès de ſes amours, s'adreſſe moins à Arbate qu'aux ſpectateurs.

Le Pont eſt ſon partage, & Colchos eſt le mien.]

Il n'y a jamais eu de ville dans la Colchide, qui ait porté le nom de *Colchos*. Racine ne l'emploie ici que comme le nom propre d'une région, puiſqu'il oppoſe royaume à royaume, & le Pont à Colchos.

Ont compté ce Boſphore au rang de leurs provinces.]

On dit en proſe, *compter au nombre* & *mettre au rang.*

Ne ſçais-je pas que ma mort aſſurée, &c. *Sçais-je pas que mon ſang.*]

Ne ſçais-je pas..... Sçais-je pas. Il falloit choiſir entre ces deux manieres.

Mais on vient. Cours, ami. C'eſt la reine elle-même.]

Ces paroles, *cours, ami*, feroient préſumer qu'Arbate eſt envoyé quelque part. Cependant elles ne ſignifient que *retire-toi.*

SCENE II.

SEIGNEUR, je viens à vous : car enfin, aujourd'hui,
Si vous m'abandonnez, quel ſera mon appui ? &c.]

Monime vient ſe plaindre à Xipharès de Pharnace ; cette arrivée a toujours paru un

chef-d'œuvre d'adreſſe, & tout ce que dit Monime nous ſemble un modele de ſtyle.

On a reproché à Racine de reſſembler à ces peintres qui n'ont qu'un ſeul portrait dans la tête. En effet, Britannicus, Bajazet, Xipharès & Hippolite, ſont de jeunes princes amoureux qui paroiſſent être formés ſur le même modele; Monime, Andromaque, Bérénice & Iphigénie, ont à peu près le même caractere de tendreſſe & de vertu; Atalide & Eriphile ſe reſſemblent; Roxane & Hermione ſont preſque dans les mêmes ſituations: mais les nuances dont tous ces caracteres ſont revêtus, en font ſeules la différence.

Nous remarquerons ici, en paſſant, que Racine excelle ſur-tout à peindre le caractere d'une femme pleine de douceur, de tendreſſe & de vertu; Monime, Andromaque, Bérénice & Iphigénie ſont, en ce genre, des modeles inimitables.

Si vous aimer, c'eſt faire un ſi grand crime,
Pharnace n'en eſt pas ſeul coupable aujourd'hui.]

Quelques critiques ſpécieux ont prétendu que Xipharès ne devroit pas prendre l'inſtant où on vient de lui annoncer la mort de ſon pere pour déclarer ſon amour à *Monime:* nous répondons que Xipharès, plein de ſa paſſion, ne parle de ſon amour à cette princeſſe, que lorſque Pharnace a déclaré le ſien; que la circonſtance où Xipharès ſe trouve obligé de faire cet aveu, eſt plus que ſuffiſante pour le juſtifier.

Contre un ſang malheureux, né pour vous tourmenter,
Pere, enfans animés à vous perſécuter.]

Ce dernier vers nous paroît tout-à-fait inutile; d'ailleurs rien ne le lie, ni avec ce qui le précede, ni avec ce qui le ſuit.

Ne vous ſouvient-il plus, ſans compter tout le reſte.]

Il faut déplorer la gêne de la rime, qui coûtoit même à Racine de mauvais hémiſtiches.

Avouez-le, Madame,
Je vous rappelle un ſonge effacé de votre ame.]

Quelle image agréable! Si l'Inès de la Mothe étoit auſſi bien écrite, cette tragédie, déjà ſi belle par le pathétique, ſeroit le chef-d'œuvre des pieces du théâtre.

Contente & réſolue à l'hymen de mon pere,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guere.]

Ces vers rappellent la malheureuſe hiſtoire de *Dom Carlos* & d'*Eliſabeth de France*, dont Saint-Réal nous a fait un tableau ſi frappant, & que, ſous le nom d'Andronic, on trouve encore dans Campiſtron.

Prince... n'abuſez point de l'état où je ſuis.]

Antigone dit de même à Créon, dans la Thébaïde:

Vous abuſez, Créon, de l'état où nous ſommes.

Tom. I. pag. 43.

Les plaiſants du parterre riroient aujourd'hui d'une expreſſion pareille.

Vous n'avez pas beſoin d'un injuſte pouvoir.]

Cette réponſe, & la ſituation dans laquelle elle eſt faite, eſt à peu près la même que celle d'Aricie, lorſqu'Hippolite lui fait l'aveu de ſa paſſion.

SCENE III.

PUIS-JE, laiſſant la feinte & les déguiſements, Vous découvrir ici mes ſecrets ſentiments ?]

Au lieu de ces deux vers, il y a dans l'édition de 1673 :

Puis-je, en vous propoſant mes plus chers intérêts,
Vous découvrir ici mes ſentiments ſecrets ?

Je crois que je vous ſuis connue.
Ephèſe eſt mon pays : mais je ſuis deſcendue, &c.]

Tout ce que Monime dit ici, étoit ſans doute connu de Pharnace : mais elle ne lui rappelle *ſes aïeux* & *ſa naiſſance*, que parce que Pharnace paroît l'oublier, en lui parlant d'un ton impérieux. L'auteur ne pouvoit, avec plus d'adreſſe, faire connoître Monime aux yeux des ſpectateurs.

Et les Romains vainqueurs, pour premiere victime, Prirent Philopœmen, le pere de Monime.]

Il ne faut point confondre ce *Philopœmen* avec le célebre général des Achéens, dont Plutarque a écrit la vie, & qui étoit mort près de

de ſoixante ans avant la naiſſance de Mithridate.

D'un pays que par-tout leur armée environne.]

Racine a ſubſtitué ce vers au ſuivant, qui ſe trouve dans l'édition de 1673 :

D'un pays que la guerre & leur camp environne.

Si, laiſſant en effet les vains déguiſements,
Vous m'aviez expliqué vos ſecrets ſentiments.]

VARIANTE.

Si vous-même, laiſſant ces vains déguiſements,
Vous m'aviez expliqué vos propres ſentiments.

Ce roi, que l'orient, tout plein de ſes exploits,
Peut nommer juſtement le dernier de ſes rois, &c.]

On ne peut donner une plus grande idée de Mithridate Eupator. Racine l'a empruntée de Velleius Paterculus, qui regardoit ce roi célebre comme le dernier de ceux qui avoient ſçu conſerver leur indépendance. *Ultimus regum ſui juris præter Parthos*, liv. II. chap. 38.

N'accuſe point le ciel qui le laiſſe outrager,
Et des indignes fils qui n'oſent le venger ?]

L'abbé Desfontaines fait ſur ce dernier vers une obſervation que nous croyons juſte. *Il étoit aiſé*, dit-il, *à Racine de mettre ſes à la place de des; la phraſe en ſeroit même devenue plus claire, & le venger ſe ſeroit plus immédiatement rapporté à Mithridate.* Œuvres de Racine, Amſterdam, 1743, tom. III. pag. 199.

Votre exemple n'eſt pas une regle pour moi.]

La Mothe a dit, dans Inès :

Vos diſcours ne ſont pas une regle pour moi ;
Vous parlez en ſoldat, je dois agir en roi.

Le premier de ces vers eſt une imitation de celui de Racine ; & le ſecond eſt pris mot à mot du Cid, acte II. ſcene XI.

Ici vous y pourriez rencontrer votre perte...]

Cette ſcene nous paroît reſſembler en quelque choſe à la huitieme ſcene du troiſieme acte de Britannicus. Dans l'une & l'autre, ce ſont deux amants qui ſe bravent devant leurs maîtreſſes ; mais la premiere eſt traitée bien moins noblement. Les fils de Mithridate conſervent au moins dans celle-ci la majeſté de leur rang.

SCENE IV.

MITHRIDATE lui-même arrive dans le port.]

L'arrivée de Mithridate *termine*, on ne peut plus heureuſement, *la diſpute entre les deux freres ; elle jette le trouble dans l'ame de Monime & fait attendre avec impatience au ſpectateur le ſecond acte.* Remarques de Louis Racine, *tom. I. pag. 505.*

SCENE V.

Ma vie & mon amour tous deux courent hasard.]

Courent hasard n'est pas assez noble pour la tragédie.

Prince : mais ce discours demande un autre temps.
Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.]

VARIANTE.

Mais nous en parlerons peut-être en d'autres temps.

Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.

Soyons-nous donc au moins fidelles l'un à l'autre.]

Ce vers, & cet autre de la même scene :

Les Romains que j'attends arriveront trop tard.

servent à caractériser le perfide & lâche Pharnace, & à relever, par un beau contraste, le caractere vertueux de Xipharès, qui ne daigne pas même répondre aux avances de son frere.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Quoi ! vous êtes ici quand Mithridate arrive ! Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive !]

L'intervalle du premier au ſecond acte, eſt abſolument inutile. Pour que ce repos ſoit néceſſaire & que la ſcene reſte vuide naturellement, il faut que tous les acteurs ſoient occupés hors le théâtre, & que le ſpectateur attende avec impatience le ſuccès de ce qui les occupe. Ici Phœdime peut très-bien dire, immédiatement après le premier acte, tout ce qu'elle dit en ouvrant le ſecond. Nous ne faiſons cette remarque qu'en cet endroit; le lecteur ſçaura bien de lui-même l'appliquer à ceux qui peuvent y donner lieu.

Croyez-moi, montrez-vous, venez à ſa rencontre.]

Venez à ſa rencontre, cette expreſſion n'eſt pas noble en vers. *Remarques de Louis Racine*, tom. I. pag. 491.

Xipharès des mortels fut le plus amoureux.]

Nous avons déjà dit qu'*amoureux* n'étoit pas une expreſſion digne de la tragédie.

SCENE II.

PRINCES, quelques raiſons que vous me puiſſiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire.]

L'entrée de Pharaſmane, dans le Rhadamiſte de Crébillon, a quelque choſe de ſemblable à celle de Mithridate : ainſi que le roi de Pont, celui d'Ibérie paroît ſurpris que ſon fils ait quitté ſon poſte ſans ſon ordre. Dans l'une & l'autre piece, c'eſt un vieux guerrier ſoupçonneux & jaloux, ennemi des Romains, qui a pour une femme les mêmes ſentiments que ſes deux fils, & qui en veut ſacrifier un à ſa jalouſie. Mais l'intérêt de la piece de Crébillon eſt bien plus vif & plus fort que celui de la piece de Racine; la marche en eſt plus rapide & plus pleine : le caractere de Rhadamiſte eſt bien plus neuf, plus original & plus vigoureux que celui de Xipharès ; & cependant la peinture du caractere de Mithridate, les détails inimitables de cette piece, feront toujours un très-grand plaiſir ſur la ſcene.

Tout vaincu que je ſuis, & voiſin du naufrage.]

On ne ſe ſert point ordinairement du mot *voiſin* en ce ſens. *Remarques de Louis Racine*, tom. I. pag. 491.

Je médite un deſſein digne de mon courage.
Vous en ſerez tantôt inſtruits plus amplement.]

Juſqu'ici il n'a été queſtion que de l'amour

de Xipharès & de Monime. Voilà donc un nouvel intérêt.

Allez, & laiſſez-moi repoſer un moment.]

Ce détail, tout vraiſemblable qu'il eſt, n'eſt pas digne de la tragédie. Il nous ſemble qu'il auroit mieux valu que Mithridate dît à ſon fils : Allez, & laiſſez-moi lui parler un moment : le prétexte que Mithridate avoit d'entretenir Arbate, étant bien plus convenable que la raiſon dont il ſe ſert ici pour congédier Pharnace & Xipharès.

SCENE III.

D'UNE nuit qui laiſſoit peu de place au courage.]

Peu de place pour peu de *reſſource.*

Mes ſoldats preſque nuds, dans l'ombre intimidés, &c.]

Peut-on voir une peinture plus ſerrée, plus vive & plus vraie d'un combat nocturne ? Tous ces nominatifs accumulés, qui ne le ſont d'aucun verbe, peignent admirablement le déſordre d'un combat par la confuſion qu'ils jettent dans cette phraſe. Racine eſt plein de ces tours pittoreſques.

SCENE IV.

Ni qu'en vous retrouvant, mon funeſte retour
Fit voir mon infortune, & non pas mon amour.]

VARIANTE.

Ni qu'en vous revoyant, mon funeſte retour
Marquât mon infortune, & non pas mon amour.

Et les plus grands malheurs pourront me ſembler doux,
Si ma préſence ici n'en eſt point un pour vous.]

Ce que Mithridate dit ici à Monime eſt moins, ſans doute, une galanterie, qu'une maniere perfide de l'éprouver & de ſonder ſes ſentiments ſecrets.

Errant de mers en mers, & moins roi que pirate,
Conſervant pour tous biens le nom de Mithridate.]

Ici Mithridate ſe releve avec dignité. Toute la peinture qu'il fait de ſa ſituation eſt très-belle. On s'intéreſſe encore pour ce roi ſi terrible aux Romains, qui, tout vaincu qu'il eſt, médite les plus vaſtes entrepriſes.

Juſtin prétend que jamais prince ne connut mieux que Mithridate l'art ſi difficile de recommencer la guerre après avoir perdu les moyens de la continuer, *liv. XXXVII. chap. 1;* & Ciceron, dans ſon diſcours pour L. Muréna, dit de ce grand roi, réduit à fuir dans le Boſphore, *qu'il n'avoit gardé d'autres reſſources dans ſon infortune que la grandeur de ſon nom.*

Au-deſſus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.]

Lorſqu'on examine ce vers avec le ſang froid de la critique, on demande ce que c'eſt qu'*un naufrage qui n'eſt point achevé.* Le mot de *naufrage* préſente une idée finie. Que veut dire encore *un naufrage élevé au-deſſus de la gloire* des autres rois ? Le P. du Cerceau a eu raiſon de dire, en parlant de ces vers : *ces expreſſions figurées ont d'abord quelque choſe qui ébtouit, & l'on ne ſe donne pas la peine de les examiner, parce qu'on les devine plutôt qu'on ne les entend. Mais quand on y regarde de près, on eſt tout ſurpris de ne trouver qu'un barbariſme brillant dans ce qu'on avoit admiré.* Réflexions ſur la poéſie françoiſe, *pag.* 254. Louis Racine s'efforce en vain d'excuſer cette obſcurité. *Remarq.* tom. I. pag. 491.

Appellez Xipharès.]

Mithridate veut parler de Pharnace, & cependant il fait *appeller Xipharès.* Monime croit Mithridate inſtruit de ſa paſſion pour ce fils : point du tout ; Mithridate ne demande Xipharès que pour punir Pharnace. Cette petite ſurpriſe, ces détours ſi fins, ſont puérils & indignes de la tragédie. D'ailleurs, eſt-il naturel qu'un pere qui trouve un rival dans ſon fils, charge ſon autre fils de le venger, & que cet homme ſi jaloux, ſi ombrageux, remette ſa maîtreſſe entre les mains du jeune Xipharès ?

SCENE V.

[*Qu'elle ne pouſſe point cette même tendreſſe,* (*Que ſçais-je ?*) *à des fureurs*, &c.]

Racine paroît avoir étendu dans ces trois vers l'idée qu'Ovide a exprimée bien plus vivement dans le vers ſuivant :

Quò feret ira, ſequar : facti fortaſſè pigebit.
Medea Jaſoni.

Je me porterai à tous les excès que la colere me ſuggérera, duſſé-je m'en repentir après.

SCENE VI.

[*Que dirai-je, Madame ? & comment dois-je entendre*
Cet ordre, ce diſcours que je ne puis comprendre ?]

Ces picotteries de deux amants jaloux, ſurtout lorſqu'ils n'ont pas lieu de l'être, ne ſont pas dignes de la haute tragédie. Cette ſcene fait un peu trop languir l'action.

[*O Ciel ! Quoi ! je ſerois ce bienheureux coupable*
Que vous avez pu voir d'un regard favorable ?]

Racine a déja dit plus haut :

Quel heureux criminel en peut être la cauſe ?

Il dit plus bas, pag. 334 :

Combien, en un moment, heureux & miſérable !

voulu dire cela ; cependant on ne peut guere leur donner un autre ſens.

Enfin, je me connois ; il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu ſe défie, &c.]

Louis Racine obſerve, *remarques, tom. I. pag.* 512, que les ſentiments de Monime ſont à peu près les mêmes que ceux de Pauline.

PAULINE.

Mon pere, je ſuis femme, & je ſçais ma foibleſſe ;
Je ſens déja mon cœur qui pour lui s'intéreſſe,
Et pouſſera ſans doute, en dépit de ma foi,
Quelque ſoupir indigne, & de vous, & de moi.

Polieucte, acte I. ſcene IV.

Je ſçais qu'en vous voyant, un tendre ſouvenir
Peut m'arracher du cœur quelqu'indigne ſoupir.]

On peut encore comparer ici Monime à Pauline ; c'eſt toujours le même fond d'idées, parce que la ſituation qui les a fait imaginer eſt toujours la même. Mais avec quel art Racine a-t-il ſçu les reſſerrer ! Pauline dit, acte II. ſcene II.

Ma raiſon, il eſt vrai, dompte mes ſentiments ;
Mais, quelque autorité que ſur eux elle ait priſe,
Elle n'y regne pas, elle les tyranniſe ;
Et, quoique le dehors ſoit ſans émotion,
Le dedans n'eſt que trouble & que ſédition ;
Un je ne ſçais quel charme encor vers vous m'emporte ;
Votre mérite eſt grand, ſi ma raiſon eſt forte :
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puiſſamment ſolliciter mes vœux,

Qu'il eſt environné de puiſſance & de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en ſçais mieux le prix, & qu'il n'a point déçu
Le généreux eſpoir que j'en avois conçu.
Mais ce même devoir, qui me vainquit dans Rome,
Et qui me range ici deſſous les loix d'un homme,
Repouſſe encor ſi bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon ame, & ne l'ébranle pas.

Que dis-je ? En ce moment, le dernier qui nous reſte,
Je me ſens arrêter par un plaiſir funeſte.]

C'eſt toujours avec la plus grande adreſſe que Monime parle à Xipharès. Elle lui fait connoître qu'elle aime ; mais la maniere dont elle le lui dit, le reproche qu'elle ſe fait de ſa foibleſſe, le courage avec lequel elle renonce à la paſſion qu'elle a pour lui, intéreſſent, on ne peut plus vivement, pour elle. Ce que dit Pauline n'a pas le même charme, parce que la maniere dont elle s'exprime eſt trop vague.

Hélas ! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laiſſe que trop voir une ame trop ſenſible.
Ces pleurs en ſont témoins, & ces lâches ſoupirs,
Qu'arrachent de nos feux les cruels ſouvenirs ;
Trop rigoureux effets d'une aimable préſence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défenſe.
Mais ſi vous eſtimez ce généreux devoir,
Conſervez-m'en la gloire, & ceſſez de me voir.
Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Epargnez-moi des feux qu'à regret je ſurmonte ;
Enfin épargnez-moi ces triſtes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments & les miens.

Polieucte, acte II. ſcene II.

Ces ſortes de comparaiſons ſervent beaucoup à former le goût. On verra, ſans qu'il ſoit beſoin d'entrer dans un plus grand détail, que les vers de Corneille ſont penſés, & que ceux de Racine ſont ſentis. Cette différence eſt très-grande dans un ouvrage où le cœur ſeul doit s'exprimer.

Cours, par un prompt trépas, abréger ton ſupplice...
Toutefois attendons que ſon ſort s'éclairciſſe.]

VARIANTE.

Cours, par un prompt trépas, abréger ta miſere...
Toutefois obſervons & Pharnace & mon pere.

Et s'il faut qu'un rival la raviſſe à ma foi.]

Xipharès doit être aſſez inſtruit que ſon pere eſt le ſeul rival qu'il ait à craindre.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

APPROCHEZ, mes enfans. Enfin l'heure eſt venue.]

Cette ſcene commençoit ainſi dans la premiere édition :

Venez, Princes, venez. Enfin l'heure eſt venue, *&c.*

Mithridate a dit, en quittant la ſcene :

D'un voyage important les ſoins & les apprêts,
Dans ce même moment, demandent ma préſence.

On n'eſt donc point étonné de le voir revenir tout plein de ſes projets ; mais ce qui doit paroître ſurprenant, c'eſt que, ſoupçonnant Pharnace d'avoir voulu lui ravir le cœur de Monime, connoiſſant encore la perfidie de ce prince, & ſon attachement pour les Romains, il revienne en ſcene avec lui, pour lui déclarer les projets qu'il a formés contre eux.

A mes nobles projets je vois tout conſpirer.]

VARIANTE.

A mes juſtes deſſeins je vois tout conſpirer.

Il voit, plus que jamais, ſes campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes,
&c.]

Ceci paroît emprunté de la lettre qu'écrivit Mithridate à Arſace, roi de Perſe, pour l'engager à s'unir à lui contre les Romains. *L'Aſie*, dit-il, *eſt aſſiégée par les Romains..... Ils ont trouvé de tout temps dans leur ambition & la paſſion qu'ils ont pour les richeſſes, un prétexte de déclarer la guerre à toutes les nations, &c....*

Ou laſſés, ou ſoumis,
Ma funeſte amitié peſe à tous mes amis.]

Laſſés & *ſoumis*, qui ſe rapportent au cas du verbe, ſont placés avant le nominatif. Ces ſortes d'inverſions ſont fréquentes dans Racine; la poéſie les autoriſe.

Chacun à ce fardeau veut dérober ſa tête.]

Dérober ſa tête au *fardeau* d'une amitié. Belle image remplie de hardieſſe.

Le grand nom de Pompée aſſure ſa conquête.
C'eſt l'effroi de l'Aſie.]

Cette belle figure eſt une anticipation chez le poëte & chez l'hiſtorien; car Pompée ne fut ſurnommé *le Grand*, qu'après avoir mis fin à la guerre de Mithridate.

Vous avez vu l'Eſpagne, & ſur-tout les Gaulois, &c.]

On trouve dans le diſcours que Juſtin fait tenir à Mithridate, liv. XXXVIII. chap. 4, le germe de tout ce que Racine fait dire à ce roi dans cette belle ſcene.

Attaquons dans leurs murs ces conquérans ſi fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.]

Fiers & *foyers* ne riment point enſemble, parce que dans *foyer* on ne prononce point l'*r*.

Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme;
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.]

Si cette maxime n'eſt point ſortie de la bouche d'Annibal, elle eſt, du moins le réſultat de ſa conduite.

Que nos tyrans communs en pâliſſent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne juſqu'à moi.]

Ce diſcours eſt aſſurément très-beau, par la peinture du caractere de Mithridate, & par ſa noble aſſurance à l'inſtant de ſa défaite; mais quel rapport a-t-il avec Monime, pour laquelle on s'eſt intéreſſé juſqu'à préſent? Voilà donc un autre intérêt, la haine de Mithridate pour les Romains.

Jettons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.]

VARIANTE.

Et courir dans des bras qu'on nous tend avec joie.

Rome, en votre faveur facile à s'appaiſer...]

Juſqu'ici la réponſe de Pharnace eſt fort adroite; mais eſt-il naturel qu'il choiſiſſe le moment où Mithridate lui marque plus d'averſion pour les Romains, pour lui propoſer de ſe jetter entre leurs bras?

La guerre, les périls ſont vos ſeules retraites.]

Retraites pour *reſſources*, car la guerre ne peut être la *retraite* de perſonne ; mais elle eſt très-bien *la reſſource* d'un prince habile, qui ſçait mettre ſes pertes à profit.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure.]

Tout à l'heure eſt moins noble que ne ſeroit *à l'inſtant.*

Duſſiez-vous préſenter mille morts à ma vue,
Je ne ſçaurois chercher une fille inconnue.]

VARIANTE.

Seigneur, dût-on offrir mille morts à ma vue,
Je ne ſçaurois chercher une fille inconnue.

Il te fâche, en ces lieux, d'abandonner ta proie.]

Il te fâche, expreſſion un peu vieillie.

Monime te retient. Ton amour criminel, &c.]

Voilà le premier ſujet qui revient ici. Perſonne ne ſçait, comme Racine, lier & fondre deux intérêts en un ſeul ; aucun auteur ne ſçait cacher ſes défauts avec plus d'adreſſe.

Mais, avant que partir, je me ferai juſtice.]

Avant que, ne ſe met plus devant un infinitif ; on dit *avant de*, ou *avant que de.*

Je te l'ai dit. Holà, gardes.]

Il eſt inutile de faire remarquer la chaleur, l'harmonie avec laquelle cette ſcene eſt écrite, & l'adreſſe avec laquelle elle eſt conduite.

SCENE III.

SEIGNEUR, le croirez-vous, qu'un deſſein ſi coupable?...]

Il eût peut-être été à ſouhaiter que Racine eût écarté Xipharès. On voit avec peine ce prince, rempli de candeur, s'abaiſſer à un menſonge pour ſe juſtifier.

SCENE IV.

PHARNACE, amis, maîtreſſe! Et toi, mon fils, auſſi!]

C'eſt le *tu quoque, mi Brute*, que Tite-Live attribue à Céſar, liv. XXXVIII. ch. 4, & que M. de Voltaire a traduit ainſi dans la mort de Céſar :

Et toi, Brutus, auſſi.

Le ciel, en ce moment, m'inſpire un artifice.]

Cet artifice que le ciel inſpire à Mithridate, eſt un ſtratagême puérile, qui n'eſt digne, ni d'un héros tel que lui, ni de la tragédie.

M. de Voltaire a remarqué que l'Avare de Moliere uſe d'un détour pareil avec ſon fils; il eſſaie de juſtifier l'uſage que Racine en a fait. Nous croyons devoir rapporter ce qu'il dit à ce ſujet dans la préface de ſa tragédie d'Hérode & Mariamne.

Les pieces tragiques ſont fondées, ou ſur les

intérêts de toute une nation, ou ſur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre ſont, l'Iphigénie en Aulide, où la Grece aſſemblée demande le ſang de la fille d'Agamemnon; les Horaces, où trois combattans ont entre les mains le ſort de Rome; l'Œdipe, où le ſalut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de Laïus. Du ſecond genre ſont, Britannicus, Phedre, Mithridate, &c.

Dans ces trois dernieres, tout l'intérêt eſt renfermé dans la famille du héros de la piece: tout roule ſur des paſſions que les bourgeois reſſentent comme les princes; & l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, Mithridate n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille; ſes deux fils en ſont amoureux auſſi; & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé.

Phedre eſt une belle-mere, qui, enhardie par une intriguante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs.

Néron eſt un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, & ſe cache derriere une tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa maîtreſſe. Voilà des ſujets que Moliere a pu traiter comme Racine. Auſſi l'intrigue de l'Avare eſt-elle préciſément la même que celle de Mithridate. Harpagon & le roi de Pont ſont deux vieillards amoureux: l'un & l'autre ont leur fils pour rival; l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils & leur maîtreſſe, & les deux finiſſent par le mariage du jeune homme.

Moliere & Racine ont également réuſſi, en traitant ces deux intrigues : l'une a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. Moliere a joué l'amour ridicule d'un vieil avare ; Racine a repréſenté les foibleſſes d'un grand roi, & les a rendu reſpectables.

Mais je la vois paroître.]

On ne voit pas trop ce qui ramene Monime auprès de Mithridate.

SCENE V.

JUSQU'ICI la fortune & la victoire mêmes
Cachoient mes cheveux blancs ſous trente diadêmes.]

Mêmes ne peut être au pluriel dans cet endroit. L'image que préſentent ces deux vers, eſt belle.

Mes ans ſe ſont accrûs : mes honneurs ſont détruits.]

Ce vers reſſemble un peu à celui de Boileau :

Nos beaux jours ſont finis : nos honneurs ſont paſſés.

Epître X. vers 32.

Poſſédant une amour qui me fut déniée.]

Ce mot *déniée* n'eſt plus d'uſage ; on le trouve encore dans Iphigénie.

Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie.

Acte I. ſcene 1.

Je veux laiſſer de vous juſqu'à votre mémoire.]

Peut-on dire *laiſſer la mémoire de quelqu'un* pour *en perdre le ſouvenir ?* Nous ne croyons pas cette maniere de parler extrêmement correcte.

Vous réſiſtez en vain, & j'entends votre fuite.]

Fuite, dans ce ſens, n'eſt plus en uſage.

Seigneur, vous changez de viſage !]

La petiteſſe du ſtratagême que Mithridate a employé, diſparoît ici ſous le grand intérêt qui en réſulte ; il n'appartient qu'au génie de tirer un tel parti de ſes fautes.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le roi feignoit?... Et moi, découvrant ma penſée...]

La ſituation de Monime eſt à peu près ſemblable à celle d'Atalide dans le cinquieme acte de Bajazet.

Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obſtacle...]

On dit *s'irriter de quelque choſe*, ou *être irrité par quelque choſe*, & *s'irriter contre quelqu'un*; *obſtacle* eſt ici perſonnifié.

SCENE II.

Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine.]

Ma reine, ma princeſſe; expreſſions fades & bourgeoiſes.

Quoi, Madame! c'eſt vous, c'eſt l'amour qui m'expoſe?]

Ce vers & les ſuivants nous paroiſſent un peu fades. Racine ſe reſſent ſouvent de cette molleſſe de ſentiments, dont cependant il avoit corrigé ſon ſiecle. Nous croyons que cette ſcene auroit dû être plus vive & plus touchante.

Trop d'amour a trahi nos ſecrets amoureux ?]

Vers de comédie. Ce qui fait paſſer plus aiſément ſur ces petites taches, c'eſt que Xipharès eſt très-intéreſſant dans cette ſcene.

Eh ! connoiſſois-je alors toute ſa barbarie ?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant ſa furie, &c.]

C'eſt ici que la ſcene devient tragique ; mais la chaleur de ce couplet ne peut faire paſſer tous les diſcours langoureux qui le précedent.

SCENE IV.

SONGEZ de quelle ardeur dans Épheſe adorée,
Aux filles de cent rois je vous ai préférée.]

A quel mot ſe rapporte celui d'*adorée ?* C'eſt à Monime. Cette phraſe paroît manquer de clarté.

Pourquoi chercher ſi loin un odieux époux ?
Avant que de partir, &c.]

Racine a ſubſtitué ce vers au ſuivant, qui ſe trouve dans l'édition de 1673 :

Sans chercher de ſi loin un odieux époux.
Avant que de partir, *&c.*

Perdez-en la mémoire, auſſi bien que la vue.]

On dit bien *perdre la mémoire de quelqu'un ;* mais on ne peut pas dire également *en perdre la vue.*

Quelque

Quelque rang où jadis ſoient montés mes aïeux,
Leur gloire de ſi loin n'éblouit point mes yeux.]

Monime ne peut faire ſentir avec plus de douceur à Mithridate qu'il n'a point tant *deſcendu* en voulant l'épouſer.

Du jour que ſur mon front on mit ce diadême,
Je renonçai, Seigneur, &c.]

VARIANTE.

Du jour qu'on m'impoſa pour vous ce diadême,
Je renonçai, Seigneur, *&c.*

Puiſqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faiſois le bonheur d'un héros tel que vous.]

Cette réponſe de Monime eſt remplie d'adreſſe. Obſervez la maniere dont elle ménage l'amour propre du malheureux Mithridate. Tout ce qu'elle lui dit la rend on ne peut pas plus intéreſſante.

Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, vous m'avez arrachée
A cette obéiſſance où j'étois attachée.]

On ne dit guere être *attaché à une obéiſſance ;* mais le mot *arraché* qui précede, prépare, ſans qu'on s'en doute, a cette expreſſion.

Et le tombeau, Seigneur, eſt moins triſte pour moi,
Que le lit d'un époux, &c.]

Il nous ſemble que la fin de cette réponſe n'eſt pas auſſi adroite que le commencement.

Monime, à qui Mithridate vient de dire :

N'attirez pas ſur vous des périls ſuperflus,
Pour un fils inſolent que vous ne verrez plus,

auroit dû être plus effrayée de ces derniers mots : elle ne devroit point non plus répondre de maniere à irriter ce roi violent contre le prince qu'elle aime.

Et quand il n'en perdroit que l'amour de ſon pere,
Il en mourra, Seigneur.]

Ces vers corrigent tout, & font que tout ce que Monime vient de haſarder, n'eſt plus que l'expreſſion d'une ame ferme & ſans détour.

Et que d'un plein ſuccès vos vœux ſeroient ſuivis.]

On lit dans l'édition de 1673 :

Et que d'un plein effet vos vœux ſeroient ſuivis.

SCENE V.

ELLE me quitte ! Et moi, dans un lâche ſilence,
Je ſemble de ſa fuite approuver l'inſolence !]

Ce monologue n'eſt pas moins admirable que celui du troiſieme acte, par le tumulte des paſſions, & par la foule des mouvements oppoſés qui agitent Mithridate.

Ma colere revient, & je me reconnois.
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.]

Reconnois & *à la fois*, ne riment point enſemble ; il eſt à croire qu'au temps de Racine

on pouvoit prononcer *ois*, dans *reconnois*; mais l'usage a changé.

Un fils que Rome craint! qui peut venger son pere!
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?]

Cette raison politique est admirable dans la bouche de Mithridate.

J'ai besoin d'un vengeur, & non d'une maîtresse.]

Corneille avoit dit dans le Cid:

Nous n'avons qu'un honneur; il est tant de maîtresses!
Acte III. scene IV.

L'idée de ces deux vers paroît avoir été suggérée à ces deux poëtes, par la réponse que fit Henri IV à Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort.

Pardieu, Madame, disoit-il, en défendant Sully, *je vous déclare que si j'étois réduit en cette nécessité, que de choisir à perdre l'un ou l'autre, que je me passerois mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui, que vous avez appellé valet en ma présence & la sienne pour l'offenser; chose que je ne trouve nullement bonne*, &c. Économies royales, politiques & militaires, pag. 250, édition d'Amsterdam.

Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous sçaviez ma honte, &c.]

Ce retour que Mithridate fait sur lui-même, relève bien toutes ses foiblesses. Ajax, ouvrant les yeux sur les tristes effets de sa folie, fait une pareille apostrophe à Ulysse absent:

O toi, lui dit-il, *qui fus l'artisan de tous les*

maux . . . . fils de Laërte, tu ris à préſent de mes malheurs! Quelle joie délicieuſe pour toi! Sophocle, *Ajax furieux*, acte II. Racine, ainſi qu'on le voit page 18 du Sophocle qui lui a appartenu, & que l'on conſerve à la bibliotheque du roi, s'étoit arrêté ſur cet endroit pour en faire uſage.

Quoi! des plus cheres mains craignant les trahiſons,
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons.]

Si l'artifice dont Mithridate ſe ſert pour découvrir le ſecret de Monime, eſt puérile, on ne peut s'empêcher de convenir que le langage ſublime avec lequel il ſe reproche ſa foibleſſe, la force & la nobleſſe avec laquelle il en convient, ſervent bien à faire excuſer les détours dont il s'eſt ſervi pour s'en inſtruire.

J'ai ſçu, par une longue & pénible induſtrie, &c.]

C'eſt la penſée de Martial, *epig. lib. V.*

Profecit poto Mithridates ſæpè veneno,
Toxica ne poſſint ſæva nocere ſibi.

Pline obſerve que ce prince eſt le ſeul qui ait imaginé de boire tous les jours du poiſon après avoir pris les préſervatifs qui pouvoient en arrêter les dangereux effets; *liv. XXV. chap. 11.* Il prétend même que Pompée trouva dans un fort appellé le Châteauneuf, des traités de médecine, compoſés par Mithridate, *ibid. pag. 360*; & ſur-tout la compoſition de l'antidote qui porte ſon nom, & dont Pline, Paul d'Egine, Celſe, Gellius & Galien le

croient l'inventeur : anecdote que Quintus Serenus a renfermée dans les vers suivants :

Antidotus verò multis Mithridatica fertur
Consociata modis ; sed magnus scrinia regis
Cum raperet victor, vilem deprendit in illis
Syntheſin, & vulgata ſatis medicamina riſit.

Ah ! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux, &c.]

Apollon, amoureux de Daphné, fait, dans Ovide, à peu près le même raiſonnement.

Je ſuis, dit-il, *l'inventeur de la médecine ; j'ai découvert, le premier, la nature de toutes les plantes, & j'ai fait connoître l'uſage qu'on peut faire de leur vertu. Qu'il eſt malheureux pour moi qu'il n'y en ait aucune parmi elles qui puiſſe remédier à mon amour ; & que les connoiſſances que j'emploie au ſoulagement des autres, ne ſoient inutiles que pour moi !* Métamorphoſes, liv. I. Idée que ce poëte a préſentée d'une autre maniere dans la lettre d'Œnone à Pâris.

Me miſeram ! quòd amor non eſt medicabilis herbis ;
Deſtituor prudens artis ab arte meâ.

SCENE VI.

Il a ſéduit ſes gardes les premiers ;
Et le ſeul nom de Rome étonne les plus fiers.]

Comme dans un poëte auſſi parfait que Racine, les moindres détails doivent être remarqués, *premiers* & *fiers* ne riment point enſemble, parce qu'on prononce l'*r* dans le mot de *fier*, & qu'on ne la prononce pas dans celui de *premier*.

SCENE VII.

Les Romains ?]

La maniere dont Mithridate annonce ſa ſurpriſe, en répétant *les Romains*, eſt de la plus grande expreſſion.

Du malheur qui me preſſe,
Tu ne jouiras pas, infidelle Princeſſe.]

Voyez avec quelle attention Racine paroît tenir à tous les détails de ſon ſujet, & juſtifier d'avance ſon héros ſur l'ordre qu'il enverra à Monime de s'empoiſonner.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Dans la confuſion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aiſément ſe meprendre ?]

C'eſt-à-dire, *dans la confuſion des faits & des récits que nous venons d'entendre*, &c. Le trouble du perſonnage ſe peint dans ſes paroles. Il n'a pas le temps de tout dire.

Xipharès ne vit plus ; il n'en faut point douter.]

VARIANTE.

Xipharès eſt ſans vie ; il n'en faut point douter.

Quand je n'en aurois pas la nouvelle ſanglante.]

Dans la douleur qui déchire Monime, on doit lui paſſer l'expreſſion de *nouvelle ſanglante*, qu'on ſeroit peut-être en droit de reprendre dans une ſituation moins tragique. Mais Monime eſt amante, elle s'imagine voir couler le ſang de Xipharès. Elle confond la nouvelle de ſa mort avec l'image même des bleſſures qu'il a reçues.

Oui, cruelles, en vain vos injuſtes ſecours.]

Le mot de *cruelles* au plurier ne peut s'adreſſer qu'aux femmes de Monime ; les comédiens, ſi ſcrupuleux maintenant ſur le coſtume

& la vraiſemblance, devroient, en repréſentant Mithridate, faire accompagner Monime de pluſieurs femmes, & non de Phœdime ſeule.

Et périſſe le jour, & la main meurtriere,
Qui jadis ſur mon front t'attacha la premiere !].

Le *qui* ne ſe rapporte point à *jour*, comme on l'a prétendu; mais ſeulement à *main.*

SCENE II.

DONNEZ. *Dites, Arcas, au roi qui me l'envoie*, &c.]

C'eſt une eſpece d'imitation de la réponſe de Sophonisbe à l'eſclave qui lui apporta le poiſon de la part de Maſſiniſſa. *Accipio, inquit, nuptiale munus; nec ingratum, ſi nihil majus vir uxori præſtare potuit.* Tite-Live, liv. XL. chap. 10.

Plutarque écrit que Statira, ſœur de Mithridate, *fit remercier ce prince*, dans une circonſtance pareille, *de l'attention qu'il avoit eue de ſe ſouvenir d'elle, & d'empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir du vainqueur.*

SCENE III.

CESSEZ, *vous dis-je, & laiſſez-moi*, &c.]

Le mot de *laiſſez-moi*, répété deux fois dans le même vers, fait un mauvais effet.

SCENE IV.

VAIN secours, a-t-il dit, *que j'ai trop combattu !*
Contre tous les poisons, &c.]

Racine a emprunté l'idée de ce morceau du discours qu'adressa Mithridate à Bituitus, chef des Gaulois. *Maintenant*, dit-il, *c'est donc en vain que je recours à la force du poison, contre lequel je n'ai que trop bien réussi à me prémunir. Insensé que j'étois ! je ne me suis point mis en garde contre un poison plus dangereux, & qui attaque la vie de tous les rois : la perfidie de mes amis, de mes enfants, de mes armées !* Appien, guerre de Mithr. p. 249. Justin, liv. XXXVII. chap. I, pag. 439.

Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.]

Racine avoit mis d'abord :

Du palais, à ces mots, il leur ouvre les portes.

A l'aspect de ce front, &c.....
Vous les eussiez vus tous, retournant en arriere.]

Ce tableau paroît emprunté de Virgile, liv. II. v. 399.

Diffugiunt alii ad naves, & littora cursu
Fida petunt; pars ingentem, formidine capti,
Scandunt rursûs equum & notâ conduntur in alvo.

Les uns se sauvent vers le port, & gagnent leurs vaisseaux ; les autres, frappés d'une honteuse épouvante, rentrent dans les flancs du cheval. Traduction de l'abbé Desfontaines.

Ne livrons pas ſur-tout Mithridate vivant.]

Cette mort eſt digne de Mithridate. C'eſt le dernier coup de pinceau au caractere de ce grand roi.

Tandis que, poſſédé de ma douleur extrême.]

Poſſédé n'eſt pas, à ce que nous croyons, le mot propre; il nous ſemble que *tout entier à* auroit été meilleur.

Xipharès, toujours reſté fidelle,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de ſon frere, avoit enveloppé.]

VARIANTE.

Xipharès, qu'une troupe rebelle,
Qui craignoit ſon courage & connoiſſoit ſon zele,
Malgré tous ſes efforts, avoit enveloppé.

SCENE DERNIERE.

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.]

On s'eſt élevé contre cette expreſſion, *mes regards ont vu*, &c. on a prétendu que des *regards* ne voyoient point. Mais cette expreſſion, peut-être incorrecte, paſſera toujours en faveur du ſentiment qu'elle renferme.

Vous ſeule me reſtez : ſouffrez que je vous donne, Madame ; & tous ces vœux que j'exigeois de vous, &c.]

Le pere Brumoy a obſervé que Racine s'étoit rencontré dans cet endroit avec Sophocle. En effet, Mithridate, prêt d'expirer, donne Monime à Xipharès, comme Hercule mourant donne Iole à Hillus. Mais cette ſituation eſt bien différente dans Mithridate, puiſque Xipharès eſt amant de Monime & rival de ſon pere : ce qui ne convient pas à Hillus. De part & d'autre, Iole & Monime ſont la cauſe, l'une de la mort d'Hercule, l'autre de celle de Mithridate. Voilà toute la reſſemblance que nous trouvons entre ces deux pieces.

Vivez, ſeigneur, vivez, pour nous voir l'un & l'autre
Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.]

On trouve dans la premiere édition :

Vivez, Seigneur, vivez, pour le bonheur du monde,
Et pour la liberté, qui ſur vous ſeul ſe fonde.
Vivez, *&c.*

Que Pharnace impuni, les Romains triomphans
N'éprouvent pas bientôt.....]

On a critiqué le mot *impuni*, qui ne doit ſe rapporter *qu'aux choſes*, & non *aux perſonnes*. Remarques de Louis Racine, *tom. I. pag. 449*. Il nous ſemble qu'ici il ne fait point de peine, & qu'on peut dire très-bien, ſurtout en vers, qu'un homme eſt *impuni*.

Fiez-vous aux Romains du ſoin de ſon ſupplice.]

Racine a ſupprimé ici les vers ſuivants :

Le Parthe, qu'ils gardoient pour triomphe dernier,
Seul encor ſous le joug refuſe de plier ;
Allez le joindre. Allez, chez ce peuple indomptable,
Porter de mon débris le reſte redoutable.
J'eſpere, & je m'en forme un préſage certain,
Que leurs champs bienheureux boiront le ſang romain ;
Et ſi quelque vengeance à ma mort eſt promiſe,
Que c'eſt à leur valeur que le ciel l'a remiſe.
Mais je ſens, *&c.*

Ces vers ſont foiblement écrits ; il nous ſemble cependant qu'ils ajoutoient un dernier trait au caractere de Mithridate. Il eſt beau de voir cet ennemi des Romains enſeigner encore en mourant à ſon fils les moyens de s'en venger.

Venez, & recevez l'ame de Mithridate.]

Cette ſcene eſt très-belle ; elle ſatisfait le ſpectateur, en ce que Monime & Xipharès, les deux perſonnages pour leſquels on s'intéreſſe, triomphent de leurs malheurs, & ſont unis l'un à l'autre.

FIN.

EXAMEN
DE MITHRIDATE.

LA piece où Racine ſemble lutter contre Corneille avec plus d'avantage, eſt, ſans contredit, la tragédie de Mithridate; c'eſt du moins celle où il s'eſt le plus ſouvent élevé au ton mâle & ſublime de l'auteur du Cid & des Horaces, & où il a peint le caractere d'un grand homme avec plus de force & de fierté.

Si l'artifice que Mithridate emploie pour découvrir le ſecret de Monime n'eſt pas digne d'un grand roi, il convient du moins au caractere de celui-ci, dont la diſſimulation fut un des vices principaux. L'amour, il eſt vrai, que ce prince reſſent pour Monime, affoiblit un peu la dignité de ſon ôle. Le parti qu'il prend enſuite de confier cette princeſſe à Xipharès, pour la ſouſtraire au deſſein qu'il ſuppoſe à Pharnace de s'en faire aimer, ne nous paroît pas non plus s'accorder trop bien avec la défiance & les ſoupçons de Mithridate, qui *craignoit*, dit-

il, auparavant *d'avoir à combattre*, auprès de Monime, *un rival tel que* Xipharès. Mais la haine de ce roi pour les Romains eſt ſi bien développée ; ſon courage, ſa fierté, ſon intrépidité & ſa jalouſie ſont exprimés avec tant de force ; ce roi d'ailleurs ſe releve avec tant de nobleſſe & de grandeur dans les derniers actes, qu'on oublie aiſément ſes inconſéquences & ſes foibleſſes en faveur des beautés inimitables auxquelles elles ont donné lieu.

Quelques eſprits difficiles ont reproché à Racine la confiance que Mithridate témoigne à Pharnace, en l'inſtruiſant du deſſein qu'il avoit formé *de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'aſſervirent quelques ſiecles après, & par le même chemin qu'elles tinrent.* Conſidérations *ſur les cauſes de la grandeur & de la décadence des Romains, chap. VII.* Ils ont prétendu qu'un prince auſſi ſoupçonneux ne devoit point faire connoître un projet d'une ſi grande importance à celui de ſes fils qu'il ſçavoit le plus attaché aux Romains, & le plus intéreſſé à en traverſer l'exécution ; mais ils n'ont pas fait attention que, par cette

confiance ſimulée, Mithridate ſe propoſoit ſeulement de s'aſſurer des vrais ſentiments de Pharnace, & non point de l'aſſocier au ſecret de cette entrepriſe. On a encore obſervé que Racine n'auroit point dû faire parler Mithridate avec cette élégance noble & facile qui ſe remarque dans ſon rôle. La maniere rude & inculte, dont s'exprime Pharaſmane dans le Rhadamiſte de Crébillon, leur a paru le vrai modele du ſtyle convenable au héros de Racine : mais ces critiques n'ont pas réfléchi que Mithridate parloit également bien toutes les langues connues dans cette partie de l'Aſie qu'il illuſtra par ſes exploits ; que d'ailleurs il étoit très-verſé dans la connoiſſance de toutes les ſciences, & qu'il laiſſa même pluſieurs ouvrages après ſa mort, que Pompée fit traduire en latin.

Le défaut eſſentiel de la piece de Mithridate eſt, ſelon nous, dans l'intrigue, où, quoi qu'on en puiſſe dire, il ſe trouve deux intérêts fort diſtincts. Le premier eſt l'amour de Xipharès & de Monime ; l'autre eſt la haine de Mithridate contre les Romains, & les projets de ſa vengeance. Racine, il eſt vrai, a

ſçu fondre ces deux intérêts avec un art qui n'appartient qu'à lui ; mais en admirant l'adreſſe du poëte, on eſt forcé de convenir que les projets de Mithridate devroient faire l'unique intérêt de cette piece, & que cet interêt ne commence qu'au troiſieme acte, où l'on oublie alors les amours de Xipharès & de Monime.

Xipharès & Pharnace ont deux caracteres très-oppoſés ; mais nous croyons que Racine a manqué en partie l'effet qu'ils auroient produit, s'il s'étoit moins aſſervi à les faire contraſter l'un avec l'autre, & qu'il ſe fût plus attaché à faire connoître les reſſorts particuliers de leur conduite. Le rôle de Xipharès n'eſt pas d'abord aſſez marqué ; c'eſt un prince foiblement amoureux, qui s'épuiſe en ſentiments galants auprès de Monime, & qui renonce enſuite un peu trop aiſément à l'eſpérance qu'il avoit de lui être uni par les nœuds de l'hymenée.

Pharnace, toujours prêt à ſacrifier tous les ſentiments de la nature au deſir de régner, & à l'eſpoir ſi flatteur pour lui de prendre la place de ſon pere dans le cœur de Monime, ne nous paroît pas non plus aſſez ſérieuſement occupé

de cette paſſion pour qu'il fût néceſſaire de la faire influer dans ſa conduite. C'eſt un fils dénaturé & barbare, qui, violant ſans reſpect les droits les plus ſacrés, trahit ſon pere, traverſe toutes ſes vues, ſouleve contre lui les ſoldats qui lui avoient été juſques-là les plus dévoués; mais il nous ſemble que Racine n'a pas aſſez développé la part que ce prince avoit à la révolution qui donne lieu à la cataſtrophe, & qu'on peut dire qu'il paroît moins conduit par un but fixe & déterminé, que par la néceſſité que le poëte s'étoit impoſée de faire contraſter la conduite odieuſe qu'il lui fait tenir, avec les ſentiments plus tendres & plus généreux de Xipharès.

Le caractere de Monime eſt un des plus intéreſſants qu'il y ait au théâtre. En effet, quel intérêt ne doit pas exciter une jeune princeſſe deſtinée à un roi qu'elle n'aime point, & qui ſacrifie à ſon devoir l'amour qu'elle reſſent pour un prince aimable dont elle eſt adorée?

La verſification de Mithridate eſt tantôt douce & tendre, tantôt vive, forte & ſublime, mais toujours pure, toujours harmonieuſe, élégante, ſimple & noble:

ce ſont toujours des tours ſi naturels, que l'auteur ſemble ne les avoir point cherchés, & ſi neufs, qu'on les revoit toujours avec un nouveau plaiſir.

REMARQUES
SUR IPHIGÉNIE
EN AULIDE.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Il y a peu de ſujets auſſi intéreſſants pour le théâtre que le ſacrifice d'Iphigénie : auſſi a-t-il été traité chez les Grecs par Eſchyle, Euripide, Sophocle; chez les Latins, par Ennius; chez les Italiens, par Ludovico Dolce; en France, par Sybilet, Gaumin, la Clériere, Rotrou & Racine. Les pieces d'Eſchyle & de Sophocle ſe ſont perdues, ainſi que celle d'Ennius, dont il ne nous reſte que des fragments que Colonne, & après lui Heſſelius, ont raſſemblés. La piece de Sybilet, aujourd'hui fort rare, eſt écrite en ſtyle ſuranné; c'eſt une traduction de l'Iphigénie d'Euripide, que l'auteur *a ſuivi*, dit-il, *à pié levé*, ſe conformant *au ſtyle de ſa verſion tout au plus près qu'il a peu.* L'Iphigénie de Gaumin ne ſe trouve plus; celle de la Clériere n'eſt pas plus connue, elle n'a même jamais été imprimée, à ce que nous

croyons. Ainſi nous ne parlerons dans cette piece que de Ludovico Dolce, de Rotrou & de Racine; nous ne nous attacherons pas cependant à en faire un parallele ſuivi.

Rotrou, homme de génie, mais qui ſe piquoit plutôt de mettre au jour un grand nombre de pieces, que de leur donner une certaine perfection, ne fit, comme Dolce, qu'une traduction littérale d'Euripide; il ſe contenta, pour tout changement, de mettre en action le dénouement, qui, dans le grec, n'eſt qu'en récit. Racine avoit trop de goût pour ne pas ſentir que l'intrigue qui avoit réuſſi ſur le théâtre d'Athenes, ne pouvoit pas être reçue auſſi favorablement ſur celui de Paris. Il s'appropria donc les penſées du poëte grec, il emprunta de lui ſes principaux caracteres & quelques-unes de ſes ſituations; il inventa des reſſorts qui conviſſent davantage à nos mœurs; & dès qu'elle parut, ſa piece fut miſe au rang des chefs-d'œuvres du théâtre. Ce fut au commencement de février 1764, qu'elle fut repréſentée pour la premiere fois ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Peu de temps après, Charles

Perrault publia un parallele de l'Alceſte d'Euripide & de celui de Quinaut, dans lequel il donnoit la préférence à ce dernier ſur Euripide. Racine crut devoir profiter de la néceſſité où il ſe trouvoit de rendre compte des beautés qu'il avoit empruntées du poëte grec, pour le venger dans ſa préface de ſes critiques, & Perrault ne ſortit de cette diſpute qu'avec le triſte déſavantage d'avoir fait connoître qu'il n'entendoit point aſſez Euripide pour en apprécier le mérite.

Louis XIV, au retour de la conquête de la Franche-Comté, donna des divertiſſements à toute ſa cour 1). Pour qu'il

1) On verra peut-être avec plaiſir la deſcription que Félibien a faite du théâtre élevé à Verſailles pour les divertiſſements que le roi y donna.

La décoration . . . . . repréſentoit une longue allée de verdure, où, de part & d'autre, il y avoit des baſſins de fontaines, & d'eſpace en eſpace des grottes d'un ouvrage ruſtique, mais travaillé très-délicatement. Sur leur entablement régnoit une baluſtrade où étoient arrangés des vaſes de porcelaine pleins de fleurs; les baſſins des fontaines étoient de marbre blanc, ſoutenus par des tritons dorés, & dans ces baſſins on en voyoit d'autres plus élevés, qui portoient de grandes ſtatues d'or.

ne manquât rien à cette fête, on avoit dreſſé à grands frais dans le parc de Verſailles un théâtre magnifique. L'Iphigénie de Racine fut la piece qui fut choiſie pour y être répréſentée : ce chef-d'œuvre réuſſit à la cour comme il avoit réuſſi à la ville, c'eſt-à-dire, qu'il y reçut l'applaudiſſement le plus flatteur & le moins ſuſpect, celui des larmes ; ce qui a fait dire à Boileau :

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grece aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé
En a fait ſous ſon nom verſer la Champmêlé.

Cette allée ſe terminoit dans le fond du théâtre par des tentes qui avoient rapport à celles qui couvroient l'orcheſtre ; & au-delà paroiſſoit une longue allée, qui étoit l'allée même de l'orangerie, bordée des deux côtés de grands orangers & grenadiers, entremêlés de pluſieurs vaſes de porcelaine remplis de diverſes fleurs. Entre chaque arbre il y avoit de grands candelabres & des guéridons d'or & d'azur qui portoient des girandoles de criſtal, allumées de pluſieurs bougies. Cette allée finiſſoit par un portique de marbre ; les pilaſtres qui en ſoutenoient la corniche étoient de lapis, & la porte paroiſſoit toute d'orfévrerie. Cinquieme journée de la fête de Verſailles, du ſamedi 18 août 1674, pag. 426-428.

Ce

Ce ſuccès prodigieux n'empêcha pas le Clerc, confrere de Racine dans l'Académie françoiſe, de traiter le même ſujet ſix mois après. Il eſſaya de profiter à la fois de tous les modeles que la ſcene tragique lui préſentoit; il défigura Euripide, pilla les vers de Rotrou, évita, comme il put, les défauts les plus marqués de Racine; & ſa piece, repréſentée le 24 mars 1675, n'eut que cinq repréſentations. Elle n'eſt plus connue aujourd'hui que par l'épigramme attribuée à Racine, qu'on trouvera dans les œuvres diverſes, & qui commence par ces vers :

Entre le Clerc & ſon ami Coras,
Tous deux auteurs, rimant de compagnie, *&c.*

Ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que ce déteſtable écrivain eut des partiſans qui ne rougirent pas de lui donner la préférence ſur ſon illuſtre rival.

Racine s'étant particulierement attaché à imiter l'Iphigénie d'Euripide, nous nous ſommes crus obligés d'oppoſer ſans ceſſe ces deux auteurs l'un à l'autre. Les citations que nous avons faites du poëte grec, indiqueront aſſez les endroits que

Racine a empruntés de ce tragique : mais peut-être ne feroient-ils pas auſſi bien connoître la marche de la piece d'Euripide : nous avons cru devoir en donner ici le précis, afin de mettre nos lecteurs à même de comparer le plan de ces deux poëtes, la maniere dont ils ont rempli leurs ſcenes, les reſſorts particuliers qui font mouvoir leurs acteurs, & l'effet général des caracteres. La gloire qu'ils ſe ſont acquiſe en traitant le même ſujet ne ſera point intéreſſée dans ce parallele ; on ne peut mieux faire ſentir les beautés d'Euripide qu'en les rapprochant de celles de Racine.

PRÉCIS
DE L'IPHIGÉNIE D'EURIPIDE.

AGAMEMNON, roi de Mycenes, a promis de ſacrifier à Diane, Iphigénie ſa fille ; il a même donné ordre à Clytemneſtre de l'envoyer en Aulide, ſous le prétexte de la marier à Achille. Le moment de ſon arrivée réveille dans le cœur d'Agamemnon la tendreſſe paternelle ; il ſe repent de s'être engagé par un ſerment téméraire, & comme il ne peut, ſans danger, y manquer ouvertement, il écrit ſecrettement à Clytemneſtre de ne pas faire partir Iphigénie. Son cœur partagé entre la ſuperſtition & la nature, lui fait déchirer la lettre qui doit renfermer ce nouvel ordre ; il la recommence, & prend enfin la réſolution de la faire tenir à Clytemneſtre : c'eſt dans ce moment d'agitation que commence la piece d'Euripide.

ACTE PREMIER.

Agamemnon appelle un vieillard de ſa ſuite, extrêmement dévoué aux intérêts de Clytemneſtre. Ce vieillard, ſurpris de s'entendre appeller avant le jour, cherche à s'inſtruire du ſujet des peines d'Agamemnon. Celui-ci, abſorbé par ſa douleur, répond à ſes queſtions d'une maniere ſi éloignée, qu'elle ne ſert qu'à augmenter la curioſité du vieillard; c'eſt alors qu'Agamemnon déplore le prétendu bonheur de ſon élévation, qu'une faute commiſe contre le reſpect que l'on doit aux dieux, ou l'inconſtance des hommes, peuvent troubler. Le vieillard épuiſe auprès du roi d'Argos tous les moyens qu'il croit propres à calmer ſa douleur; il oppoſe ſon bonheur aux chagrins qui l'agitent: rien ne touche ce roi malheureux; enfin le vieillard lui rappelle l'attachement & la fidélité qu'il lui a toujours marquée. Agamémnon ſe rend alors à ſes ſollicitations. Ici commence l'expoſition de la piece. Le Roi d'Argos remonte juſqu'à la naiſſance des trois filles de Léda, il rappelle au vieillard les inquiétudes que donnerent au vieux Tyn-

dare tous ceux qui prétendoient à la main d'Hélene, le ſerment qu'il leur fit faire, l'enlevement de cette princeſſe par Pâris, les préparatifs que firent les Grecs pour demander vengeance de cet outrage, leur réunion dans l'Aulide, les allarmes de l'armée au ſujet du calme qui les y arrête, l'oracle de Calchas qui condamne Iphigénie à la mort; il l'inſtruit auſſi du parti qu'il prit alors de quitter le commandement des Grecs, des reſſorts que fit jouer Ménélas ſon frere pour le faire changer de réſolution, de l'ordre envoyé à Clytemneſtre pour faire partir Iphigénie. Agamemnon paſſe enſuite au nouveau parti qu'il vient de prendre; il fait lecture au vieillard de la lettre qu'il écrit à Clytemneſtre pour contremander le départ de ſa fille; il répond aux objections qu'il lui fait ſur les dangers du ſtratagême auquel il a recours; il le congédie enfin, & lui recommande de la maniere la plus vive & la plus preſſante de ne rien négliger pour rencontrer le char qui conduit ſa fille. Le chœur termine cet acte par une deſcription très-détaillée du camp des Grecs, qui ſemble n'être autre choſe qu'une dé-

termination plus marquée du lieu de la ſcene.

ACTE II.

Ménélas eſt trop bien inſtruit de la peine qu'a eue Agamemnon à conſentir au ſacrifice de ſa fille, pour ne pas tout craindre de ſon irréſolution ; il rencontre le vieillard, qui tient encore dans ſa main la lettre que le roi d'Argos lui a remiſe ; & comme s'il devinoit tout ce qu'elle contient, il la lui arrache. Cet acte de violence donne lieu à une conteſtation très-vive entre le veillard & Ménélas. Agamemnon ſort aux cris de ſon confident : il reproche à ſon frere ſa curioſité ; Ménélas à ſon tour lui reproche ſon indéciſion, ſes hauteurs, ſon ambition : il oppoſe les baſſeſſes qu'il a miſes en œuvre pour parvenir à être le chef des Grecs, à la fierté orgueilleuſe avec laquelle Agamemnon les conduit ; les ſoins qu'il prend de conſerver ſa fille, à la joie barbare avec laquelle il a conſenti d'abord à la ſacrifier pour ſe maintenir dans ſon rang. Le roi d'Argos ne répond à ces reproches que d'une maniere détournée. A l'inſtant même on annonce

l'arrivée d'Iphigénie & de Clytemneſtre ; ceci occaſionne un moment de ſurpriſe d'autant plus frappant, que Clytemneſtre n'eſt point attendue. L'envoyé qui les a précédées fait au roi d'Argos le récit le plus détaillé de tout le mouvement que leur arrivée a occaſionné dans l'armée. Agamemnon reſte ſeul avec ſon frere ; il gémit de nouveau ſur la triſteſſe de ſon ſort, qui ne lui permet pas de donner des larmes à ſon infortune ; il ſe repréſente tous les embarras dans leſquels l'arrivée de Clytemneſtre le va jetter : il ſe rappelle les diſcours que lui tenoit Iphigénie, *&c.* La réunion, dans ſon camp, de la mere, de la fille & de ſon fils Oreſte, forme, aux yeux de ce pere interdit, un tableau ſi déchirant, qu'il porte l'émotion juſques dans l'ame de Ménélas. Le roi de Sparte, qui avoit preſſé Agamemnon de conſentir au ſacrifice d'Iphigénie, change tout-à-coup de ſentiment ; il frémit des dangers auxquels il a expoſé la tendreſſe de ſon frere ; il indique les moyens qu'il imagine de ſauver ſa niece ; Agamemnon lui fait enviſager les obſtacles qu'il y rencontre : enfin déſeſpérant de pouvoir les ſurmonter, il en-

gage Ménélas à s'efforcer de cacher ce myſtere à Clytemneſtre, afin de n'avoir point à combattre les cris de ſa douleur au moment du ſacrifice de ſa fille.

ACTE III.

Tandis que le chœur, qui ferme le ſecond acte, eſt occupé à moraliſer ſur les dangers de l'amour, & les avantages de la chaſteté, le char qui porte Clytemneſtre & Iphigénie paroît dans le lointain. L'intérêt que prennent les femmes de Calchis, dont le chœur eſt compoſé, à la fille d'Agamemnon, éclate alors par des cris de joie & d'allégreſſe & par des réfléxions ſur les plaiſirs attachés à la grandeur. Le char s'avance ſur la ſcene: les diſcours que Clytemneſtre tient au chœur, les ſoins qu'elle prend en deſcendant de ſon char avec ſa fille, ce qu'elle ſe dit à elle-même, ce qu'elle adreſſe au petit Oreſte que le mouvement de la voiture a endormi, offrent des détails ſi attendriſſants, qu'il eſt malheureux que la délicateſſe de nos mœurs n'ait point permis à Racine d'en faire uſage. C'eſt en préſence du ſpectateur

que ſe fait la premiere entrevue d'Agamemnon & de ſa famille : la joie de Clytemneſtre, qui croit venir en Aulide pour marier ſa fille avec Achille, l'allégreſſe d'Iphigénie en revoyant ſon pere, la maniere dont elle le félicite ſur l'idée qu'il a eue de la faire venir auprès de lui, l'accueil ſombre & triſte qu'elle reçoit d'Agamemnon, ſont peints avec les couleurs les plus vraies. Agamemnon cependant eſt dans le plus violent embarras ; ſa triſteſſe jette l'inquiétude dans le cœur d'Iphigénie, qui fait alors à ſon pere les queſtions les plus propres à augmenter ſon trouble. Pour faire ceſſer une ſituation auſſi déchirante, Agamemnon ordonne à ſa fille d'entrer avec ſes femmes dans l'appartement qui lui eſt deſtiné ; l'agitation de ce prince s'accroît bientôt par l'empreſſement que témoigne Clytemneſtre de connoître le nom du mari de ſa fille, le lieu de ſa naiſſance, les noms de ceux auxquels il doit le jour. C'eſt au moment que cette princeſſe s'applaudit en ſecret de la gloire qu'un ſi bel hymen doit faire rejaillir ſur elle, qu'Agamemnon lui déclare que ſon intention n'eſt point qu'elle aſſiſte à cette

fête ; Clytemneſtre diſcute avec lui les raiſons qu'elle croit avoir de s'y trouver. Enfin Agamemnon, déſeſpérant de la perſuader, emploie ſon autorité pour la faire conſentir à ſes arrangements ; la maniere dont elle refuſe de ſe rendre aux volontés de ſon époux eſt ſi vive & ſi forte, qu'Agamemnon ſe trouve par ce refus dans la ſituation la plus embarraſſante. Il gémit alors ſur ſon état qui le réduit à employer une ruſe inutile auprès des perſonnes qu'il aime le plus. Dans cet embarras il prend le parti d'aller conſulter Calchas ; le chœur, qui reſte ſur la ſcene, ſe flatte déjà de voir bientôt les Troyens effrayés des préparatifs qu'on fait contre eux, & la fiere Hélene réduite à pleurer, dans la Grece, ſa perfidie & ſes noirceurs.

ACTE IV.

A peine le chœur a-t-il terminé le troiſieme acte, qu'Achille arrive ſur la ſcene pour demander compte à Agamemnon des raiſons qui ſuſpendent encore le départ des Grecs pour Troye. Clytemneſtre, emportée par la joie de

voir ce héros, vient à ſa rencontre : Achille lui témoigne ſa ſurpriſe ſur une démarche auſſi contraire aux bienſéances en uſage parmi les Grecs. Clytemneſtre, interdite, lui apprend qu'elle eſt femme d'Agamemnon, & qu'elle arrive dans le camp avec Iphigénie, que ſon époux lui a promiſe en mariage : qu'elle a cru pouvoir, en l'abordant, lui donner ce premier gage de ſa tendreſſe. Achille, qui n'a point été prévenu ſur cet hymen, répond à Clytemneſtre d'une maniere ſi propre à augmenter ſon étonnement, qu'elle commence à ſoupçonner du myſtere dans la conduite d'Agamemnon. Ils cherchent tous deux à s'éclaircir ſur l'illuſion qu'on leur a faite. Au moment où ils ſont prêts à ſe ſéparer, le vieillard qu'Agamemnon avoit envoyé au devant de Clytemneſtre, vient la trouver ; il lui apprend qu'Agamemnon ſe diſpoſe à tremper ſes mains dans le ſang de ſa fille, & que, pour l'attirer en Aulide, il s'eſt ſervi du prétexte de la marier au fils de Pélée. Achille, indigné qu'on ait voulu le rendre l'inſtrument d'un ſtratagême auſſi bas, entre en fureur ; Clytemneſtre profite de cet inſtant pour im-

plorer ſon appui : il aſſure qu'il ne ſouffrira point que ſon époux ait abuſé de ſon nom pour couvrir ſa perfidie ; Clytemneſtre lui proteſte à ſon tour qu'elle n'a été trompée que par l'eſpérance de lui donner ſa fille en mariage ; elle veut la lui préſenter. Achille s'oppoſe à cette inutile démarche, qui compromettroit l'honneur de cette princeſſe, & qui n'augmenteroit pas l'ardeur qu'il a de la ſervir. Il conſeille à la reine d'employer d'abord auprès de ſon époux les moyens qu'il croit les plus propres à le faire changer de ſentiment ; il l'aſſure enfin que, ſi Agamemnon ſe refuſe à ſes ſollicitations, il eſt déterminé à tenter tout pour conſerver à une mere ſi tendre une fille ſi chérie.

ACTE V.

Agamemnon rencontre alors Clytemneſtre : il l'invite à envoyer à l'autel Iphigénie, en lui déclarant qu'on n'attend plus qu'elle pour le ſacrifice. Clytemneſtre témoigne ſa ſurpriſe à ſon époux ſur le ſang froid barbare avec lequel il vient preſſer le départ d'Iphigénie

pour cette cérémonie ; elle appelle ſa fille qu'elle a inſtruite du traitement que lui prépare ſon pere. Iphigénie arrive avec ſon frere Oreſte, les yeux noyés de larmes. Clytemneſtre révele à ſon époux le ſecret de ſes intrigues, & profitant de cet inſtant pour lui reprocher tous les crimes dont il s'eſt rendu coupable, elle termine ce récit en lui faiſant enviſager l'extravagance de ſa conduite, l'objet inſenſé de ſes réſolutions, & le danger qu'il y a pour lui à donner à ſes enfants un pareil exemple. Iphigégénie, témoin des efforts de ſa mere, tâche à ſon tour d'ébranler la fermeté d'Agamemnon ; elle épuiſe auprès de lui tout ce que le ſentiment inſpire de plus tendre & de plus touchant ; elle oppoſe à ſon indifférence les careſſes qu'elle a reçues de lui, les vœux différents qu'il formoit pour elle, les tendres ſoins dont elle ſe propoſoit de les payer un jour. Elle prie ſon pere de tourner ſes regards ſur ſon frere Oreſte ; elle interprete en ſa faveur le ſilence & les pleurs de cet enfant. Agamemnon, ému, attendri, combat la tendreſſe de la mere, les raiſons de ſa fille, & les larmes d'Oreſte,

par la néceſſité d'obéir à l'oracle : cependant il les aſſure que ce n'eſt point aux intérêts de Ménélas qu'il fait ce ſacrifice, qu'il n'a pris ce parti que pour montrer à tous les barbares que le rapt eſt de tous les crimes celui que les Grecs laiſſent le moins impuni. Après cette explication, Agamemnon ſe dérobe à une ſcene auſſi douloureuſe. Clytemneſtre tombe évanouie entre les mains de ſes femmes. Iphigénie, qui n'a plus d'autre parti à prendre que celui d'obéir aux ordres de ſon pere, ſe jette dans le ſein de ſa mere : elle déplore l'événement qui doit être la cauſe de ſa mort. Achille alors revient ſur la ſcene. Clytemneſtre, raſſurée par l'arrivée de ce héros, croit n'avoir plus rien à craindre pour ſa fille, & malgré la ſévérité des mœurs grecques, elle la force à reſter auprès de lui. Achille lui apprend que toute l'armée eſt en mouvement ; qu'elle demande avec fureur le ſacrifice d'Iphigénie ; qu'en voulant s'oppoſer à cette barbarie, il a penſé être la victime de ſes repréſentations ; qu'Ulyſſe eſt choiſi par les Grecs pour la conduire à l'autel, mais qu'il s'oppoſera avec tous ſes ſoldats à

la hardieſſe de cette entrepriſe. Dans ce moment Iphigénie ſe réſout à mourir ; elle déclare à ſa mere que, puiſque le maintien des bonnes mœurs & la liberté des Grecs dépendent de ſa mort, elle s'y réſout d'autant plus volontiers qu'elle craindroit encore par ſa réſiſtance d'expoſer Achille à devenir la victime de ſa généroſité. Plus Iphigénie paroît réſolue à quitter la vie, plus Achille s'efforce de lui perſuader de ne pas renoncer à ſes douceurs ; il a beau lui proteſter qu'il mourra déſeſpéré s'il ne réuſſit point à la ſauver, elle perſiſte dans ſa réſolution. Elle prie ſa mere de pardonner à ſon époux la néceſſité où elle eſt de ſe dévouer pour le ſalut des Grecs ; elle l'embraſſe pour la derniere fois, en lui remettant ſous les yeux, pour la conſoler, la gloire dont une ſi belle mort doit la combler. Clytemneſtre évanouie eſt emportée dans ſon appartement. Iphigénie, occupée du ſacrifice qu'elle va faire d'elle-même, invite le chœur à chanter les louanges de Diane, & bientôt après elle s'avance vers l'autel. Calchas frappe la victime, Diane lui ſubſtitue une biche, & la fille d'Agamemnon diſparoît pour

toujours aux yeux de toute l'armée. Clytemneſtre, revenue à elle-même, ſort tremblante & conſternée ; on lui apprend le ſacrifice de ſa fille, la fermeté héroïque qu'elle a montrée dans cet inſtant, le prodige qui a terminé ce ſpectacle ; ſa douleur lui permet à peine de croire ce détail merveilleux : enfin Agamemnon vient lui confirmer ce récit, & ſe conſoler avec elle de la perte d'Iphigénie par l'aſſurance de ſon apothéoſe.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Et, après eux, Lucrece, &c.]

Nous croyons que nos lecteurs verront avec plaiſir la traduction qu'Hénaut a faite de l'endroit de Lucrece, que Racine a eu en vue; ce morceau, quoique trés connu, mérite à tous égards de trouver ici ſa place. Le poëte, après avoir paſſé en revue les triſtes effets du fanatiſme, s'exprime ainſi:

On égorge en Aulide une jeune princeſſe;
Et qui ſont ſes bourreaux? Tous les chefs de la Grece,
Son pere. Mais Diane a ſoif de ce beau ſang:
Agamemnon le livre, & Calchas le répand.
La belle Iphigénie au temple eſt amenée,
Et d'un voile auſſi-tôt la victime eſt ornée.
Tout un grand peuple en pleurs s'empreſſe pour la voir.
Son pere eſt auprès d'elle, outré de déſeſpoir.
Un prêtre ſans pitié couvre un fer d'une étole.....
A ce ſpectacle affreux elle perd la parole;
S'agenouille en tremblant, ſe ſoumet à ſon ſort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
Il ne lui ſert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale.
On l'enleve de terre, on la porte à l'autel;
Et, bien loin d'accomplir un hymen ſolemnel,
Au lieu de cet hymen, ſous les yeux de ſon pere,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colere,
Pour la rendre propice au départ des vaiſſeaux: *&c.*

Elite de poéſies fugitives, tom. I. pag. 114.

Euphorion.... parloit de ce voyage de Lesbos.]

Racine auroit pu ne pas faire mention d'un auteur auſſi peu connu, & s'appuyer du témoignage d'Homere, qui parle, au liv. IX. de ſon iliade, de la conquête que fit Achille de l'iſle de Lesbos.

ACTEURS.

La ſcene eſt en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.]

Le lieu de la ſcene devroit plutôt être indiqué dans le *camp des Grecs*, que reſſerré *dans la tente d'Agamemnon*; l'*entrons* que dit Achille à la fin de la ſcene VII. du ſecond acte, ſemble rendre ce changement néceſſaire.

REMARQUES
SUR IPHIGÉNIE
EN AULIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OUI, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton roi qui t'éveille. Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.]

Dès le premier vers, le ſpectateur connoît le perſonnage qui ouvre la ſcene ; cette beauté de l'art n'eſt pas indifférente. Euripide nomme pareillement *Agamemnon* dès le ſecond vers ; c'eſt à quoi le pere Brumoy n'a pas réfléchi, en traduiſant *Agamemnon* par *Seigneur.*

C'eſt vous-même, Seigneur! Quel important beſoin Vous a fait devancer l'aurore de ſi loin? &c.]

Tout ce début eſt entierement pris de l'Iphigénie d'Euripide.

AGAMEMNON.

Vieillard, ſuis-moi devant ces maiſons.

LE VIEILLARD.

Je vous ſuis, Agamemnon. Mais que projettez-vous de nouveau?

AGAMEMNON.

Tu le ſçauras.

LE VIEILLARD.

Je me hâte... Quoiqu'avancé en âge, j'ai conſervé encore de la vivacité... Ma vue eſt encore très-ſaine.

AGAMEMNON.

Quel aſtre roule ici dans les cieux?

LE VIEILLARD.

C'eſt l'étoile brillante du chien, qui, ſe précipitant vers les pléiades, n'a pas encore atteint le milieu de ſa courſe.....

AGAMEMNON.

Le calme qui regne ici, n'eſt troublé ni par le chant des oiſeaux, ni par le bruit des flots....le ſilence des vents s'étend ſur l'Euripe....

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc, puiſſant Agamemnon, ſortez-vous de votre tente? Tout eſt tranquille dans l'Aulide, &c. Acte I. ſcene I.

Racine n'a pas manqué de profiter de cette ouverture de ſcene ; il a ſenti qu'Agamemnon, qui ne peut repoſer, préparoit le ſpectateur à un grand événement.

Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.]

Ce beau vers eſt imité de Théocrite, idylle II. vers 38, qui en avoit emprunté l'idée d'Euripide, *Iphigénie*, acte I. ſcene I.

Heureux qui, ſatisfait de ſon humble fortune, &c.]

Quel ſentiment dans ces vers ! quelle grace dans l'expreſſion ! *Vieillard*, dit Agamemnon dans Euripide, *je ſuis jaloux de ton ſort ; j'envie le bonheur de l'homme qui, libre de toute inquiétude, vit obſcur & caché : j'envie le bonheur de tous ceux qui ſont éloignés des honneurs.* Iphig. *act. I. ſc. I.*

Le chef de vingt rois, réduit à envier le ſort d'un de ſes ſujets, préſente une image de la plus grande expreſſion. Euripide nous paroît ici inférieur à Racine. Agamemnon, en n'apoſtrophant point ſon confident, peint en effet beaucoup mieux un cœur dévoré de chagrin & troublé par la crainte.

Séneque, à la fin de ſon premier acte d'Agamemnon ; Ange Politien, géorgiq. vers 17 ; Buchanan, acte I. ſcene I. de Jephté, ont fait uſage de cette idée, que Boileau s'eſt de même appropriée dans ſa VIe épître :

Qu'heureux eſt le mortel qui, du monde ignoré,
Vit, content de ſoi-même, en un coin retiré ;
Que l'amour de ce rien, qu'on nomme renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée !

Roi, pere, époux heureux, fils du puiſſant Atrée, &c.]

Il eſt peu de lecteurs qui ne ſentent la beauté de ces vers. Louis Racine a très-bien obſervé qu'en voulant flatter Agamemnon, Arcas lui déchire le cœur ſans le ſçavoir. *Remarques, tom. II. pag. 49.*

Tous ces mille vaiſſeaux, qui, chargés de vingt rois, &c.]

Cette figure eſt également noble & hardie.

Ce long calme, il eſt vrai, retarde vos conquêtes. Ces vents, &c.]

Homere ne parle point de ce *calme;* le ſéjour de la flotte grecque dans les ports de l'Aulide, & le ſacrifice d'Iphigénie, ſont de l'invention des poëtes qui ſont venus après lui.

Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin, &c.]

Le vieillard dit de même dans Euripide: *Atrée ne vous deſtina point à un bonheur pur & ſans mélange; c'eſt une néceſſité de paſſer alternativement de la joie à la triſteſſe. Vous êtes homme enfin; quand vous ne le voudriez pas, la volonté des dieux aura toujours ſon effet . . . Mais vous écriviez une lettre à la lueur du flambeau que vous avez allumé; vous la tenez encore dans votre main; vous rayiez ce que vous aviez écrit; vous la fermiez, vous la r'ouvriez après; & frappant contre terre le flambeau qui vous éclairoit, vous verſiez un torrent de larmes*, &c. Iphigénie, *acte I. ſcene I.*

Euripide, comme on voit, eſt entré dans des détails plus attendriſſants ; l'agitation où il repréſente Agamemnon eſt du plus grand pathétique. Nous ſommes étonnés que Racine n'ait pas profité de cette ſituation. Les Comédiens, d'après l'idée que leur en a fourni Rotrou, y ont ſuppléé par un jeu muet ; mais il n'eſt pas aſſez caractériſé pour en rendre toute l'expreſſion.

Mais quels malheurs, dans ce billet tracés, Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous verſez ?]

Euripide fait dire de même au vieillard : *Quel chagrin avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous appris, grand roi ? Parlez ; faites-moi part de ce qui vous occupe*, &c. Iphigénie, *acte I. ſcene I.*

Non, tu ne mourras point ; je n'y puis conſentir.]

Ce vers eſt du plus grand pathétique : voilà ce qui s'appelle peindre à grands traits le trouble d'un cœur agité par une ſituation violente. L'intérêt qu'a pris le ſpectateur aux queſtions d'Arcas, ne fait ici qu'augmenter par la diſtraction profonde où l'on voit Agamemnon. Ce n'eſt point manquer aux regles du dialogue que d'y déroger ainſi ; c'eſt au contraire en connoître toutes les fineſſes.

Tu te ſouviens du jour qu'en Aulide aſſemblés, &c.]

Euripide remonte plus haut ; il s'étend ſur la naiſſance, le mariage & l'enlevement d'Hélene. Ces détails pouvoient être intéreſſants

pour les Grecs, mais ils ne le ſeroient pas également pour nous. Horace ſemble avoir voulu critiquer cet endroit d'Euripide, en diſant qu'il ne faut point commencer le récit de la guerre de Troye par l'œuf de Léda.

Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.

Racine a cru avec raiſon qu'il valoit beaucoup mieux en venir au prodige qui arrêtoit l'armée des Grecs en Aulide; l'expoſition du ſujet en eſt en effet plus rapide & plus claire.

Nous partions; &, déjà par mille cris de joie, &c.]

Ceci eſt une traduction vive & préciſe du commencement du livre XII des métamorphoſes d'Ovide.

Conjuratæque ſequuntur
Mille rates, genteſque ſimul commune pelaſgæ.
Nec dilata foret vindicta, niſi æquora ſævi
Invia feciſſent venti, Bœotaque tellus,
Aulide piſcoſâ, puppes tenuiſſet ituras.
Hîc patrio de more, Jovi cum ſacra paraſſent,
Ut vetus accenſis incanduit ignibus ara,
Serpere cæruleum Danaï vidêre draconem
In platanum, cœptis quæ ſtabat proxima ſacris, &c.
Obſtupuêre omnes, &c.
At non Theſtorides, neque enim neſcitve, tacetve,
Sanguine virgineo placandam virginis iram
Eſſe deæ, &c.

Il fallut s'arrêter, & la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.]

Peut-on peindre plus heureuſement les efforts inutiles qu'on fait pour s'éloigner du rivage?

Le

Le mot *fatiguer* eſt une expreſſion très-poétique. Ce vers rappelle celui de Virgile :

Olli remigio noctemque diemque fatigant.

Pour faire ſentir davantage le mérite de Racine, il ne faut que lui oppoſer ces vers de la ſc. I. de l'act. I. de l'Iphigénie de Leclerc, qui ne different que par l'expreſſion :

Les Grecs, preſts à partir, brûloient d'impatience
D'aller faire ſur Troye éclater leur vengeance,
Lorſqu'un calme ſoudain, répandu ſur les eaux,
Dans ce triſte rivage arreſta nos vaiſſeaux :
Par mille & mille vœux contre cette infortune,
On brigua la faveur d'Æole & de Neptune, *&c.*

Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.]

Dans Euripide, Agamemnon dit auſſi au vieillard :

Je conſultai Calchas : il répondit qu'il falloit ſacrifier Iphigénie à Diane qu'on adore en ces lieux ; qu'on obtiendroit, en l'immolant, un vent favorable & la deſtruction de Troye ; mais qu'il falloit renoncer à tous ces avantages, ſi on ne lui faiſoit pas ce ſacrifice. Iphigénie, *acte I. ſcene I.*

Et que devins-je, Arcas, &c.]

Dans la plupart des éditions de Racine on trouve :

Et quel devins-je, Arcas !

Il nous ſemble qu'il eſt beaucoup plus doux pour l'oreille de dire :

Et que devins-je, Arcas !

Surpris, comme tu peux peux penſer,
Je ſentis dans mon corps tout mon ſang ſe glacer.]

Traduction de ce vers de Virgile. Énéide, liv. II. vers 29.

Mihi frigidus horror
Membra quatit, gelidusque coit formidine ſanguis.

Je condamnai les dieux ; &, ſans plus rien ouïr, &c.]

Ce que dit ici Agamemnon, peint admirablement le trouble de ſon ame. Racine n'a pas réfléchi qu'il rendoit Agamemnon plus odieux en lui ôtant le bandeau de la ſuperſtition, & qu'il y a une eſpece de démence & de fureur à immoler ſa propre fille à un oracle auquel il ne croit pas.

Croiroit-on qu'un critique du temps accuſa Racine d'athéiſme ſur ces vers ? comme ſi ces apoſtrophes indiſerettes dans le ſens moral, n'étoient pas innocentes dans le but de l'art.

Je voulois ſur le champ congédier l'armée.]

Euripide fait dire à Agamemnon : *Dès que j'eus entendu la réponſe de Calchas, je dis hautement à Talthybius qu'il n'avoit qu'à congédier l'armée, que je ne ſouffrirois jamais qu'on fît périr ma fille.* Iphigénie, *acte I. ſcene 1.*

Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir, & plein de ma grandeur, &c.]

L'aveu que fait ici Agamemnon eſt d'une grande adreſſe. Le lecteur, d'après ce caractere ainſi établi, ne ſera plus ſurpris de voir ce

pere malheureux balancer entre la nature, ſon ambition, & le devoir de ſon rang : plus ces deux paſſions ſeront fortes chez lui, & plus il deviendra intéreſſant.

Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuſe foibleſſe.]

Cette expreſſion *chatouiller* eſt ici très-heureuſement employée ; c'eſt le *pertentare* de Virgile. Corneille avoit déja employé cette expreſſion, acte III. ſcene 1. de la Mort de Pompée, en diſant de Céſar, auquel on préſentoit la tête de ce grand homme, qu'une maligne joie

Chatouilloit, malgré lui, ſon ame encor ſurpriſe.

Vers qu'on peut regarder comme une eſpece de traduction de celui-ci de Virgile :

Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.

Énéide, liv. I. vers 506.

Je me rendis, Arcas ; &, vaincu par Ulyſſe, De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le ſupplice.]

Euripide ſe ſert du même prétexte : *Enfin Ménélas employa auprès de moi tant de raiſons, qu'il me fit conſentir à cette barbarie ; j'écrivis à Clytemneſtre, je lui mandai de m'envoyer Iphigénie, que je la mariois à Achille : j'ajoutai, après avoir exalté le mérite de ce héros, qu'il ne vouloit point s'embarquer avec les Grecs que je n'euſſe mis la derniere main à cette union. Le mariage ſuppoſé de ma fille eſt le prétexte ſpécieux dont je me ſuis ſervi pour tromper mon épouſe. Calchas, Ulyſſe, Ménélas ſont les ſeules perſonnes qui connoiſſent avec moi ce fatal myſtere.* Iphigénie, *acte I. ſcene 1.*

C'eſt ici le lieu d'obſerver que Racine a cru devoir ſubſtituer Ulyſſe à Ménélas, qui, dans la piece grecque, fait à peu près le même perſonnage que fait dans la piece françoiſe ce prince artificieux. Indépendamment des autres raiſons qui ont pu le déterminer à ce changement, nous croyons que Racine a craint de repréſenter à nos yeux, peut-être un peu trop délicats, un prince courant après ſon épouſe, & voulant, pour accélérer ſon retour, qu'un frere immole ſa fille. Nous obſerverons ici que, ſi le rôle d'Ulyſſe jette bien moins de mouvement dans la piece françoiſe, ce roi n'a pas du moins à craindre les reproches aviliſſants qu'Euripide fait faire à Ménélas, parce que dans Racine, Ulyſſe n'eſt excité que par le motif de la gloire à ſolliciter le ſacrifice d'Iphigénie.

J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage.]

M. l'abbé d'Olivet croit que, ſelon la grammaire, il faudroit *j'écrivis à Argos*; & M. de Marmontel prétend que Racine a cru pouvoir prendre cette licence pour éviter l'hiâtus déſagréable que forme la rencontre des deux ſyllabes *à A*. Nous croyons, avec l'abbé Desfontaines, qu'*en Argos* ſignifie ici le pays d'*Argos*, & non la ville de ce nom; qu'il vaut mieux dire *en Argos* qu'*à Argos*.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
Avez-vous prétendu que, muet & tranquille,
Ce héros, &c.]

Le vieillard dit de même dans Euripide:
Achille, privé de cette alliance, ne ſe portera

t-il point dans ſa fureur à des excès qui retomberont ſur vous & votre épouſe, &c.

AGAMEMNON.

Achille ne fait que me prêter ſon nom ; il ignore ces noces ſuppoſées, & tout ce que je fais ; il ne ſçait pas non plus que j'ai feint d'avoir promis de l'unir à ma fille par les nœuds de l'hyménée. Iphigénie, *acte I. ſcene 1.*

Mais qui peut dans ſa courſe arrêter ce torrent ? Achille va combattre, & triomphe en courant.]

Lorſqu'Agamemnon a formé le deſſein d'attirer Iphigénie en Aulide, ſous prétexte de ſon hymen avec Achille, il étoit néceſſaire que ce héros fût abſent, & qu'Agamemnon crût pouvoir faire le ſacrifice avant ſon arrivée.

L'adreſſe du poëte paroît ici toute entiere ; il annonce l'arrivée d'Achille, & cette annonce contient l'éloge de ce héros.

Je plains mille vertus, une amour mutuelle, Sa piété pour moi, ma tendreſſe pour elle.]

Racine a pris ce mot *piété* dans le même ſens que les Latins ; nous n'en avons point d'autre qui puiſſe exprimer ce ſentiment de la nature.

La reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi, T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.]

Euripide fait dire au vieillard :

Vous ſçavez que Tyndare me fit partir avec ſa fille, comme ſi j'euſſe fait partie de ſa dot, & qu'il m'attacha pour jamais à ſon ſervice. Iphigénie, *acte I. ſcene 1.*

Il eſt à remarquer ici que les deux vers de Racine diſent qu'Arcas tient *ſon rang de la reine ;* le poëte a voulu par-là préparer le ſpectateur à l'abus que cet Arcas fera du ſecret du roi.

Cours au devant de la reine,
Et ſuis, ſans t'arrêter, le chemin de Mycene.
Dès que tu la verras, &c.]

Ces détails ſont bien plus attendriſſants dans Euripide.

Va, dit de même Agamemnon au vieillard, *précipite tes pas, n'écoute point la foibleſſe de ton âge.... Ne va pas t'arrêter au bord des fontaines que l'ombre des arbres dérobe aux feux du ſoleil, garde-toi bien de t'y laiſſer aller aux douceurs du ſommeil.... Par-tout où tu trouveras un chemin partagé en deux ſentiers, obſerve bien ſi le char qui porte ma fille vers la flotte des Grecs n'a point devancé ta marche.... Sors vîte de l'enceinte du camp. Si tu la rencontres, détourne toi-même les chevaux qui la conduiſent, & dirige leur courſe vers le chemin de la ville des Cyclopes.* Iphig. *act. I. ſc. I.*

Que, s'il ſe peut, ma fille, à jamais abuſée, &c.]

Chez le poëte grec, Agamemnon, après avoir fait reconnoître à Ménélas l'inutilité de tous les moyens qu'il lui propoſe pour ſauver Iphigénie, lui dit de même : *Le ſeul ſervice que j'attende de vous, c'eſt d'aller par toute l'armée, de faire en ſorte que ce fatal ſecret ne ſoit point connu de Clytemneſtre, afin qu'au moins je n'aie point à combattre les cris de ſa douleur en ſacrifiant ſa fille.* Iphigénie, *acte II. ſcene IV.*

Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris, &c.]

Dans Euripide, Agamemnon dit à son confident :

Je rétracte à présent, dans la lettre que tu m'as vu ouvrir & fermer, ce que j'ai imprudemment résolu... Je vais te faire la lecture de tout ce que j'écris. Je vous envoie, fille de Léda, une lettre toute contraire à celle que vous avez déjà reçue.

LE VIEILLARD.

Ne me cachez rien, afin que tout ce que je dirai s'accorde avec ce que vous écrivez.

AGAMEMNON.

Ne faites point partir votre fille pour l'Aulide.... son mariage est remis à un autre temps. Iphigénie, *acte I. scene I.*

Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille, On accuse en secret cette jeune Eriphile.]

Avec quel art & quel naturel Racine annonce-t-il Eriphile ! Ce vers sert à prévenir le spectateur sur le personnage de cette princesse, & sur l'amour qu'elle ressent pour son vainqueur. Cependant il y a une objection à faire : Ériphile fut faite prisonniere à Lesbos qu'Achille vient de conquérir ; comment a-t-elle eu le tems d'aller joindre Iphigénie à Argos, & comment Iphigénie peut-elle être liée avec elle si étroitement ?

Que lui-même captive amena de Lesbos.]

Cette inversion n'est point sans grace, comme

l'a remarqué l'abbé Desfontaines ; elle eſt familiere à Racine, qui dit encore, ſcene II.

Les Troyens pleurent une autre Hélene,
Que vous avez captive envoyée à Mycene.

Déjà le jour plus grand nous frappe & nous éclaire.]

Dans Euripide, Agamemnon congédie de même le vieillard, en lui diſant : *Pars vîte.... l'éclat de l'aurore & les feux du ſoleil font déja blanchir la lumiere de mon flambeau.* Iphigénie, *acte I. ſcene I.*

Déjà même l'on entre, & j'entends quelque bruit. C'eſt Achille. Va, pars. Dieux ! Ulyſſe le ſuit.]

Cette ſcene nous paroît être un chef-d'œuvre d'expoſition ; il n'y a pas un acteur important qui n'y ſoit annoncé, pas un événement qui n'y ſoit préparé. Racine en eſt redevable au poëte grec. Euripide, ſelon Louis Racine, *malheureux*, pour l'ordinaire, *dans l'expoſition de ſes ſujets*, a mis dans celle-ci toute la perfection poſſible. *Remarques, tom. II. pag. 49.* Eraſme croyoit pour cela, que cette piece pouvoit être de Sophocle, qu'aucun poëte n'égala jamais dans l'art des expoſitions : mais, ſans nous arrêter ici à toutes les raiſons qui détruiroient cette conjecture, nous croyons que l'autorité d'Ariſtote, qui attribue cette piece à Euripide, doit prévaloir ſur l'opinion de ce ſçavant commentateur.

Ludovico Dolce & Rotrou ſe ſont contentés de traduire la premiere ſcene d'Euripide ; mais il s'en faut bien qu'ils en aient tiré un auſſi grand parti que Racine.

SCENE II.

Et que puiſſe bientôt le Ciel, qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité, &c.]

Et que puiſſe... le Ciel... ouvrir, &c. inverſion dure.

Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux, &c.]

L'inclémence des dieux, c'eſt l'*inclementia divûm* des latins, que Racine a fait paſſer dans notre langue.

On dit dans toute cette piece que les dieux ſont irrités, & l'on ne nous apprend point la cauſe de leur indignation. Racine, à ce que nous croyons, auroit dû la faire connoître; car, comment juſtifier le parti qu'a pris Agamemnon d'immoler ſa fille, ſi l'on ignore la cauſe qui a pu donner lieu aux dieux de l'exiger, & la part qu'a eu ce pere malheureux au crime qu'il falloit réparer? Racine a cru ſans doute prévenir cette objection, en faiſant dire à Agamemnon qu'il

Ne ſçait pour quel crime
La colere des dieux demande une victime.

Mais on voit un peu trop que l'épiſode d'Ériphile a mis ce poëte dans la néceſſité de ne rendre aucune raiſon de l'indignation de Diane, afin de faire tomber l'explication de l'oracle ſur cette princeſſe.

Dans les champs Phrygiens les effets feront foi,
Qui la chérit le plus, ou d'Ulyſſe ou de moi.]

Achille, en preſſant le départ des Grecs,

conſerve ici ſon caractere impétueux ; il eſt, comme Horace l'exige,

Impiger, iracundus, acer.

Mais quand il ſçaura à quel prix les dieux accorderont un vent favorable, il emploiera toute cette fureur à s'y oppoſer.

C'eſt dans les paſſions que Racine a puiſé ſes coups de théâtre. Quelle leçon pour ceux qui croient avoir réuſſi dans une tragédie, quand ils ont entaſſé une foule d'incidents ſans ſuite & ſans vraiſemblance !

Seigneur, qu'oſez-vous dire ?]

C'eſt d'Homere que Racine a emprunté ce morceau. Ulyſſe dit de même, *iliade*, liv. IV. vers 350 : *Agamemnon, quel mot vient de vous échapper ? Quoi ! vous nous conſeillez de renoncer à cette guerre, dans le temps même que nous excitons contre Troye le cruel dieu des combats*, &c.

Le ciel protege Troye ; &, par trop de préſages, Son courroux nous défend d'en chercher les paſſages.]

Ce que dit Agamemnon reſſemble aſſez au diſcours que lui fait tenir Homere, *iliade, liv. II. vers 138 : Ainſi donc ſuivez le parti que je vous propoſe, remontez ſur vos vaiſſeaux, retournez avec moi dans votre patrie ; nous ne pouvons plus nous flatter de nous emparer de la ſpacieuſe Troye*, &c.

On ſçait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête.]

Les raiſons qu'apporte Agamemnon ſont très-bonnes ; mais elles ne ſont pas un frein aſſez puiſſant pour Achille.

Ainſi, pour vous venger, tant de rois aſſemblés
D'un opprobre éternel retourneront comblés, &c.]

Imitation d'Euripide. *Ce que je plains le plus*, dit Ménélas à Agamemnon, *c'eſt le ſort malheureux de la Grece, qui, après avoir cru former une expédition glorieuſe, deviendra pour vous & votre fille la fable ridicule des barbares dont elle vouloit ſe venger.* Iphigénie, *acte II. ſcene 11.* Idée qu'Euripide avoit empruntée d'Homere, *iliade*, livre II. vers 137.

Nous remarquerons encore qu'on dit bien *couvert d'un opprobre éternel*, mais qu'on ne dit point qu'on en eſt *comblé.*

Retiendra ſans péril la ſœur de votre femme.]

Remarquez qu'ici la *ſœur de votre femme* dit beaucoup plus qu'*Hélene.*

Les parques à ma mere, il eſt vrai, l'ont prédit,
Lorſqu'un époux mortel, &c.]

Imitation de ce que dit Achille dans Homere : *La déeſſe aux pieds argentés, Thétis ma mere, m'a appris que je pourrois arriver au terme de mes jours par deux chemins différents. Si je reſte*, m'a-t-elle dit, *au ſiége de Troye, j'acquerrai, en combattant contre cette ville, une gloire immortelle ; mais je ne reverrai plus ma patrie. Au contraire, ſi je rentre dans le lieu chéri qui m'a vu naître, j'y vivrai ſans gloire ; mais le nombre de mes jours ſe perdra dans la durée des temps*, &c. Iliade, *livre IX. vers 410 & ſuiv.*

Et, toujours de la gloire évitant le ſentier,
Ne laiſſer aucun nom, & mourir tout entier.]

Mourir tout entier; expreſſion ſublime, empruntée du *non omnis moriar* d'Horace.

L'amour de la gloire, dont Achille paroît ici tranſporté, lui fait tenir un langage pareil dans la priere qu'il adreſſe à Jupiter. Homere, *iliade*, liv. XXI. vers 281.

Ah! ne nous formons point ces indignes obſtacles;
L'honneur parle, &c.]

Ce ſentiment ſublime, & tout le fond de ce diſcours, paroît avoir été ſuggéré à Racine par la belle réponſe d'Hector à Polydamas.

Vous prétendez, lui dit-il, *régler ma conduite ſur le vol des oiſeaux. Je les laiſſe à leur gré ſe porter de l'orient au couchant*, &c. Iliade, *liv. XII. vers 236 & ſuiv.*

Et quand moi ſeul enfin il faudroit l'aſſiéger,
Patrocle & moi, Seigneur, nous irons vous venger.]

Imitation du livre IX. de l'iliade d'Homere. C'eſt Diomede qui parle. *Si vous êtes réſolu de partir, allez, les chemins vous ſont ouverts. Les nombreux vaiſſeaux qui vous ont accompagné ſont encore ſur le rivage: mais le reſte des Grecs ne partira point qu'il n'ait détruit la ville de Troye; & s'ils prennent le parti de rentrer dans leurs vaiſſeaux pour retourner dans leur patrie, Sthénélus & moi, nous ne ceſſerons de combattre que nous n'ayons renverſé de fond en comble la ville d'Ilion.* Vers 42 & ſuiv.

Dans Euripide, Iphigénie n'eſt pas promiſe à Achille; il ne vient pas non plus dans la

tente d'Agamemnon pour preſſer ſon hymen, mais pour s'informer des raiſons qui ſuſpendent le départ des Grecs pour Troye. La ſuppoſition de Racine jette dans la piece françoiſe & dans le rôle d'Achille plus de mouvement & d'intérêt.

SCENE III.

Et qui ſçait ce qu'aux Grecs, fruſtrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?]

Avec quel art Racine ſçait ici motiver l'irréſolution d'Agamemnon! C'eſt ce roi d'Argos qui dit, dans Euripide, tout ce que le poëte françois a mis ici dans la bouche d'Ulyſſe.

Repréſentez-vous l'artificieux Ulyſſe placé au milieu des Grecs, & les entretenant de l'oracle de Calchas, oppoſant la promeſſe que j'ai faite d'immoler ma fille, au refus que je ferois actuellement d'y conſentir: il entraîneroit toute l'armée dans ſon parti; il ordonneroit aux Grecs d'égorger, vous, ma fille & moi; & même, ſi je regagnois Argos, il m'y ſuivroit, il renverſeroit cette ville & les murs bâtis par les Cyclopes; il déſoleroit le reſte de mes états, &c. Iphigénie, *acte II. ſcene IV.*

Mais, ſans vous, ce ſerment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous reſpecté?]

Les Grecs reconnoîtroient ici l'artificieux Ulyſſe; c'eſt ſon adreſſe, ſon éloquence. Racine a emprunté tout ce morceau de la premiere

ſcene d'Euripide : mais il fait bien plus d'effet dans cet endroit, parce qu'Euripide ne l'a mis qu'en récit, & que Racine en a fait une raiſon puiſſante dans la bouche d'Ulyſſe .... *Enfin Tyndare imagina cet expédient, il raſſembla tous ceux qui prétendoient à la main de ſa fille, il les engagea à s'embraſſer, & après leur avoir fait prendre à témoin de leurs ſermens les dieux vengeurs, il leur fit verſer des libations ſur le feu qui conſumoit les victimes, & promettre enſuite de défendre le mari de ſa fille, s'il arrivoit qu'un jour on la lui enlevât : en vertu de ce ſerment ils devoient entrer à main armée dans les états du raviſſeur, fût-il grec ou barbare, & de détruire ſa ville capitale*, &c. Iphigénie, *acte I.*

Ah, Seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aiſément ſe montre magnanime !]

Rotrou dit, acte II. ſcene III.

J'avois, ſans ce diſcours, aſſez de connoiſſance
De l'adreſſe d'Ulyſſe & de ſon éloquence ;
Mais il éprouveroit, en un pareil ennui,
Que le ſang eſt encor plus éloquent que lui.

On peut obſerver ici que tous les acteurs ſont dans cette piece un rôle intéreſſant ; chacun y ſoutient ſon caractere reçu, & tout concourt au but principal. Si l'on ne connoiſſoit pas Athalie, on diroit que Racine a déployé dans Iphigénie toutes les reſſources de ſon art.

Mais que, ſi vous voyiez, ceint du bandeau mortel,
Votre fils Télémaque approcher de l'autel.]

Ce trait d'hiſtoire, que Racine a mis en tableau, fait ici l'effet le plus attendriſſant.

Les poëtes racontent qu'Ulyſſe avoit contrefait l'inſenſé pour ne point aller au ſiége de Troye. Palamede, qui ſoupçonnoit cet artifice, plaça Télémaque, enfant d'Ulyſſe, ſur la voie où la charrue alloit paſſer. Le pere, effrayé du péril de ſon fils, oublia ſon rôle de démence, & courut ſe jetter entre la charrue & lui.

Et courir vous jetter entre Calchas & lui.]

Quelle image tendre! Voyez comme Leclerc l'exprime:

Heureux qui, comme vous,
Nous exhorte à ſouffrir, & ne ſent pas les coups!
Acte I. ſcene II.

Seigneur, vous le ſçavez, j'ai donné ma parole;
Et, ſi ma fille vient, je conſens qu'on l'immole.]

Agamemnon a pris ſes meſures pour empêcher ſa fille d'arriver au camp, & il dit ici que ſi elle y *vient*, *il conſent qu'on l'immole.* Ce détour nous paroît une petiteſſe.

SCENE IV.

La reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras.]

Toute cette scene est prise mot pour mot d'Euripide. Au moment où Ménélas fait les plus vifs reproches à Agamemnon sur la lettre qui contremandoit le départ d'Iphigénie, un messager vient annoncer l'arrivée de cette princesse & celle de Clytemnestre. *J'arrive*, dit-il, *Agamemnon, roi de tous les Grecs; j'ai amené avec moi votre fille que vous avez appellée Iphigénie; Clytemnestre, sa mere & votre épouse, l'accompagne; Oreste est aussi avec elles: je les ai devancés, afin de vous prévenir de leur arrivée.* Iphigénie, *acte II. scene III.*

Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée, &c.]

La reine & sa suite, qui se sont *égarées dans les bois*, n'ont point rencontré Arcas, & ils arrivent au camp. Assurément le moyen est fort petit: mais il nous semble bien supérieur à celui dont se sert le poëte grec.

Il est à observer que la lettre d'Agamemnon, qui n'a pu empêcher Clytemnestre & Iphigénie d'arriver en Aulide, n'en fait pas moins d'effet du côté des passions.

Et qui, de son destin qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.]

Interroger de, est un tour latin. *Interroger sur*,

qui a prévalu, eſt un tour grec. Ce vers motive très-bien l'arrivée d'Ériphile.

Les uns, avec reſpect, environnoient la reine, &c.]

L'envoyé, chez le poëte grec, fait un détail bien plus naïf du mouvement qu'a occaſionné l'arrivée d'Iphigénie dans l'armée. *Cette nouvelle*, dit-il, *s'eſt répandue rapidement parmi les troupes; toute l'armée, charmée de la nouveauté de ce ſpectacle, a couru au devant d'Iphigénie*, &c. Il lui raconte même les diſcours qu'on tenoit à ce ſujet. *Les uns diſent: eſt-ce qu'on ſe prépare à la marier? Quel eſt l'objet de tout ce mouvement? Eſt-ce qu'Agamemnon, ennuié de ne la pas voir, n'a pu ſe paſſer de la faire venir auprès de lui? D'autres prétendent qu'on va la préſenter à Diane, déeſſe tutélaire de l'Aulide*, &c. Iphigénie, *acte II. ſcene III.*

Également comblé de leurs faveurs ſecretes,
Jamais pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.]

Faveurs ſecretes, poétiquement pour *faveurs particulieres.*

Remarquez qu'on félicite Agamemnon de ſon bonheur, à l'inſtant même où, comme pere, il eſt le plus infortuné des hommes.

SCENE V.

JUSTE Ciel ! c'eſt ainſi qu'aſſurant ta vengeance,
Tu romps tous les reſſorts de ma vaine prudence! &c.]

Euripide eſt ici bien plus touchant que ſon imitateur. *Hélas !* dit Agamemnon, *que ferai-je ?... La fortune plus vigilante a rompu toutes mes meſures. Que la médiocrité a d'avantages ! Ceux qui ſont dans un rang obſcur, peuvent pleurer & ſe plaindre. Les grands n'ont pas la même reſſource... Le peuple nous guide & nous commande ; nous ſommes ſes eſclaves. Malheureux que je ſuis ! je crains dans mon malheur de verſer des larmes, & je rougis de retenir mes pleurs... Que dirai-je à mon épouſe ?... Comment la recevrai-je ? De quel œil l'aborderai-je ?... Elle m'a perdu en arrivant ici ſans y être attendue... Mais elle ne pouvoit guere ſe diſpenſer de ſuivre ſa fille ; c'étoit à elle à célébrer ſon hymen, à lui préſenter l'époux qui va découvrir toutes mes perfidies. Et toi, fille infortunée... que je te plains !.. Je m'imagine déjà qu'elle me dit, en me ſuppliant : mon pere, vous me faites mourir !.. Étoit-ce là l'hymen auquel vous me deſtiniez ?.. Oreſte l'accompagne... Cet enfant ne parle pas encore, mais il me percera le cœur de ſes cris... Ah ! dans quel abime de maux le fils de Priam m'a-t-il plongé !* Iphigénie, *acte II. ſcene IV.*

Je ſuis pere, Seigneur, & foible comme un autre.
Mon cœur ſe met ſans peine en la place du vôtre, &c.]

Ulyſſe feint d'abord d'être attendri par la ſituation où ſe trouve Agamemnon; mais bientôt il va lui faire une peinture magnifique des avantages que doit produire le ſacrifice d'Iphigénie. Avec quel art Racine le fait parler!

Dans Euripide, Ménélas, qui vient d'accabler Agamemnon d'injures, change tout-à-coup de langage, & dit d'abord, comme Ulyſſe: *Dès que j'ai vu vos yeux baignés de larmes, je n'ai pu m'empêcher de vous plaindre & de verſer des pleurs.* Iphigénie, *acte II. ſcene IV.* Mais au lieu d'affermir enſuite Agamemnon dans la réſolution qu'il a priſe de ſacrifier ſa fille, il eſſaie de lui faire prendre le parti de la ſauver. *Je ne veux point*, dit-il, *qu'on ait à me reprocher de vous avoir fait commettre une action cruelle..... Ceſſez de pleurer & de m'attendrir par vos larmes. Si l'oracle de Calchas a eu votre Iphigénie en vue..... je vous laiſſe le maître de l'intérêt que je dois prendre à ſon accompliſſement... Faites reprendre la route d'Argos à votre fille*, &c. *Ibid.*

Voyez tout l'Helleſpont blanchiſſant ſous nos rames,
Et la perfide Troye abandonnée aux flammes, &c.]

L'image renfermée dans ces vers, paroît empruntée de l'intermede qui termine le troiſieme acte de l'Iphigénie d'Euripide. *L'armée des Grecs arrivera donc enfin ſur les bords du Simois..... Nos ſoldats aborderont en Phrygie pour renverſer la ville de Troye.... A la vue du*

dieu des combats, qui paroît porté ſur nos vaiſſeaux avec l'appareil le plus terrible.... les Troyens ſe répandront ſur leurs murs .... Mais lorſque le cruel Mars les aura fait inveſtir, & dès qu'il aura tranché les jours des princes qui les défendront, il renverſera cette ville de fond en comble, il fera verſer des torrents de larmes à toutes les femmes des Troyens, à l'épouſe de Priam, à cette Hélene..... qui trahit la foi de ſon époux.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Ne les contraignons point, Doris; retirons-nous :
Laiſſons-les dans les bras d'un pere & d'un époux.]

C'eſt ici que Racine commence à différer de ſon original. Le perſonnage d'Ériphile a trouvé des cenſeurs, qui l'ont regardé, avec raiſon, comme inutile à la piece. Mais Racine n'ayant pu la dénouer, comme Euripide, il a été obligé d'inventer un reſſort qui pût y ſuppléer; & le rôle d'Ériphile eſt (à ce qu'il dit dans ſa préface) ce qui lui a paru de plus raiſonnable.

Vous vouliez voir l'Aulide, où ſon pere l'appelle, &c.]

L'abbé Desfontaines obſerve que tous nos auteurs françois diſent l'*Aulide*, comme ſi c'étoit une province & non une ville, ou un port de mer; nous croyons avec lui qu'on devroit dire *Aulis*, comme on dit *Memphis*, & non *Memphide*. Énéide de Virgile, *liv. IV. note 46.*

Sans que pere ni mere ait daigné me ſourire.]

Ce vers eſt imité de Virgile, qui dit, dans ſa IVe églogue :

Cui non riſere parentes,
Nec deus hunc menſâ, dea nec dignata cubili eſt.

Racine s'eſt plû dans cette idée ; il l'a répétée au commencement de la ſcene III. du même acte :

Moi qui, de mes parents toujours abandonnée,
Étrangere par-tout, n'ai pas, même en naiſſant,
Peut-être reçu d'eux un regard careſſant.

Et, quand je veux chercher le ſang qui m'a fait naître,
Me dit que, ſans périr, je ne me puis connoître.]

Ce vers & la réponſe de Doris préparent le dénouement, & le rendent plus vraiſemblable.

En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre, &c.
Et c'eſt peut-être ainſi que vous devez périr.]

Ces vers préſentent une idée peu naturelle ; car comment peut-on *périr en perdant un faux nom ?* Cette interprétation de l'oracle eſt bien forcée ; mais il falloit raſſurer Ériphile.

Qui des ſecrets des dieux fut toujours informé ;
Le ciel ſouvent lui parle, &c.]

Si Calchas eſt *toujours informé des ſecrets des dieux*, il eſt ſuperflu d'ajouter que *le ciel lui*

parle ſouvent ; c'eſt dire la même choſe d'une maniere plus foible.

Inſtruit par un tel maître,
Il ſçait tout ce qui fut, & tout ce qui doit être.]

Ce portrait de Calchas eſt tiré d'Homere, iliade, liv. I. vers 70. *A ces mots*, dit-il, *Calchas s'avança, Calchas le plus habile des augures, qui connoît le paſſé, le préſent & l'avenir ;* trait ſublime, qui reſſemble à la magnifique idée que nous donne l'écriture ſainte de l'Être ſuprême, *qui embraſſe d'un ſeul de ſes regards le paſſé, le préſent & l'avenir.*

Que dirois-tu, Doris, ſi, paſſant tout le reſte, &c.]

Cet hémiſtiche, *ſi, paſſant tout le reſte*, paroît oiſeux.

Qui m'arracha, d'un coup, ma naiſſance & ton pere, &c.]

Cette expreſſion, *m'arracha ma naiſſance*, n'eſt point correcte ; on ne peut pas dire en effet qu'*on arrache la naiſſance* à une perſonne, en lui ôtant les moyens de connoître ceux de qui elle tient le jour.

Eſt de tous les mortels le plus cher à mes yeux.]

Jamais un amour n'eſt né ſi ſubitement & dans des conjonctures ſi ſingulieres. Il n'eſt pas naturel que celui qui fit Ériphile priſonniere, lui ait inſpiré une paſſion ſi vive en détruiſant Lesbos. On peut voir comment

Andromaque peint Pyrrhus ſous des couleurs oppoſées, acte III. ſcene VIII.

Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple, &c.

Le ciel s'eſt fait, ſans doute, une joie inhumaine
A raſſembler ſur moi tous les traits de ſa haine.]

On dit très-bien, ſelon M. l'abbé d'Olivet, *j'ai de la joie à vous voir,* & *je me ſuis fait une joie de vous voir.* Il ſeroit en effet plus régulier aujourd'hui de mettre *de* que *à*, après *ſe faire une joie ;* mais au temps de Racine cela étoit indifférent.

Je me laiſſai conduire à cet aimable guide.]

Il ſeroit plus exacte de mettre, *par cet aimable guide ;* car *ſe laiſſer conduire à quelqu'un,* c'eſt *ſe laiſſer conduire auprès de quelqu'un.* On diroit très-bien, *je laiſſai le ſoin de me conduire à,* &c. mais on ne peut pas dire, *je me laiſſai conduire à,* &c.

SCENE II.

SEIGNEUR, où courez-vous ? Et quels empreſſements
Vous dérobent ſi-tôt à nos embraſſements ?]

Racine s'eſt ici écarté de ſon modele ; chez le poëte grec, le char qui amene Clytemneſtre & ſa fille, arrive devant la tente d'Agamemnon, au milieu des femmes qui compoſent le

le chœur. Tout ce que dit Clytemneſtre à ſes femmes, l'ordre qu'elle leur donne de tenir les chevaux pour les empêcher de s'effrayer, l'apoſtrophe qu'elle fait à Oreſte endormi, nous repréſentent des mœurs ſimples & naïves, dont le ſentiment nous paroît étranger : cette ſimplicité eſt ici d'une grande beauté ; plus cette mere paroît empreſſée, plus elle s'applaudit d'être mere d'une fille auſſi aimable, & plus elle attendrit.

Cette arrivée triomphante n'a pu être imitée ſur notre théâtre ; le poëte françois feint ici que Clytemnèſtre a été reçue par Agamemnon dans ſon appartement.

Un moment, à mon tour, ne vous puis-je arrêter? Et ma joie à vos yeux n'oſe-t-elle éclater?]

Cette ſcene attendriſſante eſt entiérement imitée de l'Iphigénie d'Euripide.

IPHIGÉNIE.

O mon pere! je veux auſſi vous ſerrer dans mes bras, & vous embraſſer pour tout le temps que je ne vous ai point vu. Je deſire d'être toujours avec vous, ſi ma préſence ne vous importune point.

AGAMEMNON.

Embraſſez-moi, ma fille ; vous avez toujours eu plus de tendreſſe pour moi que tous mes autres enfans.

IPHIGÉNIE.

O mon pere! que je vous vois avec plaiſir après une ſi longue ſéparation!

AGAMEMNON.

Votre pere a les mêmes ſentiments ; il peut vous dire la même choſe. Acte III. ſcene III.

Quel plaiſir de vous voir & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller.]

Quel plaiſir de vous voir dans cet éclat . . . . dont je vous vois. Cette maniere de parler n'eſt pas correcte. Il y a encore un peu plus bas, *mais que voyant*, &c. & au troiſieme vers, *quel bonheur de me voir.* Ces petites négligences n'ôtent cependant rien à la ſimplicité touchante de ce beau morceau.

Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere !]

Autre imitation du morceau ſuivant de la ſcene III. du IIIe acte d'Euripide.

IPHIGÉNIE.

Mon pere, que vous avez bien fait de m'appeller auprès de vous !

AGAMEMNON.

Ah, ma fille !....Je ne ſçais que lui répondre.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! pourquoi, après m'avoir vue avec plaiſir, vous troublez-vous en me regardant ?

AGAMEMNON.

Un général & un roi ont toujours des objets qui les occupent.

IPHIGÉNIE.

Mon pere, ne penſez à préſent qu'à votre fille ; détournez votre attention de tous ſoins propres à vous inquiéter.

AGAMEMNON.

Mon cœur, hélas ! eſt actuellement tout occupé de vous ſeule.

IPHIGÉNIE.

Quittez donc l'air triſte que vous avez ; laiſſez agir la joie que vous avez témoignée de me voir.

AGAMEMNON.

Ma fille, je reſſens encore, en vous voyant, le plaiſir que vous m'avez cauſé.

IPHIGÉNIE.

Et cependant vos yeux ſont noyés de larmes.

AGAMEMNON.

Une longue abſence doit nous ſéparer pour jamais.

IPHIGÉNIE.

Je ne vous entends point, mon pere ; je ne comprends point ce que vous me dites.

AGAMEMNON.

La ſageſſe de vos réponſes augmente encore la ſenſibilité que vous m'inſpirez.

IPHIGÉNIE.

Mon pere, je vous ferois des réponſes moins ſenſées, ſi je pouvois par là réuſſir à vous égayer.

Cette penſée eſt on ne peut plus gracieuſe dans l'original. Dolce, ſelon la remarque du pere Brumoy, *théâtre des Grecs*, tom. II. pag. 489, *a oſé la traduire plus littéralement ;* il

fait dire à Iphigénie : *je voudrois être folle pour vous plaire.*

Esser vorrei per aggradirvi sciocca.

Heureux, ajoute-t-il, *de n'avoir point rendu ridicule la pensée de son auteur !*

Périsse le Troyen, auteur de nos allarmes !]

Ce vers & le suivant sont une traduction d'Euripide.

IPHIGÉNIE.

Périssent la guerre & les ressentiments de Ménélas !

AGAMEMNON.

Après m'avoir perdu, ils en perdront bien d'autres, Iphigénie, *acte III. scene III.*

Vous y serez, ma fille.

Adieu.]

Ce mot est sublime, sur-tout dans la simplicité de ce dialogue vif & plein de sentiments.

Dans Euripide, Agamemnon renvoie Iphigénie *après avoir fait des réflexions assez longues.* Chez Racine, c'est Agamemnon *qui s'enfuit après avoir lâché ces mots terribles : vous y serez, ma fille ;* ce qui est bien plus pathétique. *Remarques de Louis Racine*, tome II. page 62.

Racine a imité d'Euripide la fin de cette scene ; dans le poëte grec, Agamemnon dit :

Je dois auparavant offrir aux dieux un sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Il faut que j'assiste avec les prêtres à cet acte de piété.

AGAMEMNON.

Vous y ſerez, &c.

Iphigénie, *acte III. ſcene III.*

Cette ſcene, ſelon la remarque du pere Brumoy, *eſt plus courte & plus noble dans Racine que dans Euripide; mais auſſi eſt-elle plus tendre dans le grec : Iphigénie y paroît moins princeſſe, & plus aimable; Agamemnon moins roi, & plus pere. Il faut dire*, ajoute-t-il, *à la louange de* Dolce, *qu'il a traité cette ſcene en grand maître, qui entendoit bien ſon original; il a en effet rendu* avec une naïveté, *qui eſt bien plus du goût de la langue italienne que de la nôtre*, l'ingénuité touchante *d'Iphigénie.* Théâtre des Grecs, *tome II. page 488.*

SCENE III.

Du moins, ſi vos reſpects ſont rejettés d'un pere, &c.]

Quelle ſenſibilité rare ! quelle harmonie ! Car, pour le dire en paſſant, l'harmonie des vers ne conſiſte pas ſeulement à éviter les mots durs, les ſyllabes rudes; elle conſiſte encore dans cette variété de meſure, dans cet arrondiſſement de périodes, dans ces tirades dont les penſées ſe croiſent, & qui ſe terminent par un grouppe d'images.

Et, ſatisfait d'un prix qui lui ſemble ſi doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.]

Cette ſcene, ſi mince pour le fond, plaira

toujours par le ſentiment qui y regne & l'art admirable avec lequel elle eſt préſentée. Perſonne n'a jamais ſçu, comme Racine, faire parler aux paſſions un langage plus vif & plus naturel.

SCENE IV.

Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.]

Selon la remarque de M. l'abbé d'Olivet, on dit très-bien *commettre* quelqu'un; & ſe *commettre*, pour ſignifier *expoſer quelqu'un* & *s'expoſer ſoi-même à recevoir quelque déplaiſir*; mais ce verbe ne s'emploie qu'abſolument, & l'on ne dit point *ſe commettre* à quelque choſe. *Craignant de vous commettre aux affronts d'un refus*, n'eſt donc pas françois.

M. l'abbé d'Olivet ajoute qu'il faudroit l'*affront d'un refus* plutôt que les *affronts d'un refus*. Nous croyons, avec l'abbé Desfontaines, que l'un eſt plus expreſſif que l'autre, & que *les affronts* préſentent une idée plus étendue; que le vers, d'ailleurs, en eſt plus harmonieux. *Racine vengé*, édition d'Amſterdam, pag. 207.

Arcas s'eſt vu trompé par notre égarement.]

Nous ne croyons pas que le mot *égarement* ſe ſoit conſervé dans cette acception; on ne s'en ſert plus que dans le ſens moral. Il nous ſemble qu'Arcas fait ici une faute bien conſidé-

rable ; que n'ayant point rencontré la reine & ſa fille, il n'auroit point dû remettre à Clytemneſtre le billet que lui avoit confié Agamemnon, ſans prendre de nouveaux ordres de ſon maître. On voit un peu trop la néceſſité où s'eſt trouvé Racine de lui faire commettre cette indiſcrétion.

De vos deſſeins ſecrets on eſt trop éclairci ;
Et ce n'eſt pas Calchas que vous cherchez ici.]

Ce mot eſt terrible pour Iphigénie, qui vient de confier à Ériphile ſes inquiétudes ſur le peu d'empreſſement d'Achille.

Cette ſcene n'eſt point dans la piece grecque ; Racine n'a dû qu'à lui-même les ſentiments pleins d'une fierté noble & d'un juſte orgueil que fait éclater Clytemneſtre : auſſi, ce perſonnage eſt-il bien autrement caractériſé chez Racine que chez Euripide.

SCENE V.

Et les dieux, contre moi dès long-temps indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés.]

Indignés pour *irrités ;* c'eſt une ſorte de tournure empruntée des Italiens, qui ſe ſervent ſouvent du mot *ſdegno* pour *reſſentiment.* L'adverbe *encore* eſt ici pour *juſqu'à préſent* : l'abbé Desfontaines obſerve qu'il a cette ſignification quand la propoſition eſt négative ; par exemple, on dit très-bien, *je n'ai pas encore été malade,*

pour dire *je n'ai pas été malade juſqu'à préſent.* Racine vengé, *édit. d'Amſterd. pag.* 207. Hermione dit, dans le même ſens, à Pyrrhus, acte IV. ſcene v.

Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y ſuis encor, malgré tes infidélités.

Qui de tout ſon deſtin ce qu'elle a pu comprendre,
C'eſt qu'elle ſort d'un ſang qu'il brûle de répandre.]

La conſtruction de cette phraſe, *qui de ſon deſtin ce qu'elle a pu comprendre, c'eſt qu'elle*, &c. n'eſt point réguliere, ſelon Louis Racine, *remarques, tom. II. pag.* 39. Il n'eſt pas aiſé de trouver d'abord pourquoi ces deux vers ne ſont pas françois ; ce n'eſt qu'en les réduiſant à la conſtruction propre qu'ils doivent avoir, qu'on s'apperçoit que le *qui*, relatif, placé au commencement du premier vers, ne ſert de rien à ce qui le ſuit, & cauſe ſeul l'eſpece d'obſcurité qu'on remarque dans cette phraſe.

SCENE VII.

ELLE me ſuit ! Veillé-je ? Ou n'eſt-ce point un ſonge ? &c.]

La Mothe prétend qu'Achille, ſurpris du froid accueil d'Iphigénie, devoit ou l'arrêter ou la ſuivre. Cette critique ne nous paroît qu'une chicane ſubtile & minutieuſe.

Vous qui, depuis un mois, brûlant ſur ce rivage.]

C'eſt ici qu'il faut ſous-entendre d'*impatience*. Cette expreſſion animée rappelle le beau vers du liv. IV. de l'énéide.

Tendenteſque manus ripæ ulterioris amore.

Quoi ! lorſqu'Agamemnon écrivoit à Mycene ;
Votre amour, votre main n'a pas conduit la ſienne ?]

Sienne rime mal avec *Mycene*.

SCENE VIII.

ORGUEILLEUSE rivale, on t'aime, & tu murmures!
Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures?]

Racine a trouvé moyen d'employer très-heureuſement le mot *injures* dans le ſens d'*invectives*, quoique dans cette acception *injure* en poéſie ne ſoit pas noble. Cette expreſſion, qui s'emploie très-bien lorſqu'elle ſignifie *injure faite ou reçue*, devient baſſe & triviale, lorſqu'elle ſignifie *parole injurieuſe*; & il faut alors beaucoup d'art pour l'employer en ce ſens. On en trouve encore un exemple dans la tragédie d'Andromaque, acte IV. ſcène v.

Je crains votre ſilence, & non pas vos injures.

Cet exemple n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi heureux que celui dont il s'agit ici; car dans ce vers:

Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures?

la baſſeſſe du mot *injure* eſt relevée par la nobleſſe du mot *gloire*, qui l'empêche de faire un mauvais effet.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ACHILLE en veut connoître & confondre l'auteur.]

Voyez avec quel ſoin Racine rappelle toujours au ſpectateur le caractere de chaque acteur. Ce vers prépare très-bien la belle ſcene entre Agamemnon & Achille, qu'on verra au IVe acte.

Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille;
Je l'attends.]

Je l'attends, a quelque choſe de cruel dans la bouche d'Agamemnon; *on l'attend* ſeroit plus générique, & formeroit un ſens moins dur & moins révoltant.

Mais, avant que de paſſer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment ſans témoin, &c.]

Le fond de cette ſcene eſt emprunté d'Euripide.

AGAMEMNON.

Clytemneſtre, ſçavez-vous ce que vous devez faire? M'en croirez-vous?

CLYTEMNESTRE.

Parlez.... J'ai toujours fait ce que vous vouliez.

AGAMEMNON.

Laissez-moi conduire votre fille à son époux.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! vous ferez sans moi ce que m'impose ma qualité de mere ?

AGAMEMNON.

Le mariage de votre fille doit se faire en présence de tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Et où prétendez-vous donc que je sois pendant cette cérémonie ?

AGAMEMNON.

Partez pour Argos, allez veiller à la conduite de vos filles. Iphigénie, *acte IV. scene 11.*

Clytemneſtre, ſelon M. de la Mothe, *doit croire qu'Agamemnon extravague, ou ſoupçonner du myſtere dans ſa conduite; auſſi*, pourſuit-il, *le ſpectateur accuſera l'auteur de n'avoir point connu la nature, ou de l'avoir éludée exprès.* Jamais critique ne fut plus déplacée & plus fauſſe. Quand Clytemneſtre ſoupçonneroit Agamemnon d'avoir d'autres raiſons de l'écarter de l'autel que celles qu'il lui donne, elle ne pourroit jamais deviner le projet qu'il a formé d'immoler ſa fille.

Qui? Moi! Que, remettant ma fille en d'autres bras, &c.]

Dans Euripide, Clytemneſtre dit de même:

Que j'abandonne ici ma fille! Et qui portera donc le flambeau nuptial?

AGAMEMNON.

Je le préſenterai à ſon époux dès qu'il le faudra.

CLYTEMNESTRE.

Mais ce n'eſt pas l'uſage; vous ſçavez vous-même que ce ſeroit bleſſer les bienſéances.

AGAMEMNON.

Ces mêmes bienſéances vous défendent auſſi de vous trouver dans la confuſion d'un camp.

CLYTEMNESTRE.

N'eſt-ce donc pas le devoir d'une mere d'aſſiſter au mariage de ſes enfants?

AGAMEMNON.

Oui; mais ce même devoir vous preſcrit également de n'être pas éloignée ſi long-temps de celles de vos filles que vous avez laiſſées à Argos.

CLYTEMNESTRE.

Elles ſont confiées à la garde de femmes incapables de ſe laiſſer corrompre.

AGAMEMNON.

Obéiſſez.

CLYTEMNESTRE.

Non, cela ne ſera point, j'en atteſte la déeſſe d'Argos; vous êtes hors de vos États, faites-y tout ce que la dignité de votre rang vous preſcrit;

mais laiſſez-moi m'acquitter auſſi des ſoins particuliers qu'impoſe à une mere le mariage de ſes filles. Iphigénie, *acte IV. ſcene III.* Il eſt à remarquer que l'obſtination de Clytemneſtre dans Euripide fait ici bien plus d'effet que la ſoumiſſion de cette reine dans Racine; la défenſe que lui fait Agamemnon de reſter dans le camp des Grecs eſt auſſi bien mieux motivée chez Euripide.

Je le veux, & je vous le commande.
Obéiſſez.]

Le public ſourit ordinairement à ces mots, parce qu'Agamemnon, après avoir prié comme époux, commande en roi. Racine, comme on peut le voir, a adouci Euripide, qui dit ſeulement *obéiſſez*. Nous avons déjà obſervé qu'Agamemnon, dans Euripide, a plus lieu de parler en maître que dans Racine. Dans le premier, Clytemneſtre vient en Aulide ſans l'aveu d'Agamemnon; dans le ſecond, elle n'y vient que mandée par ſon époux.

SCENE III.

Et de laiſſer bientôt ſous Troye enſevelie,
Le deshonneur d'un nom à qui le mien s'allie?]

Achille ne parle ſûrement pas ici à Clytemneſtre avec aſſez de ménagement; il devroit lui épargner le déſagrément de lui rappeller qu'il s'allie *à un nom deshonoré.*

SCENE IV.

J'AI tantôt, ſans reſpect, affligé ſa miſere.]

Morale ſublime ! Iphigénie ſe reproche de n'avoir point reſpecté la miſere d'Ériphile. Louis Racine cite à ce propos, *remarq. tom. II. pag. 42*, un axiome latin très-remarquable : *res eſt ſacra miſer ;* un malheureux eſt un être ſacré.

Réparer promptement mes injuſtes diſcours !]

Le poëte n'a pas manqué un ſeul trait pour rendre Iphigénie intéreſſante. Lorſqu'on préſume qu'Iphigénie n'eſt occupée que de ſon bonheur, ſon premier ſoin eſt de *réparer* l'injure qu'elle croit avoir faite à Ériphile.

Laiſſe aux pleurs d'une épouſe attendrir ſa victoire.]

On pourroit dire, *laiſſer attendrir un cœur victorieux ;* mais *laiſſer attendrir ſa victoire*, n'eſt-il pas trop haſardé ?

Et, par les malheureux quelquefois déſarmé,
Sçait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.]

Ces vers ſont une imitation de la penſée ſuivante de Cicéron dans ſon oraiſon *pro Marcello.*

Il n'y a rien qui approche plus les hommes de la divinité, que les ſoins qu'ils prennent de conſerver leurs ſemblables.

Homines ad deos nullâ re propiùs accedunt, quàm ſalutem hominibus dando.

Oui, Seigneur; &, ſans compter le reſte, &c.]

Sans compter le reſte, eſt encore un hémiſtiche amené par la rime; mais ces petites taches ſont preſqu'imperceptibles dans un ouvrage où l'on trouve ſi peu à reprendre, & tant à admirer.

SCENE V.

Ou plutôt, contre lui, Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.]

Quelle ſcene! quel coup de théâtre! La fille & la mere ſont au comble de leurs vœux; Achille ſe félicite avec elles de leur bonheur, &, d'un ſeul mot, Arcas détruit leur illuſion. Obſervez que la révélation du ſecret d'Agamemnon fait bien plus d'effet dans Racine que chez le poëte grec. En effet, chez le dernier, l'eſclave ne le révele que devant Achille & la reine; ici c'eſt devant Achille, devant Clytemneſtre, devant Iphigénie & devant Ériphile; d'un ſeul mot Racine a mis en mouvement la tendreſſe de la mere, l'amour de la fille, le caractere bouillant de l'amant, & la jalouſie de la rivale.

Je ne vois plus que vous qui puiſſiez la défendre.]

On lit dans la premiere édition imprimée en 1675:

Je ne vois plus que vous qui la puiſſe défendre.

Euripide a fourni à Racine le modele de

cette magnifique ſcene. Achille, Clytemneſtre & le Vieillard ſont les interlocuteurs de la piece du poëte grec.

LE VIEILLARD, *en ouvrant la porte.*

Arrêtez, étranger, petit-fils d'Éaque. C'eſt à vous, fils de Thétis, à vous, fille de Léda, que je veux parler.

ACHILLE.

Qui vient d'ouvrir cette porte? Quel effroi; quel trouble peut me faire appeller ainſi?

LE VIEILLARD.

C'eſt un eſclave qui ne peut s'enorgueillir d'un pareil titre, à qui la fortune n'a pas permis de prétendre à rien de plus.

ACHILLE.

A qui êtes-vous? Car vous ne m'appartenez point, & je n'ai rien de commun avec Agamemnon.

LE VIEILLARD, *à Achille.*

Je ſuis un des eſclaves de la maiſon devant laquelle vous vous trouvez.

(*à Clytemneſtre.*)

J'y fus envoyé par Tyndare votre pere.

ACHILLE.

Eh bien! dites-moi pourquoi vous m'arrêtez.

LE VIEILLARD.

Etes-vous ſeuls ici?

ACHILLE.

(au Vieillard.)

Parlez, nous ſommes ſeuls,

(à Clytemneſtre & au Vieillard.)

Éloignons-nous plutôt de la maiſon du roi.

LE VIEILLARD.

O fortune ! conſerve tous ceux que mon attachement veut eſſayer de ſauver.

Ici le Vieillard juſtifie l'infidélité qu'il va commettre envers Agamemnon, par les raiſons de ſon dévouement à Clytemneſtre, *à laquelle il a toujours été attaché dès ſon enfance, comme s'il eût fait*, dit-il, *partie de ſa dot.*

CLYTEMNESTRE.

Dis-nous donc ce que tu viens nous apprendre.

LE VIEILLARD.

Agamemnon.... veut faire.... mourir votre fille.....

CLYTEMNESTRE.

Quoi !... quelle horreur !... Vieillard, ſçais-tu bien ce que tu dis ?

LE VIEILLARD.

Il doit plonger lui-même le couteau dans le ſein de cette malheureuſe princeſſe, &c. Iphigénie, *acte IV. ſcene III.*

Dût tout cet appareil retomber ſur ma tête,
Il faut parler.]

Ce vers, comme le remarque Louis Racine,

tome II. page 66, eſt imité de ce que dit Sinon dans Virgile, énéide, liv. II. vers 154.

Vos, æterni ignes, & non violabile veſtrum
Teſtor numen, ait; vos, aræ, enſeſque nefandi
Quos fugi, vittæque deûm, quas hoſtia fugi:
Fas mihi Graïorum ſacrata reſolvere jura.

Aſtres éternels, divinités inviolables, ſaints autels, funeſte couteau, auxquels je me ſuis dérobé; & vous, bandelettes que j'ai portées en qualité de victime, je vous atteſte ici; qu'il me ſoit permis de violer une loi ſacrée. Traduction de l'abbé Desfontaines.

ACHILLE.

Lui!

CLYTEMNESTRE.

Sa fille!

IPHIGÉNIE.

Mon pere!

ÉRIPHILE.

O Ciel! quelle nouvelle!]

Louis Racine a obſervé que le poëte, *dans un ſeul vers, fait parler Clytemneſtre, Achille, Iphigénie & Ériphile.* Remarques, *tom. II. p. 66.* Ce vers eſt en effet un modele de préciſion.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle?]

Dans Euripide, Clytemneſtre, inſtruite du projet qu'a formé ſon époux d'immoler ſa fille, s'exprime ainſi:

Que je ſuis malheureuſe! Agamemnon a-t-il donc perdu la raiſon?

LE VIEILLARD.

Non, il ne ſe trompe que ſur ce qui concerne Iphigénie & ſa mere.

CLYTEMNESTRE.

Mais quel génie malfaiſant s'eſt donc emparé de lui ?

LE VIEILLARD.

Il ſuit un oracle prononcé par Calchas, qui aſſure à l'armée un départ prochain.

CLYTEMNESTRE.

(*à part.*)

Où prétend-elle aller ?.... Que je ſuis malheureuſe !... Que tu es à plaindre, ma fille, d'avoir un pere qui veut être ton bourreau !

LE VIEILLARD.

Cette armée doit aller à Troye.... pour y redemander Hélene, femme de Ménélas.

CLYTEMNESTRE.

Le retour de cette princeſſe ſera donc payé du ſang d'Iphigénie.

LE VIEILLARD.

Voilà tout le myſtere ; Agamemnon doit l'immoler à Diane. Iphigénie, *acte IV. ſcene III.*

Et voilà donc l'hymen où j'étois deſtinée !]

Dans Sophocle, Antigone, prête à ſubir la mort à laquelle elle a été condamnée par Créon, fait un retour à peu près ſemblable ſur elle-même.

Citoyens de Thèbes, regardez-moi, dit-elle,

toucher au terme de mes jours, ouvrir pour la derniere fois les yeux à la lumiere; je vais deſcendre toute vive dans l'affreux tombeau ..... ſans avoir goûté les douceurs de l'hyménée ..... je vais épouſer l'Acheron. Antigone, *acte III. ſcene II.*

Le roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée, &c.]

Dans Euripide, Clytemneſtre demande au Vieillard:

Quel étoit donc le prétexte de cet hymen qui m'a fait ſortir de mon palais?

LE VIEILLARD.

Agamemnon a feint de vouloir donner votre fille en mariage à Achille, afin de vous faire conſentir plus aiſément à ſon départ.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille! tu viens donc ici pour mourir! je t'ai donc amenée pour être frappée moi-même du coup qui te fera périr, &c. *Vieillard, dis-moi donc qui t'a appris ce myſtere?*

LE VIEILLARD.

J'allois vous porter une lettre toute différente de celle que vous aviez d'abord reçue.

CLYTEMNESTRE.

Étoit-ce pour me défendre, ou pour m'engager de conduire ma fille à la mort?

LE VIEILLARD.

C'étoit pour vous en empêcher; Agamemnon avoit changé d'avis, il étoit revenu à lui-même.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi ne m'as-tu donc pas remis cette lettre?

LE VIEILLARD.

Ménélas me l'a arrachée ; il eſt l'auteur de tous vos maux. Iphigénie, *acte IV. ſcene III.*

Seigneur, c'eſt donc à moi d'embraſſer vos genoux, &c.]

Tout ce morceau eſt une traduction d'Euripide.

CLYTEMNESTRE.

Je ne rougirai point de tomber à vos genoux ; vous êtes le fils d'une déeſſe : & moi fille d'un mortel, de quoi pourrois-je aujourd'hui m'enorgueillir ? A qui dois-je prendre plus d'intérêt qu'à ma fille ? Prenez donc ſa défenſe, fils de Thétis. Soyez ſenſible à mon malheur, à celui d'une fille qui a porté le nom de votre épouſe. Ce titre lui ſeroit-il donc inutile ?... Mais cependant, c'étoit dans l'eſpérance de l'unir avec vous que je l'ai amenée ici couronnée de fleurs ; & c'eſt à la mort que je l'ai conduite ! Achille, ſi vous lui refuſez votre appui, vous ſerez à jamais deshonoré. Quoique vous ne l'ayez pas encore épouſée, vous avez été appellé l'époux de la malheureuſe Iphigénie. Vous lui devez toute votre protection. Je vous la demande par ce menton (c'étoit l'uſage chez les Grecs de toucher le menton de ceux qu'on ſupplioit), *par cette main, par le nom de votre mere ; car je n'oſe à préſent implorer le vôtre, qui fait ſeul mon malheur. J'embraſſe vos genoux ; je n'ai plus d'autre aſyle, je n'ai plus d'amis qui*

s'intéreſſent à mon ſort. Vous ſçavez le parti cruel qu'a pris Agamemnon ; je ſuis venue, comme vous le voyez, au milieu d'un camp ſéditieux, toujours empreſſé à faire le mal... quoique ſouvent porté à faire le bien. Si vous oſez nous prêter une main ſecourable, nous n'avons plus rien à craindre ; ſi vous nous abandonnez, nous ſommes morts. Iphigénie, *acte IV. ſcene III.*

SCENE VI.

MADAME, *je me tais, & demeure immobile*, &c.]

Dans Euripide, Clytemneſtre dit à Achille: *Fils de Thétis & de Pélée, vous l'entendez.*

ACHILLE.

Je vois tous vos malheurs, je ſuis on ne peut plus ſenſible aux moyens qu'on a pris de vouloir m'en faire regarder comme l'auteur.

CLYTEMNESTRE.

Ils égorgeront ma fille!... Ils nous ont ſéduits par l'eſpérance de vous voir unis par les nœuds de l'hyménée.

ACHILLE.

Ce procédé m'indigne contre votre époux ; je ne ſouffrirai point patiemment cette injure. Iphigénie, *acte IV. ſcene III.*

Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! ſans doute, on s'en peut repoſer ſur ma foi.]

Euripide fait dire à peu près la même choſe à Achille. *Comptez que ſi vous avez eu tant à ſouffrir des perſonnes qui vous ſont les plus cheres, vous devez tout attendre de la jeuneſſe d'un homme qui a trop de ſenſibilité pour vous, pour ne pas s'oppoſer à vos malheurs. Non, Agamemnon ne ſacrifiera point votre fille, qu'il a annoncée comme mon épouſe ; je ne ſouffrirai point que, pour aſſurer le ſuccès de ſes intrigues, il ait oſé abuſer de mon nom.* Iphigénie, *acte IV. ſcene III.*

L'outrage me regarde ; &, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.]

Agamemnon, dit Achille dans Euripide, *a oſé me faire un affront.... Mais avant que j'arrive à Troye, ce fer*, ajoute-t-il en montrant ſon épée, *pourroit être teint du ſang de celui qui entreprendroit de me ravir Iphigénie.* Ibid. *acte IV. ſcene III.*

Ah ! ſi je vous ſuis cher, ma princeſſe, vivez.]

Cette ſcene eſt tout à fait différente dans Euripide ; Iphigénie n'y eſt point ſeule avec Achille, ce tête-à-tête n'auroit point été dans les mœurs grecques. Sans blâmer Euripide, on ſent combien la ſcene françoiſe eſt préférable. *Quelle ſituation*, s'écrie Louis Racine, tome II. page 67, *pour deux jeunes amants qui s'imaginent être unis par les nœuds les plus étroits, & qui ſe voient prêts à être ſéparés l'un de l'autre par une mort auſſi cruelle !*

SCENE

SCENE VII.

Et mon pere eſt jaloux de ſon autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.]

Ces vers préparent la réponſe d'Agamemnon à Achille ; on ne ſera donc point étonné de voir ce roi, dont Achille aura choqué la fierté, quitter le caractere de pere pour prendre la réſolution d'immoler ſa fille.

Lui-même, il me viendra chercher dans un moment.]

Après l'idée qu'Iphigénie a donnée d'Agamemnon, il n'eſt pas naturel de lui faire dire qu'il doit *venir la chercher* pour la mener à l'autel.

Donnez-lui, l'une & l'autre, un conſeil ſalutaire ; Rappellez ſa raiſon, &c.]

Imitation vive & preſſée d'Euripide.

ACHILLE.

Eſſayez d'abord d'engager Agamemnon à prendre un meilleur parti.

CLYTEMNESTRE.

Il eſt foible ; d'ailleurs il craint l'armée.

ACHILLE.

Mais vous avez des raiſons qui doivent l'emporter ſur les ſiennes.

CLYTEMNESTRE.

Vain eſpoir!... Mais enfin, que faut-il que je faſſe?...

ACHILLE.

Allez vous jetter à ſes pieds, tâchez de le détourner d'immoler ſa fille; s'il eſt ſourd à vos repréſentations, venez me retrouver, &c. Iphigénie, *acte IV. ſcene III.*

Je perds trop de momens en des diſcours frivoles.]

Ce vers, comme le dit Louis Racine, tom. II. pag. 69, *condamne l'Achille d'Euripide, qui perd un temps très-long à aſſurer Clytemneſtre qu'il ſera ſon dieu tutélaire, que ſa fille ne mourra point, & que ſon honneur l'oblige à la défendre.*

Votre fille vivra, je puis vous le prédire.]

Dans Euripide, Achille s'exprime ainſi:

Soyez tranquille, vous m'avez imploré comme un dieu puiſſant; je ne le ſuis pas, mais peut-être réuſſirai-je à le paroître pour vous. Iphigénie d'Euripide, *acte IV. ſcene III.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Et qui, ſi l'on nous fait un fidelle diſcours, Suça même le ſang des lions & des ours.]

Raçine, ſelon la remarque de Louis Racine, a ſçu ennoblir dans notre langue des détails qu'on ne lit point ſans peine dans les vers latins de Stace.

Non ullas ex more dapes habuiſſe, nec ullis
Uberibus ſatiaſſe famem, ſed ſciſſa leonum
Viſcera, ſemi-animeſque libens traxiſſe medullas.

Remarques, tom. II. pag. 70.

Une mere en fureur, les larmes d'une fille, Les cris, le déſeſpoir de toute une famille, &c.]

Ces quatre vers ſont le tableau de tout ce qui va ſuivre.

Rentrons. Et, pour troubler un hymen odieux, Conſultons des fureurs qu'autoriſent les dieux.]

C'eſt ici que le défaut de l'épiſode d'Ériphile ſe fait principalement remarquer. Cette ſcene, à la vérité, étoit néceſſaire pour développer le caractere jaloux & forcené de cette princeſſe, & indiquer le dénouement; mais elle refroidit l'ame du ſpectateur, elle coupe la marche de la piece.

Le pere Brumoi a eu raiſon d'obſerver ici que la ſcene reſte vuide. *Théâtre des Grecs, tom. II. pag. 489.*

SCENE III.

QUE faites-vous, Madame? Et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?]

Il n'eſt pas inutile de remarquer ici l'attention qu'a toujours Racine de ne point faire paroître ſes acteurs ſans raiſon. Agamemnon a fait demander ſa fille à Clytemneſtre par Arcas; & comme elle ne s'eſt point encore rendue à ſes ordres, il vient ici la chercher naturellement.

Calchas eſt prêt, Madame, & l'autel eſt paré.]

L'Agamemnon d'Euripide dit auſſi: *Faites ſortir votre fille*, &c. *On a déjà préparé l'autel, les eaux luſtrales*, &c. Iphigénie, *acte V. ſcene II.*

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.]

Ce trait pathétique n'eſt point dans Euripide. Racine l'a peut-être emprunté de la queſtion ingénue que fait Iſaac à ſon pere Abraham, qui ſe préparoit à le ſacrifier. *Mon pere*, diſoit-il, *je vois bien le feu & le bois; mais où eſt la victime qu'il doit conſumer?* Geneſe, ch. XXII. *V.* 74.

SCENE IV.

VENEZ, venez, ma fille : on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un pere qui vous aime, &c.]

Dans la piece grecque, Clytemneſtre dit à Iphigénie : *Sortez, ma fille ; vous ſçavez les deſſeins qu'a formé votre pere ; apportez avec vous votre frere Oreſte.* Iphigénie, *acte V. ſcene II.* Ces détails attendriſſants étoient fort du goût des anciens ; la Mothe les a oſé employer avec ſuccès dans la tragédie d'Inès. Cependant ces petits moyens, qu'on peut regarder comme les reſſorts les plus ſûrs du pathétique, ont déplu à quelques cenſeurs. C'eſt là cet endroit dont Ariſtophane, chez les Grecs, s'eſt moqué ouvertement dans la comédie des Guêpes, en faiſant paroître ſur la ſcene les petits du chien *Labès*. Racine, dans les Plaideurs, a imité ce trait comique, & même l'a accompagné de cette remarque dériſoire :

Ce que c'eſt qu'à propos toucher la paſſion !

Tom. II. pag. 272.

Que vois-je ? Quel diſcours ! Ma fille, vous pleurez, &c.]

Euripide fait tenir le même diſcours à Agamemnon. *Ma fille, vous pleurez ! vous ne me regardez plus avec le même plaiſir ! vous baiſſez les yeux & vous les couvrez de vos voiles !.... Que vois-je ?* ajoute-t-il en parlant à ceux de ſa

ſuite qui ſont aſſemblés autour de lui, *quel trouble, quelle conſternation vous réunit auprès de moi ?* Et plus bas : *Je ſuis perdu, tous mes ſecrets ſont révélés.* Iphigénie, *acte V. ſcene III.*

Mon pere !
Ceſſez de vous troubler; vous n'êtes point trahi.

Ce que dit Iphigénie chez le poëte grec, ſent un peu la harangue. *Iphigénie déſire l'éloquence d'Orphée pour attendrir ſon pere.* Cette tournure fait un contraſte biſarre avec la ſimplicité touchante de tout ce qu'Iphigénie dit après à Agamemnon. La ſimplicité de Racine eſt bien plus pathétique.

Et, reſpectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le ſang que vous m'avez donné.

Imitation de Rotrou :

Le ſang qui ſortira de ce ſein innocent,
Prouvera, malgré vous, ſa ſource en ſe verſant.

Acte IV. ſcene III.

J'oſe vous dire ici qu'en l'état où je ſuis,
Peut-être aſſez d'honneurs environnoient ma vie, &c.

Ce ſentiment ſi naturel & ſi touchant, exprimé avec une élégance noble & ſimple, reſſemble à ce que dit Andromede dans Corneille :

Seigneur, je vous l'avoue, il eſt très-douloureux
De tout perdre au moment que l'on croit être heureux.

Acte II. ſcene IV.

Fille d'Agamemnon, c'eſt moi qui la premiere, Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere, &c.]

Imitation d'Euripide.

Je fus, dit Iphigénie, *la premiere que vous prîtes ſur vos genoux, que vous appellâtes votre fille; je fus la premiere qui reſſentis, en vous appellant mon pere, tous les plaiſirs que je vous donnai.* Iphigénie, *acte V. ſcene III.* Idée que Rotrou traduit ainſi, acte IV. ſcene III.

S'il vous ſouvient pourtant que je ſuis la premiere
Qui vous ait appellé de ce doux nom de pere,
Qui vous ait fait careſſe, & qui ſur vos genoux
Vous ait ſervi long-temps de paſſe-temps ſi doux.

Euripide entre après cela dans des détails plus attendriſſants. *Vous me diſiez: ma fille, te verrai-je un jour floriſſante & révérée dans la maiſon d'un époux digne de moi? Je vous répondois, en couvrant de baiſers ces joues que je touche aujourd'hui de mes mains: mon pere, vous verrai-je arriver à une heureuſe vieilleſſe? Pourrai-je un jour vous recevoir dans mon palais, & payer de ma tendreſſe les ſoins pénibles que vous avez pris de mon enfance? Hélas! je me rappelle encore tout ce que vous me diſiez; ce ſouvenir eſt ſans doute perdu pour vous, puiſque vous penſez à préſent à me faire mourir.* Ibid. *acte V. ſcene III.*

Ne craignez rien. Mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un pere tel que vous.]

On a blâmé Racine d'avoir fait réſoudre Iphigénie à la mort; on a prétendu qu'une jeune fille, aimée d'un héros qu'elle aime, ne

ſe détermine pas ſi aiſément à quitter la vie : mais auſſi n'y eſt-elle réſolue que quand elle voit Achille & Agamemnon aux priſes enſemble, & qu'elle eſt perſuadée que l'intérêt de ſa patrie exige d'elle ce ſacrifice. Cette ſoumiſſion aux volontés de ſon pere, cette généroſité augmente encore l'intérêt qu'on prend à cette princeſſe.

Ma fille, il faut céder. Votre heure eſt arrivée, &c.]

Voici la réponſe que fait, dans Euripide, Agamemnon à Iphigénie.

Je ſçais, dit-il, *juſqu'où s'étend la ſenſibilité que doit avoir un pere pour ſes enfants ; je ne ſuis pas aſſez dépourvu de raiſon pour ignorer auſſi où cette ſenſibilité doit s'arrêter ; croyez que je ſouffre beaucoup de l'alternative dans laquelle je me trouve ici. S'il eſt dur à un pere de ſe porter à une pareille extrémité, il eſt preſque auſſi redoutable pour lui de chercher à s'en affranchir... Voyez, ma fille, ce nombre prodigieux de vaiſſeaux grecs, & ces rois qui, ne reſpirant que le ſang, ſont inſtruits par l'oracle de Calchas que les dieux ont attaché leur départ pour Troye, & la ruine de cette ville, au ſacrifice d'Iphigénie ; ils déſirent tous avec ardeur de ſe tranſporter dans cette terre barbare, & de punir, ſur ſes infames habitants, l'injure faite aux loix inviolables du mariage. Ma fille, ſi je cherche à éluder la réponſe des dieux, ils vous feront périr avec moi ; ils comprendront même dans cet arrêt celles de vos ſœurs qui ſont reſtées à Argos. Ce n'eſt point à Ménélas, croyez-moi, que j'ai cru devoir céder : il ne m'a point fait épouſer ſes idées ; c'eſt à la Grece que vous devez imputer*

le ſacrifice rigoureux qu'elle m'impoſe ; il aura lieu, malgré tous les efforts que je ferois pour l'empêcher. On ne peut point commander à la néceſſité. Vous devez, ma fille, autant qu'il eſt en vous, contribuer à la liberté de votre patrie, à celle de votre pere, & ne point chercher à enhardir, par votre refus, les coupables raviſſeurs des femmes grecques. Iphigénie, *acte V. ſcene III.*

Vous ne démentez point une race funeſte, &c.]

Rotrou dit de même, acte IV. ſcene IV.

Soule-toi du plaiſir de voir tes mains ſanglantes,
Du vermeil animé de ces roſes vivantes ;
Mais garde de m'en faire une leçon pour toi,
Cette main peut pécher contre la même loi,
Et par ton propre exemple, à toi-même funeſte,
Venger ſur toi mon ſang & celui de Thyeſte.

Leclerc a copié ce morceau preſque tout entier.

Digne héritier d'Atrée, acheve une aventure,
Dont la ſimple penſée étonne la nature.
Donne un ſpectacle aux Grecs, plus triſte & plus affreux
Que celui du feſtin qu'il fit de ſes neveux.
Une ſeconde fois, de ſa route ordinaire,
Fais reculer d'horreur l'aſtre qui nous éclaire.
Mais crains que ce ne ſoit une leçon pour moi,
Qu'un exemple ſi grand ne me ſerve de loi ;
Et que ſur toi, d'un coup également funeſte,
Je ne venge ma fille & les fils de Thyeſte.

Iphigénie, acte IV. ſcene IV.

Barbare ! c'eſt donc là cet heureux ſacrifice,
Que vos ſoins préparoient avec tant d'artifice ! &c.]

Les fureurs de Clytemneſtre ſont bien mieux placées ici que chez Euripide ; le poëte grec lui fait reprocher à ſon époux des crimes qui le rendent trop odieux.

Pourquoi feindre à nos yeux une fauſſe triſteſſe ?
Penſez-vous par des pleurs prouver votre tendreſſe ?]

Imitation d'Euripide.

Je ſçais tout, dit Clytemneſtre, *on m'a fait le récit de tout ce que vous projettez ; votre ſilence, ces ſoupirs fréquents qui vous échappent, achevent de me convaincre de votre perfidie.* Iphigénie, *acte IV. ſcene IV.*

Où ſont-ils ces combats que vous avez rendus ?]

Peut-on dire *rendre des combats*, pour *ſoutenir des combats ?*

Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
Un oracle dit-il tout ce qu'il ſemble dire ?]

Le ſoupçon que paroît inſpirer Clytemneſtre à Agamemnon ſur la véritable interprétation de l'oracle de Calchas, ſemble avoir été fourni à Racine par la maniere mépriſante dont Achille parle de Calchas à Clytemneſtre.

Il n'aura, dit-il dans Euripide, *qu'à reporter ailleurs ſes gâteaux & ſes eaux luſtrales. Que ſont donc, après tout, ces prétendus prophetes ? Des fourbes adroits, qui ſçavent interpréter à leur gré tous les événements, & qui diſent quelques vérités à travers toutes les fauſſetés qui leur échappent.* Iphigénie, *acte IV. ſcene III.*

Ceci étoit très-bien dans la bouche d'Achille ; Racine a cru devoir adoucir cette idée ; il a ſenti qu'en jettant du ridicule ſur Calchas, il auroit été obligé d'ôter au rôle d'Agamemnon toute la force de ſes raiſons.

Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc,
Payer ſa folle amour du plus pur de mon ſang ? &c.]

L'idée renfermée dans ce vers & les trois ſuivants, paroît être priſe d'un endroit d'Euripide, où Clytemneſtre dit à Agamemnon : [*Je vous ai donné trois filles & un fils, & vous voulez le priver inhumainement d'une de ſes ſœurs ; mais ſi l'on vous demande la raiſon qui vous a déterminé à la faire mourir, dites-moi, que répondrez-vous ? Voulez-vous me laiſſer le ſoin de vous juſtifier ? C'étoit, direz-vous, pour rendre Hélene à Ménélas. Quelle idée de payer le retour d'une femme perfide du ſang de nos enfants, & de racheter ce que nous déteſtons le plus de tout ce que nous avons de plus cher !* Iphigénie, *acte IV. ſcene III.*

Dans Sophocle, Clytemneſtre, en parlant à Électre, tient à peu près le même langage. *Dites-moi*, lui dit-elle, *quel étoit le ſujet qui détermina votre pere à ſacrifier Iphigénie ? Quelles étoient ſes vues ? Vous me direz peut-être que c'étoit en faveur des Grecs qu'il s'y réſolut ; mais devoit-il, pour eux, faire mourir ſa fille ? Non, ce ne fut point pour ſon frere qu'il fit cet affreux ſacrifice..... Ménélas n'avoit-il pas deux enfants ? Au lieu de condamner Iphigénie à la mort, n'étoit-il pas plus juſte qu'ils fuſſent ſacrifiés, puiſqu'il étoit leur pere, & que leur propre mere étoit la*

cauſe de l'expédition qu'il projettoit ? Acte I. ſcene II. Rotrou, acte IV. ſcene III. a mis ces raiſons puiſſantes dans la bouche d'Iphigénie.

Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frere, &c.]

Toute cette tirade eſt pleine d'adreſſe & d'éloquence. Cependant le récit que fait Clytemneſtre de l'enlevement d'Hélene par Théſée, refroidit tout le pathétique de ce morceau; Racine n'a ſans doute été forcé de le placer ici que pour préparer le dénouement de ſa piece: c'eſt un défaut néceſſaire de ſon épiſode d'Ériphile.

Mais non, l'amour d'un frere, & ſon honneur bleſſé,
Sont les moindres des ſoins dont vous êtes preſſé.]

Rotrou fait dire auſſi à Ménélas, acte II. cene II.

Mais la perte, en effet, que vous plaigniez dans l'ame,
Étoit de votre rang, & non pas de ma femme.
C'eſt de votre intérêt que vous êtes jaloux,
Et d'inclination vous ne ſervez que vous.

Trop jaloux d'un pouvoir qu'on veut vous envier,
De votre propre ſang vous courez le payer, &c.]

Toutes ces raiſons ſont très-fortes; Racine paroît en avoir emprunté tout le fond d'Euripide. Voici la maniere dont le poëte grec fait parler Clytemneſtre.

L'amour de commander à la Grece, l'honneur d'être le chef de tous ces rois, doit-il donc l'em-

porter ſur vous, ſur tous les ſentiments de la nature ? Vous aviez tant de bonnes raiſons à leur préſenter ! Ne pouviez-vous pas leur dire : vous voulez traverſer les mers qui nous ſéparent de la Phrygie, tirons au ſort celui d'entre nous qui doit immoler ſa fille ? La loi devenoit égale pour tous. Mais eſt-il juſte que vous ſoyez condamné ſeul à ſacrifier votre fille aux Grecs ? C'étoit à Ménélas, qui a le plus d'intérêt à cette guerre, à immoler Hermione au crime de ſa mere. Et moi, qui ai toujours reſpecté la foi que je vous ai jurée, je ſerai ſéparée de ma fille, tandis qu'Hélene ramenera la ſienne à Sparte, & ſera plus heureuſe que moi ! Iphigénie, *acte IV. ſcene V.*

Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera ſur ma fille une main criminelle, &c.]

Tout ce morceau eſt plein d'une chaleur ſublime : Racine n'en doit point les beautés à Euripide ; il oſe perdre de vue ſon modele en cet endroit, & l'on peut dire qu'il s'éleve au deſſus de lui.

On prétend que Lully, auquel on reprochoit de ne devoir ſes ſuccès qu'aux vers de Quinault, mit ceux-ci en muſique, & qu'il les exécuta ſur ſon clavecin ; on ajoute que les ſpectateurs furent ſaiſis d'horreur, la muſique de Lully étant encore plus déchirante que les vers de Racine. M. de Marmontel a obſervé dans ſa poétique, que dans les quatre vers qu'ajoute Clytemneſtre,

Et moi qui l'amenai triomphante, adorée, *&c.*

le contraſte de ces deux tableaux à quelque

choſe de ſi touchant, qu'au théâtre il ne manque jamais de faire couler des ruiſſeaux de larmes.

Et, d'un œil curieux,
Dans ſon cœur palpitant conſultera les dieux!]

C'eſt le beau vers de Virgile:

Pectudumque receſſis
Pectoribus inhians ſpirantia conſulit exta.

Énéide, liv. IV. vers 64.

Je verrai les chemins encor tout parfumés, &c.]

On peut comparer à cette ſituation touchante cette autre d'Euripide qui eſt auſſi forte, auſſi vive & auſſi pathétique. C'eſt Clytemneſtre qui parle:

Puiſque vous me laiſſez à Argos, pour aller conduire l'armée des Grecs à Troye, où vous pouvez demeurer long-temps, penſez du moins à l'état où vous me réduiſez. Que ferai-je en rentrant dans mon palais, lorſque je ne verrai plus ma fille dans l'appartement qu'elle occupoit, que je ne la trouverai plus dans celui de ſes ſœurs? Seule, livrée à moi-même, je la pleurerai ſans ceſſe; je lui dirai à tout moment: ma fille, c'eſt ton pere qui t'a fait périr, il a pris lui-même le ſoin cruel de te donner la mort; voilà l'exemple qu'il donne à ſa famille. Et qui ſçait ſi, pour venger cet attentat, le moindre prétexte ne nous ſuffira point un jour pour vous faire eſſuyer le même traitement? Au nom des dieux, ne me forcez point à vous haïr par tout le mal que vous voulez me faire en immolant ma fille... Vous ſacrifierez Iphigénie!... Quel bien oſez-vous vous promettre d'un pareil

ſacrifice ?... Votre retour ?... mais il vous ſera funeſte, puiſque le moment de votre départ eſt conſacré par un trait de barbarie... Quel autre vœu puis-je faire pour vous ?... Je regarderois comme des êtres inſenſibles les dieux qui protégeroient votre parricide..... Mais en rentrant dans vos états, comment vous préſenterez-vous à vos enfants ?... Mais non, vous ne les reverrez plus.... Et qui d'entre eux oſeroit vous regarder, ſi vous avez eu la cruauté de tremper vos mains dans leur ſang ? Iphigénie, *acte V. ſcene III.*

Auſſi barbare époux qu'impitoyable pere,
Venez, ſi vous l'oſez, la ravir à ſa mere.]

Voici l'uſage que Leclerc a fait de cette ſuperbe ſituation.

CLYTEMNESTRE.

Barbare ! tu crois donc que ſa mere y conſente ;
Qu'elle livre au ſupplice une fille innocente ?
Celle de qui les jours me ſont ſi précieux,
Se verroit par ſon pere immolée à mes yeux !
Je ſerois de ſa mort la premiere complice !
Moi-même je l'aurois conduite au ſacrifice !
Non, non, de ſes beaux jours mes jours ſont le ſoutien ;
Il faut percer mon cœur pour aller juſqu'au ſien ;
Je défendrai, ſans toi, les droits de la nature,
Contre la tyrannie & contre l'impoſture ;
Car la divinité que fait parler Calchas,
N'a jamais approuvé de tels aſſaſſinats :
On ne lui vit jamais autoriſer des crimes.
Qu'Ulyſſe & Ménélas cherchent d'autres victimes ;
C'eſt l'intérêt d'Hélene : elle irrita les dieux ;
Sa fille, par ſon ſang, les appaiſera mieux.

Iphigénie, acte IV. ſcene III.

SCENE V.

HÉLAS ! en m'imposant une loi si sévere,
Grands Dieux ! me deviez-vous laisser un cœur de pere ?]

Le lecteur observera ici l'art avec lequel Racine, par le seul combat des passions, & par l'enchaînement naturel des événements, a sçu suspendre l'intérêt & le redoubler. Ici, par exemple, on sent qu'Agamemnon ne peut résister à tout ce que vient de dire Clytemneſtre. Mais Achille irrité viendra braver Agamemnon ; & ce roi offensé se déterminera à sacrifier sa fille par fierté.

Nous observerons ici, d'après le pere Brumoi, qu'*Euripide avoit si bien marqué les caracteres d'Agamemnon & de Clytemneſtre, que ses successeurs n'y ont rien ajouté ; Racine seul a donné plus de grandeur à l'un & à l'autre.* Théâtre des Grecs, *tom. II. pag. 492.*

SCENE VI.

Un bruit aſſez étrange eſt venu juſqu'à moi, &c.]

Cette admirable ſcene a été préparée par ces vers que dit Achille à Iphigénie, acte III. ſcene VI.

Il faut de ce péril, de cette trahiſon,
Aux yeux de tous les Grecs, lui demander raiſon.

On a trouvé qu'elle avoit quelque reſſemblance avec la ſeconde ſcene du ſecond acte du Cid; mais nous croyons que Racine en a plutôt trouvé le modele dans la derniere ſcene du quatrieme acte de l'Ajax de Sophocle, & la premiere ſcene du cinquieme acte de cette piece. On a dit long-temps que l'amour nuiſoit à un ſujet où la nature doit ſeule éclater; cependant il nous a paru que l'amour, contraſtant avec la nature, donnoit un jeu plus vif aux paſſions.

Euripide a évité de mettre Achille aux priſes avec Agamemnon, ſans doute dans la crainte d'être obligé d'emprunter une ſcene à Homere, qui n'auroit peut-être point plu dans une langue où ce pere des poëtes avoit écrit. Le poëte françois, qui n'avoit pas le même écueil à éviter, a enrichi ſa tragédie de cette magnifique ſituation, la plus brillante peut-être de toute l'iliade.

Pourquoi le demander, puiſque vous le ſçavez?]

Cette réponſe, qui fait ordinairement ſourire le ſpectateur, eſt bien dans la ſimplicité des Grecs; mais notre goût, plus difficile, ſe trouve bleſſé de ces naïvetés qui ne conviennent qu'à la comédie.

Oubliez-vous ici qui vous interroge?]

Agamemnon reprend ici la fierté que lui donne Homere; il eſt tel que Boileau l'exige dans ſon art poétique.

Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, intéreſſé.

Ne pourrai-je, ſans vous, diſpoſer de ma fille?]

Dans le débat qui ſe paſſe entre Ménélas & Agamemnon dans Euripide, le roi d'Argos fait à ſon frere la même queſtion : *Je n'aurai pas*, dit-il, *la liberté de régler à mon gré ma maiſon?* Iphigénie, *acte II. ſcene II.*

Vous qui, de l'Aſie embraſſant la conquête.]

L'unique obſervation que nous ferons ici ſur cette ſcene, c'eſt qu'il y en a peu au théâtre de mieux écrites, de mieux dialoguées, de plus vives, de plus chaudes, & qui produiſent plus d'effet.

Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours?]

Homere fait tenir le même diſcours à Achille.

Je ne ſuis point venu, dit-il, *ici pour faire la guerre aux Troyens dont je n'ai point à me plaindre. Sont-ils venus dans les plaines fertiles de Phtie, enlever à ſes nombreux habitants leurs troupeaux de bœufs & de chevaux, déſoler l'eſpérance de leur récolte?.... Ingrat!.... ce fut pour te donner la*

ſatisfaction de rendre à Ménélas ſon épouſe outragée, que je me rangeai ſous tes loix.... Iliade, *liv. I. vers 152.*

Ne courons-nous pas rendre Hélene à ſon époux ?]

Dans Homere, Achille récapitule ainſi tous les avantages que les Grecs ont retirés de ſes exploits.

Il ne me reſte rien à moi... qui ai ſi ſouvent expoſé ma vie dans les combats..... J'ai paſſé des jours de ſang à combattre avec les Grecs pour l'honneur de leurs femmes. J'ai ravagé douze villes ennemies..... Agamemnon s'eſt emparé du fruit de mes conquêtes..... Pourquoi donc la Grece fait-elle la guerre aux Troyens ? Pourquoi les Atrides ont-ils raſſemblé une nombreuſe armée ? N'étoit-ce pas pour faire rendre Hélene à Ménélas ? Les Atrides ſont-ils donc les ſeuls ſur la terre qui chériſſent leurs femmes ? Iliade, *liv. IX. vers 486.* Virgile a exprimé cette derniere idée de la maniere ſuivante, énéid. liv. IX. vers 138.

Nec ſolos tangit Atridas
Iſte dolor.

Content de ſon hymen, vaiſſeaux, armes, ſoldats, Ma foi lui promit tout, & rien à Ménélas.]

Dans l'Ajax de Sophocle, Teucer, en parlant de ce héros, tient un langage à peu près pareil à Ménélas.

Ce ne fut point, dit-il, *en conſidération de votre épouſe qu'il ſe rangea ſous vos enſeignes comme un ſoldat mercénaire ; il ne prit parti dans cette guerre que parce qu'il s'y trouvoit engagé par la loi du ſerment, il n'eut aucun égard à votre intérêt.* Acte V. ſcene I.

Doit marcher, doit fléchir, doit trembler ſous vos loix.]

Imitation d'Homere. Agamemnon dit à Neſtor : *Achille veut l'emporter ſur tout le monde, il veut que tout lui ſoit ſoumis, & prétend dominer ſur tous les Grecs, & nous faire adopter ſes idées....* Iliade, *liv. I.*

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offenſe.]

Vers ſuggéré peut-être à Racine par celui de Corneille dans ſa Théodore :

Un bienfait perd ſa grace à le trop publier.

Fuyez. Je ne crains point votre impuiſſant courroux.]

Tout ce morceau, plein d'un feu ſublime, eſt emprunté d'Homere, *iliade, liv. I. vers 173.* Achille, irrité de l'affront que lui a fait Agamemnon en lui raviſſant Briſéis, menace le roi des Grecs de retourner dans la Phtie. Agamemnon lui répond : *Va, fuis, ſi tu le veux, dans tes états ; je ne te prierai point de reſter ici pour moi ; aſſez d'autres, ſans toi, prendront part à mes affronts. Je te hais plus que tous les rois dont Jupiter regle les deſtinées ; tu n'aimes que le trouble, la guerre & le carnage. Si tu as pour toi le courage & la force, tu dois aux dieux cet avantage. Rentre dans ta patrie avec ta flotte & tes ſoldats, vas y commander à tes Myrmidons .... Je ne fais point aſſez de cas de toi pour redouter tes fureurs. ....*

Rendez grace au ſeul nœud qui retient ma colere, &c.]

Ce ſentiment de fierté paroît avoir été ſuggéré à Racine par la réponſe d'Étéocle à Polynice : *Rendez grace*, dit-il, *à la foi publique ; ſans elle j'aurois déjà puni de mort votre arrogante fierté.* Phéniciennes d'Euripide, *acte II.* Idée que ce poëte avoit peut-être empruntée d'Homere, qui repréſente Achille portant la main ſur ſon épée, & partagé entre le ſentiment d'une injure & la crainte de manquer de reſpect au chef de tous les Grecs. *Si la Grece*, dit-il, *ne t'avoit pas confié le commandement de ſes armées, tu m'euſſes outragé pour la derniere fois.* Iliade, *liv. I. vers 231.*

Je ne dis plus qu'un mot, c'eſt à vous de m'entendre, &c.]

Homere fait dire à Achille les mêmes choſes, *Iliade, liv. I. vers 293 ;* elles ne different que par l'objet. *Je me regarderois comme le plus foible & le plus vil de tous les hommes, ſi je conſentois à tous les ſacrifices que vous exigez de moi, . . . Je n'ajouterai qu'un mot, c'eſt à vous à y faire attention . . . . Vous ne vous approprierez point, malgré moi, ce que renferment mes vaiſſeaux ; ſoyez au moins aſſuré que je ſçaurai m'en venger, & qu'en préſence même des Grecs, je tremperai mon épée dans votre ſang.*

Pour aller juſqu'au cœur que vous voulez percer.
Voilà par quels chemins vos coups doivent paſſer.]

Le ſentiment renfermé dans ces vers paroît avoir été ſuggéré à Racine par un paſſage de

Sophocle, où Teucer dit à Agamemnon, qui vouloit faire refuſer les honneurs de la ſépulture à Ajax : *Sçachez au moins que ſi vous le faites jetter hors du camp, ſans l'enſevelir, il faudra que vous nous faſſiez eſſuier le même outrage à tous trois ; je mettrai bien plus de gloire à mourir pour la défenſe d'une ſi belle cauſe, que pour l'honneur de votre femme ou de celle de votre frere. Ainſi donc, penſez bien à ce que vous allez faire.... Si vous m'offenſez, vous vous reprocherez peut-être bientôt de n'avoir pas été à mon égard plus modéré que violent.* Ajax, *acte V. ſcene I.* Paſſage que Racine traduit ainſi en marge d'un exemplaire de cet auteur, qui lui a appartenu, & que l'on conſerve à la bibliotheque du roi. *Si vous faites jetter Ajax, faites votre compte qu'il faudra que vous nous jettiez tous trois avec lui : car j'aime bien mieux mourir pour lui que pour votre femme ou votre frere ; mais prenez garde qu'en voulant nous outrager, vous ne vous repentiez de votre entrepriſe.* Le commentaire ajoute, dit-il, *que ces trois perſonnes ſont Teucer, Agamemnon & Ménélas ; mais je crois que c'eſt Teucer, Euryſace & Tecmeſſe.* Sophocle de Jean Racine, pag. 53.

SCENE VII.

MA pitié ſembleroit un effet de ma peur.]

Voilà Iphigénie dans un nouveau danger. Achille aime mieux périr que de ne la pas défendre ; Agamemnon appréhende qu'on n'attribue ſa ſenſibilité à la crainte des menaces

d'Achille ; lequel triomphera des deux ? Le ſpectateur, à l'inſtant où le trouble redouble, eſt toujours en ſuſpens.

SCENE VIII.

QUE vais-je faire ? &c.]

Chez preſque tous les poëtes dramatiques, les monologues ſont des morceaux ſans art, des hors-d'œuvres, des ſcenes de liaiſon ou de pur rempliſſage. Chez Racine, ce ſont des chef-d'œuvres de poéſie & d'éloquence, le triomphe de l'art & de l'intérêt : tels ſont les monologues de Pyrrhus, d'Hermione, de Titus, de Mithridate, *&c.*

Que dis-je ? Que prétend mon ſacrilége zele ? Quels vœux, en l'immolant, formerai-je ſur elle ?]

Leclerc a placé Agamemnon dans une ſituation à peu près ſemblable à celle-ci ; voici ce qu'il lui fait dire.

AGAMEMNON.

Barbare, qu'as-tu dit ? Tu veux verſer ton ſang !
Es-tu, juſqu'à ce point, eſclave de ton rang ?
La Grece des Troyens veut punir l'arrogance.
Mais de cet appareil dreſſé pour ſa vengeance,
Monarque infortuné, quel fruit eſperes-tu,
S'ils triomphent déjà ſans avoir combattu ?
Si tu verſes ton ſang pour expier leur crime ?
Si ta fille devient leur premiere victime ?

Si, pour premier exploit, ton courage inhumain
Ne peut les approcher qu'en lui perçant le ſein!
Quoi donc! le choix des Grecs m'aura rendu leur maître,
Pour être l'aſſaſſin de ce que j'ai fait naître!
Ah! ſubſiſte plutôt le ſuperbe Ilion!
Périſſe tout le camp par ma rebellion!
Et, duſſions-nous du ciel épuiſer la colere,
Vivons, mourons en roi, ſans ceſſer d'être pere.
Non, je n'avoûrai point cet écrit criminel
Qui feroit à mon ame un reproche éternel.

Iphigénie, acte IV. ſcene III.

Une ſituation fait ſouvent trouver la même penſée à l'écrivain célebre & à l'auteur médiocre; il n'y a que la maniere de les exprimer qui les différencie.

SCENE IX.

MAIS, grands Dieux! une telle victime, &c.]

Louis Racine obſerve ici que les ſcenes VII. VIII. & IX. ne forment qu'une ſcene, & même un monologue; *car qu'Eurybate entre quand Agamemnon l'appelle, ou ſorte quand il le renvoie, c'eſt toujours à ſoi-même que parle Agamemnon. Ce monologue*, ajoute-t-il, *eſt la peinture du plus violent combat entre l'amour paternel & la fierté.* Remarques, *tom. II. pag. 77.*

SCENE

SCENE X.

Loin de ces lieux cruels précipitez ſes pas, &c.]

Dans les Phéniciennes d'Euripide, Créon donne un conſeil ſemblable à ſon fils Ménécée, que l'oracle de Tirésias a condamné à la mort pour le ſalut de ſa patrie. *Fuyez*, dit-il, *mon fils... avant que la ville ſoit inſtruite de l'arrêt des dieux.... fuyez promptement.... Si vous prévenez la connoiſſance qu'elle aura bientôt de cet oracle, vous êtes ſauvé; ſi vous différez tant ſoit peu à vous éloigner d'ici, je ſuis perdu, vous mourrez.* Acte III.

Gardez que ce départ ne leur ſoit révélé.]

Gardez que ce départ, pour *prenez garde que.*

SCENE XI.

SUIS-MOI. *Ce n'eſt pas là, Doris, notre chemin.*]

Les comédiens ſupprimeut ordinairement cette ſcene à la repréſentation, perſuadés, ſans doute, que la préſence d'Ériphile nuiſoit à la vivacité de la ſcene précédente : mais ils n'ont point fait attention que cette ſcene étoit le ſeul fil qui lioit le quatrieme acte au cinquieme ; autrement la piece eſt finie. D'ailleurs, comment Ériphile pourroit-elle découvrir à Calchas tout ce qui ſe paſſe, ſi elle n'en étoit point inſtruite ?

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MOURONS, obéïſſons.]

La ſoumiſſion d'Iphigénie ne nous paroît pas trop vraiſemblable. Euripide a bien mieux ſuivi l'ordre de la nature. Iphigénie apprend qu'elle doit être ſacrifiée, que le ſoulevement de l'armée ne lui permettra point de tirer avantage de la réſiſtance qu'elle feroit à cet arrêt. Elle donne à l'amour de la vie tout ce que les premiers mouvements de la nature doivent lui arracher; &, après avoir épuiſé auprès de ſon pere les larmes & les prieres, elle cherche à ſe conſoler par l'eſpérance de la gloire qu'une ſi belle mort fera rejaillir ſur elle.

SCENE II.

SONGEZ, Seigneur, ſongez à ces moiſſons de gloire, &c.]

On dit des *moiſſons de lauriers*; mais peut-on dire *des moiſſons de gloire?* Quoi qu'il en ſoit, nous admirons, avec Louis Racine, com-

ment la métaphore eſt toujours ſuivie; ce ſont des *moiſſons* que la victoire préſente à de *vaillantes mains* dans un *champ* qui devient *ſtérile* ſi le *ſang* ne *l'arroſe*. Remarques, *tom. II. pag.* 44.

Déjà Priam pâlit. Déjà Troye en allarmes, &c.]

Imitation de l'Iphigénie de Rotrou :

Laiſſez donc accomplir les vœux de la déeſſe,
Je lui donne mon ſang, je le donne à la Grece.
Tirez-le de mon ſein, arroſez-en l'autel;
Ce n'eſt pas trop payer un renom immortel.
Fille, à mille vaiſſeaux j'aurai tracé la voie,
J'aurai puni Pâris, j'aurai ſaccagé Troye,
Vengé l'honneur des Grecs, ſatisfait Ménélas.
Et pour tous ces exploits, il ne faut qu'un trépas.

Acte IV, ſcene VI.

Idées que ce poëte avoit empruntées du cantique funebre de l'Iphigénie d'Euripide.

Jeunes filles, leur dit-elle, *célébrez mon malheur par des cris de joie & d'allégreſſe; honorez, par vos chants, Diane, fille immortelle de Jupiter; que tous les Grecs en tirent les plus heureux préſages; que l'on commence le ſacrifice; qu'on mette le feu aux gâteaux d'expiation; que mon pere porte la main ſur l'autel: je vais aſſurer la victoire & le ſalut de la Grece. Conduiſez-moi comme une victime deſtinée à renverſer les murs de Troye & la puiſſance des Phrygiens.*

Acte V. ſcenes VI. & VII.

Allez ; &, dans ſes murs vuides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.]

Ce dernier vers renferme une penſée plus fine & plus ingénieuſe que grande ; mais il n'en eſt pas moins beau.

Je meurs dans cet eſpoir ſatisfaite & tranquille,
&c.]

La ſituation de ces cinq vers paroît être la même que celle de l'Andromede de Corneille, acte II. ſcene III.

Aſſez ſouvent le ciel, par quelque fauſſe joie,
Se plait à prévenir les maux qu'il nous envoie.
Du moins il m'a rendu quelques moments bien doux,
Par ce flatteur eſpoir que j'allois être à vous.
Mais puiſque ce n'étoit qu'une trompeuſe attente,
Gardez mon ſouvenir, & je mourrai contente.

C'eſt un titre qu'en vain il prétend me voler.] .

Cette maniere de parler ne s'eſt pas conſervée dans le ſtyle élevé. Nous obſerverons encore que ce ſtyle outrageant, ces expreſſions féroces & ſi peu ménagées conviennent très-bien au caractere fougueux d'Achille.

Portez à votre pere un cœur où j'entrevoi
Moins de reſpect pour lui, que de haine pour moi.]

Comparez ici Leclerc avec Racine. Voici comme il s'exprime.

ACHILLE.

Ingrate ! votre cœur abhorre l'hyménée
Qui devoit avec vous unir ma deſtinée !
Et vous ne renoncez à la clarté du jour,
Ni ne cherchez la mort que pour fuir mon amour !

Hé bien ! allez remplir tous les vœux de l'armée.
Ne déſolez que moi pour vous avoir aimée.
Mais, courant à l'autel, ne vous offenſez pas
Si ma douleur y fait l'office de Calchas.
Je m'y ſignalerai par quelque illuſtre crime ;
Et vous ne ſerez pas la premiere victime, &c.

Acte III. ſcene VI.

A mon aveugle amour tout ſera légitime.
Le prêtre deviendra la premiere victime.]

Imitation de Rotrou.

Je ſuivrois, ſans reſpect, la fureur qui m'anime,
J'immolerois le prêtre aux yeux de la victime ;
Et j'achepterois l'heur de ſervir ces beaux yeux
Au mépris des enfers, des hommes & des dieux.

Acte IV. ſcene VI.

Idée que Leclerc a miſe auſſi dans la bouche d'Achille.

Rien ne ſçauroit borner la fureur qui m'anime.
J'immolerai le prêtre aux pieds de la victime ;
Et ſur l'autel ſanglant, ſans reſpecter les dieux,
Mon cœur s'applaudiroit d'un coup ſi glorieux.

Acte III. ſcene VI.

SCENE III.

OUI, *je la défendrai contre toute l'armée*, &c.]

Le trouble va toujours en croiſſant, & cependant l'eſpérance n'eſt point encore tout à fait perdue. Le ſpectateur, toujours agité & toujours incertain, attend le dénouement avec impatience.

Qu'ils viennent donc ſur moi prouver leur zele impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reſte de vie, &c.]

Imitation de ce que dit Hécube dans Euripide.

Prince, dit-elle à Ulyſſe, *ſi vous voulez faire une offrande agréable au fils de Pélée, ne vous couvrez point d'opprobre en faiſant mourir ma fille; menez Hécube à ſon tombeau, percez ſon ſein, ne l'épargnez pas; elle eſt la mere de Pâris qui fit périr le valeureux fils de Thétis..... Faites-moi mourir en même temps que ma fille..... je lui ſerai toujours auſſi étroitement attachée que le lierre l'eſt à l'arbre qui lui ſert d'appui.... Je ne conſentirai jamais à me ſéparer d'elle.* Hécube, *acte II. ſcene I.*

N'allez point, dans un camp, rebelle à votre époux, &c.]

Polyxene, dans Euripide, tient les mêmes diſcours.

Malheureuſe Hécube! n'allez point, lui dit-elle, *vous oppoſer à la tyrannie de vos vainqueurs; vous vous verriez renverſée par terre. Jouet déplorable d'une jeuneſſe audacieuſe, vous ſeriez arrachée avec violence à mes embraſſements; & peut-être, malgré le faix des ans ſous lequel vous gémiſſez, ne remporteriez-vous que des bleſſures de cette inutile réſiſtance.* Hécube; *acte II. ſcene I.*

Par quelle trahiſon le cruel m'a déçue!]

Dans Euripide, Clytemneſtre demande à Iphigénie ce qu'elle pourra faire à Argos qui puiſſe lui être agréable; Iphigénie lui répond:

Ne haïſſez point, ma mere, votre époux & mon pere.

CLYTEMNESTRE.

Il doit, pour vous, ſouffrir les plus grands maux.

IPHIGÉNIE.

C'eſt malgré lui qu'il m'a ſacrifiée au ſalut de la Grece.

CLYTEMNESTRE.

Oui; mais c'eſt par un effet de ſes artifices, c'eſt par ſes baſſeſſes, par une conduite indigne du ſang des Atrides. Iphigénie, *acte V. ſcene VI.*

SCENE IV.

ET rentre au trouble affreux dont à peine je ſors.]

En proſe il faudroit dire *rentre dans.* Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag. 45.*

Mourrai-je tant de fois ſans ſortir de la vie?]

Ce vers ne paroît d'abord dire autre choſe que *mourrai-je tant de fois ſans mourir?* Et cependant, en l'examinant, on s'apperçoit que le poëte a voulu dire: *la douleur me conduira-t-elle ſi ſouvent aux portes de la mort, ſans mourir?*

M. de Thou, ſelon la remarque de Louis Racine, *tom. II. pag. 84*, finit les vers qu'il fit le jour de ſa mort ſur ſes ſouffrances, en diſant;

la vie ne vaut pas que pour elle on meure tant de fois.

Nec vita tanti eſt, tandiù ut vivas, mori.

Sçavez-vous quel ſerpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans ſon ſein ?]

Racine s'eſt déjà ſervi de cette image dans Andromaque, acte I. ſcene II.

Vous-même, de vos ſoins craignez la récompenſe ;
Et que, dans votre ſein ce ſerpent élevé, &c.

Quoi ! pour noyer les Grecs & leurs mille vaiſſeaux.]

Il nous ſemble qu'au lieu de *noyer*, le mot d'*engloutir* auroit été plus expreſſif; il eût du moins mieux répondu à cette belle image, *l'Aulide aura vomi*, &c.

Et toi, ſoleil, & toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier & le vrai fils d'Atrée, &c.]

Cette invocation, que Racine a employée d'une autre maniere dans la ſcene I. de la Thébaïde, paroît reſſembler à celle que fait Hippolite dans Garnier, acte III. ſcene IV.

Et toi, ſoleil, qui luis par tout ce grand eſpace,
Peux tu voir, ſans pâlir, les crimes de ta race ?
Cache-toi, vergogneux, quitte à la nuit ton cours,
Détourne tes chevaux galopant à rebours, *&c.*

C'eſt peut-être de la VIIIe ſtrophe de l'ode II. du liv. II. des poéſies de Malherbe, que ces deux poëtes ont pris cette idée.

O ſoleil ! ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un feſtin

Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange;
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée,
D'une éternelle obscurité?

Calchas va dans son sang... Barbares! arrêtez;
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre....]

A l'instant que Clytemnestre se figure que sa fille est immolée par Calchas, il nous paroît fort adroit de lui faire deviner la délivrance d'Iphigénie. Racine observe par-tout, soit dans les actes, soit dans les scenes, une gradation nécessaire à tout ouvrage dramatique. Nous remarquerons ici que toutes les beautés de la poésie sont rassemblées dans ce morceau: le tableau que présentent ces vers est de la plus forte expression; les passions y parlent toutes le langage qui leur est propre; la colere, la rage, le désespoir y sont peints en traits de feu, & jamais la tendresse maternelle ne s'exprima avec plus de violence & de force.

SCENE V.

Le triſte Agamemnon, qui n'oſe l'avouer, &c.]

Voilà le ſujet du fameux tableau du Timante ; tout le monde ſçait qu'après avoir caractériſé les princes Grecs qui aſſiſterent à ce ſacrifice, par une expreſſion de douleur, de ſurpriſe ou de joie qui convînt à leur caractere, ou à l'intérêt que chacun d'eux devoit prendre à cet événement, ce peintre habile crut ne pouvoir mieux peindre le deuil d'Agamemnon qu'en le repréſentant la tête couverte d'un voile. Ce que tout le monde ne ſçait peut-être pas, c'eſt que cet expédient ſublime eſt dû à Euripide, qui précéda Timante de plus d'un demi-ſiecle. *Dès qu'Agamemnon*, dit le poëte Grec, *vit Iphigénie s'avancer vers le terme fatal de ſon ſacrifice, il gémit, il détourna la vue, &, verſant des larmes, il ſe couvrit le viſage de ſa robe.* Acte V. ſcene IX.

L'homme de lettres qui a préſidé à la derniere édition du théâtre des Grecs du pere Brumoi, éleve ici une critique qui nous paroît fort juſte. Selon lui, Agamemnon, chez Euripide, peut ſe *voiler le viſage*, parce que le coup mortel eſt prêt à frapper ſa fille, & que nul des Grecs ne prend ſa défenſe. Chez Racine, au contraire, toute l'armée eſt en trouble, le péril d'Iphigénie devient incertain, & le ſang qui coule eſt celui des ſoldats d'Agamemnon. Nous penſons avec lui que ce n'eſt pas

dans une telle circonſtance qu'un général d'armée peut s'envelopper la tête de ſon manteau.

SCENE DERNIERE.

RÉPARER tout l'ennui que je vous ai cauſé.]

Le mot d'*ennui* ne nous paroît pas ici aſſez fort ; Racine auroit pu changer ainſi ces vers :

Et qui viens, puiſque enfin *les dieux ſont appaiſés*,
Réparer *tous les maux* que je vous ai *cauſés*.

Quel miracle, Seigneur, quel dieu me l'a rendue ?]

Clytemneſtre, impatiente de revoir ſa fille, devoit voler dans ſes bras, & ne point s'arrêter à écouter le récit d'Ulyſſe. Sa fille eſt ſauvée, cela lui ſuffit. Mais le ſpectateur n'auroit pu ſçavoir le prodige qui a opéré la conſervation de cette princeſſe. Il a donc fallu que le poëte arrêtât Clytemneſtre en ſcene, malgré l'intérêt qu'elle avoit de s'en éloigner. Ce défaut ſe ſera toujours remarquer dans toutes les pieces dont le dénouement ne ſera point en action.

De ce ſpectacle affreux votre fille allarmée.]

Racine oublie dans cet endroit la conſtance qu'il a prêtée à ſon héroïne dans ſes derniers adieux ; il la ſuppoſe *allarmée* de ce qui ſe paſſe autour de l'autel, parce que le point eſſentiel, dans le moment qu'il dépeint, eſt d'émouvoir le ſpectateur.

Voyoit pour elle Achille, & contre elle l'armée, &c.]

Ce vers eſt une imitation du fameux vers

Victrix cauſa diis placuit, ſed victa Catoni,

du liv. I. de la pharſale de Lucain. *Quelle différence*, s'écrie Louis Racine, *entre une imagination ſage & celle qui ne l'eſt pas ! Ici, le poëte, ſans paroître vouloir dire de grandes choſes, donne, en un vers, la plus grande idée qu'on puiſſe donner d'un guerrier.* Remarq. *tom. II. pag. 87.*

Elle me voit, m'entend, elle eſt devant vos yeux;
Et c'eſt elle, en un mot, que demandent les dieux.]

Des critiques ont prétendu que Calchas auroit dû inſtruire plutôt les Grecs que la fille d'Agamemnon n'étoit point l'Iphigénie que les dieux demandoient; mais Racine a eu ſoin de leur répondre par ces vers,

Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique ſon oracle, & m'inſtruit de ſon choix, *&c.*

que l'intention des dieux ne s'étoit fait connoître à Calchas qu'à l'inſtant où il alloit immoler la fille de Clytemneſtre; mais comment cela s'accorde-t-il avec ce que Doris a dit de ce devin au commencement du ſecond acte ?

Calchas ſi renommé,
Qui des ſecrets des dieux fut toujours informé;

Le ciel ſouvent lui parle. Inſtruit par un tel maître,
Il ſçait tout ce qui fut, & tout ce qui doit être.

Déjà, pour la ſaiſir, Calchas leve le bras, &c.]

Situation empruntée du récit que fait Talthybius de la mort de Polyxene. *Le fils d'Achille*, dit-il, *avoit déjà tiré ſon épée du fourreau; il fit ſigne à la jeuneſſe Grecque, qui avoit été chargée de ce ſoin, de ſe ſaiſir de la victime. Dès qu'elle s'apperçut de ce mouvement, elle leur dit: Grecs qui avez détruit ma patrie, arrêtez! Que perſonne ne mette la main ſur moi: je me dévoue moi-même à la mort, & j'en recevrai le coup ſans effroi.* Hécube d'Euripide, *acte III. ſcene 1.*

A peine ſon ſang coule & fait rougir la terre, &c.]

Traduction pompeuſe du commencement du XIIe liv. des métamorphoſes d'Ovide, vers 35 & ſuiv.

Ergo ubi, quâ decuit, lenita eſt cade Diana,
Et pariter Phœbus, pariter maris ira receſſit;
Accipiunt ventos à tergo mille carinæ,
Mulsaque perpeſſæ Phrygiâ potiuntur arenâ.

Le ſoldat étonné dit que, dans une nue, &c.]

Ulyſſe met ici cette apparition dans les yeux d'un ſoldat; Racine, par ce tour heureux, a trouvé l'art d'employer cette tradition ſans choquer l'éloignement que nous aurions à l'adopter: c'eſt Dolce qui lui a fourni cette idée; il fait dire que quelques-uns ont cru voir une

biche au lieu d'Iphigénie, mais qu'il ne veut pas croire ce qu'il n'a pas vu.

La cataſtrophe d'Iphigénie a changé, ſuivant le génie différent des poëtes qui ont traité ce ſujet, ou qui en ont parlé. Euripide ſubſtitue une biche à Iphigénie au moment du ſacrifice: Ovide a ſuivi cette tradition fabuleuſe dans ſes métamorphoſes, liv. XII. vers 25 & ſuiv.

Nous ne ſçavons point le dénouement qu'Eſchyle & Sophocle avoient imaginé. Il y a lieu de penſer cependant que ces poëtes faiſoient réellement immoler Iphigénie, puiſque l'un, dans la tragédie d'Agamemnon, & l'autre, dans celle d'Electre, reconnoiſſent que le ſang de cette princeſſe a été répandu en Aulide. Dolce fait auſſi périr Iphigénie. Rotrou a tant ſoit peu changé la machine à laquelle Euripide a eu recours. Le ſacrifice ſe paſſe ſous les yeux du ſpectateur, mais il fait enlever la victime ſi ſoudainement, qu'on demande:

Qui des deux nous la cache, ou la terre ou les cieux?

La ſeule Iphigénie,
Dans ce commun bonheur, pleure ſon ennemie.]

Racine n'a laiſſé échapper aucun trait pour rendre Iphigénie intéreſſante.

EXAMEN
D'IPHIGÉNIE.

LA tragédie d'Iphigénie a toujours paſſé pour un des chef-d'œuvres de la ſcene françoiſe; on y a cependant trouvé des côtés foibles, que l'œil de la critique n'a pas manqué de ſaiſir.

Le principal reproche qu'on ait fait à Racine, c'eſt de n'avoir point motivé la colere des dieux. On a prétendu avec juſtice qu'un pere ne peut pas, ſans les raiſons les plus puiſſantes, ſe déterminer à immoler ſa fille. Le plan que Racine s'étoit tracé rendit ſa faute néceſſaire; ſon deſſein étant de faire tomber ſur Ériphile l'explication de l'oracle, il auroit été injuſte de faire ſupporter à cette princeſſe la peine d'un crime commis par Agamemnon. Ainſi le rôle d'Ériphile, qui eſt lui-même une faute, fut la cauſe de cette imperfection. *Racine*, comme l'a très-bien remarqué Leclerc, pag. 3 de ſa préface d'Iphigénie, s'étoit un peu

trop perſuadé *que le ſacrifice d'Iphigénie donneroit de l'horreur*..... Il crut *que le ſujet auroit été trop nu, s'il ne donnoit pas une rivale à Iphigénie. Il me ſemble cependant*, ajoute-t-il, *que les irréſolutions d'un pere combattu par les ſentiments de la nature & par ſon devoir..... que le déſeſpoir enſuite d'une mere, qui s'apperçoit qu'elle a conduit ſa fille à la mort, lorſqu'elle s'attendoit de la voir devenir l'épouſe du plus fameux héros de la Grece; que la conſtance de cette princeſſe, qui s'offre ſi généreuſement à être la victime des Grecs, quelque joie qu'elle reſſentît à ſe voir aimée d'Achille; enfin que la colere de cet amant, dont le nom avoit ſervi à expoſer les jours de ſa maîtreſſe, ſuffiſoient pour attacher l'eſprit de l'auditeur pendant cinq actes, & pour y produire cette terreur & cette pitié ſi eſſentielles à la tragédie, & qu'il n'étoit aucunement néceſſaire d'y joindre des intrigues d'amour & des jalouſies hors d'œuvre, qui ne ſervent qu'à rompre le fil de l'action principale.* Leclerc avoit raiſon : l'épiſode d'Ériphile eſt un défaut; mais en relevant cette faute, il auroit dû admirer auſſi l'art avec lequel Racine a ſçu faire dépendre ce perſonnage de ſon ſujet, &c.

l'adreſſe ſinguliere avec laquelle cet illuſtre poëte a fait contraſter la jalouſie ſombre & réfléchie de cette princeſſe avec la douceur, l'ingénuité & la candeur d'Iphigénie.

L'un des plus grands mérites de l'Iphigénie de Racine, c'eſt la beauté & la variété des caracteres qui regnent dans cette piece. L'orgueil & l'ambition d'Agamemnon, l'emportement de Clytemneſtre, la fureur d'Achille, l'éloquence & l'adreſſe d'Ulyſſe, la jalouſie d'Ériphile, & l'aimable ingénuité d'Iphigénie, ſont autant de beautés qu'on ne peut guere ſe laſſer d'admirer.

Il eſt vrai cependant qu'Agamemnon ne pouvoit nous intéreſſer qu'autant qu'il croyoit devoir le ſacrifice de ſa fille à l'État qui périclite, aux dieux qu'il a offenſés, ou à des défaſtres plus fâcheux encore que la perte d'Iphigénie. Ainſi le motif de la gloire ne devoit point balancer dans ſon cœur les ſentiments de la nature. Il eſt encore vrai qu'il ne devoit pas convenir ouvertement que l'ambition étoit l'unique mobile de ſa conduite; mais ces défauts ſont couverts à la repréſentation par le pathétique ad-

mirable répandu dans tout ce rôle; & l'on oublie, en faveur des larmes qu'on y répand, les reſſorts aviliſſants qui font agir ce perſonnage.

Le rôle d'Iphigénie eſt un chef-d'œuvre de ſentiment, de tendreſſe, d'ingénuité & de vertu; c'eſt peut-être, de tous les rôles du théâtre, celui qui cauſe le plus d'attendriſſement; comment pourroit-on en effet ne pas s'intéreſſer au ſort d'une jeune princeſſe qui, pour plaire à ſon pere, ſe dévoue elle-même à la mort, au moment où ſa naiſſance, ſa jeuneſſe & ſa beauté ſembloient lui aſſurer la deſtinée la plus glorieuſe?

C'eſt ſur-tout dans le rôle de Clytemneſtre que Racine paroît avoir développé toute la force de ſon génie & les reſſorts puiſſants de cette éloquence vive & paſſionnée qui agite l'ame du ſpectateur. En effet, ce rôle étincelle de beautés ſublimes, & ſe ſoutient toujours avec la même vigueur, Racine ayant ſçu conſerver à cette princeſſe, juſques dans ſes emportements, un ton de grandeur qu'elle n'a pas chez Euripide. Le poëte françois doit à la vérité au poëte grec le fond de ce caractere, mais il l'emporte ſi ſouvent

ſur ſon modele, par la maniere dont il a ſçu l'imiter, qu'on peut dire qu'il lui appartient tout entier.

Racine a le même avantage ſur le poëte grec dans le rôle d'Achille, qu'il repréſente fougueux, téméraire, préſomptueux, emporté, ſuperbe, ne reconnoiſſant d'autre droit que ſon épée, d'autre loi que ſes caprices, en un mot tel qu'Homere en avoit fixé l'idée; au lieu qu'Euripide le peint comme un prince affable, religieux, modéré, circonſpect, ſententieux, ſi maître de lui, qu'il craint, même dans ſes emportements, d'aller trop loin.

Quelques perſonnes ont déſapprouvé qu'Ulyſſe s'étant annoncé dans la ſeconde ſcene comme un perſonnage important, ce roi ne paroiſſe plus dans le cours de la piece que comme un acteur ſubalterne: ces cenſeurs auroient deſiré que Racine l'eût rendu l'ame & le reſſort principal de toute l'action, & qu'il eût ſans ceſſe oppoſé l'amour de la gloire & du bien public à la tendreſſe d'Agamemnon; mais ils n'ont pas fait attention que le poëte s'étoit mis dans la néceſſité de faire jouer un rôle à Ériphile, & que la jalouſie de

cette princeſſe, toujours occupée à traverſer le bonheur d'Iphigénie, produit dans cette piece le même effet que les raiſons d'Ulyſſe auroient pu faire.

Il ſeroit peut-être très-difficile de repouſſer la plupart des critiques qu'on a faites de cette piece : nous nous contenterons de dire, pour la juſtification de Racine, que ces objections ne s'offrent à l'eſprit qu'après une attention profonde & réfléchie, & que le ſpectateur, que l'on a eu le ſecret d'intéreſſer & d'émouvoir, pardonne aiſément ces légeres imperfections.

Nous n'avons qu'un regret à former, c'eſt que Racine n'ait point compoſé ſa piece dans un temps où le théâtre fût, comme aujourd'hui, dégagé de la foule des ſpectateurs qui inondoient autrefois le lieu de la ſcene ; ce poëte n'auroit pas manqué de mettre en action la cataſtrophe qu'il n'a miſe qu'en récit. On eût vu, d'un côté, un pere conſterné, une mere éperdue, vingt rois en ſuſpens, l'autel, le bûcher, le prêtre, le couteau, la victime ; eh, quelle victime ! De l'autre, Achille menaçant, l'armée en émeute, le ſang de toutes parts prêt à couler ;

Ériphile désignée par Calchas pour l'unique objet de la colere céleſte, & cette princeſſe, s'emparant du couteau ſacré, expirer bientôt après ſous les coups qu'elle ſe ſeroit portés.

Le ſtyle d'Iphigénie eſt un modele inimitable d'élégance, de pureté & de facilité; il n'y a peut-être point de piece où le poëte ait ſi bien ſçu plier ſa verſification au caractere particulier de chaque acteur, comme il n'y en a peut-être point non plus *où la pitié, la terreur, l'amour de la patrie, l'amour paternel, l'amour filial, tous les reſſorts en un mot de la tragédie ſoient mis en jeu avec plus d'action.* Lettre de M. Lefranc de Pompignan à Louis Racine, *page* 439. Auſſi, de quelque côté qu'on enviſage cette piece, ſoit du côté du plan, ſoit du côté de l'intrigue & de la marche, ſoit du côté des caracteres, des détails & du ſtyle, eſt-on forcé de convenir qu'elle eſt, non-ſeulement un des meilleurs ouvrages de Racine, mais encore un des principaux chef-d'œuvres de la ſcene françoiſe.

Fin du tome ſecond.

FAUTES PRINCIPALES
à corriger dans le ſecond volume.

Page 33, *ligne* 23, eſt aſſurément, *liſez* c'eſt.

112, 18, la réponſe de Mancini, *liſez* la réponſe de Mademoiſelle de Mancini.

140, 24, & être enſible à ſa peine, *liſez* & être ſenſible.

145, 7, Corneille y a tombé, *liſez* y eſt.

161, 18, la foule des écrivains minutieux jugent, *liſez* juge.

186, 16, Pline, liv. VII. *liſez* Plinius, lib. VII.

229, 18, la dignité de ſon ôle, *liſez* rôle.

238, 22, qui conviſſent, *liſez* qui convinſſent.

Idem. 26, 1764, *liſez* 1664.

278, 14, & de détruire, *liſez* & détruire.

59405905